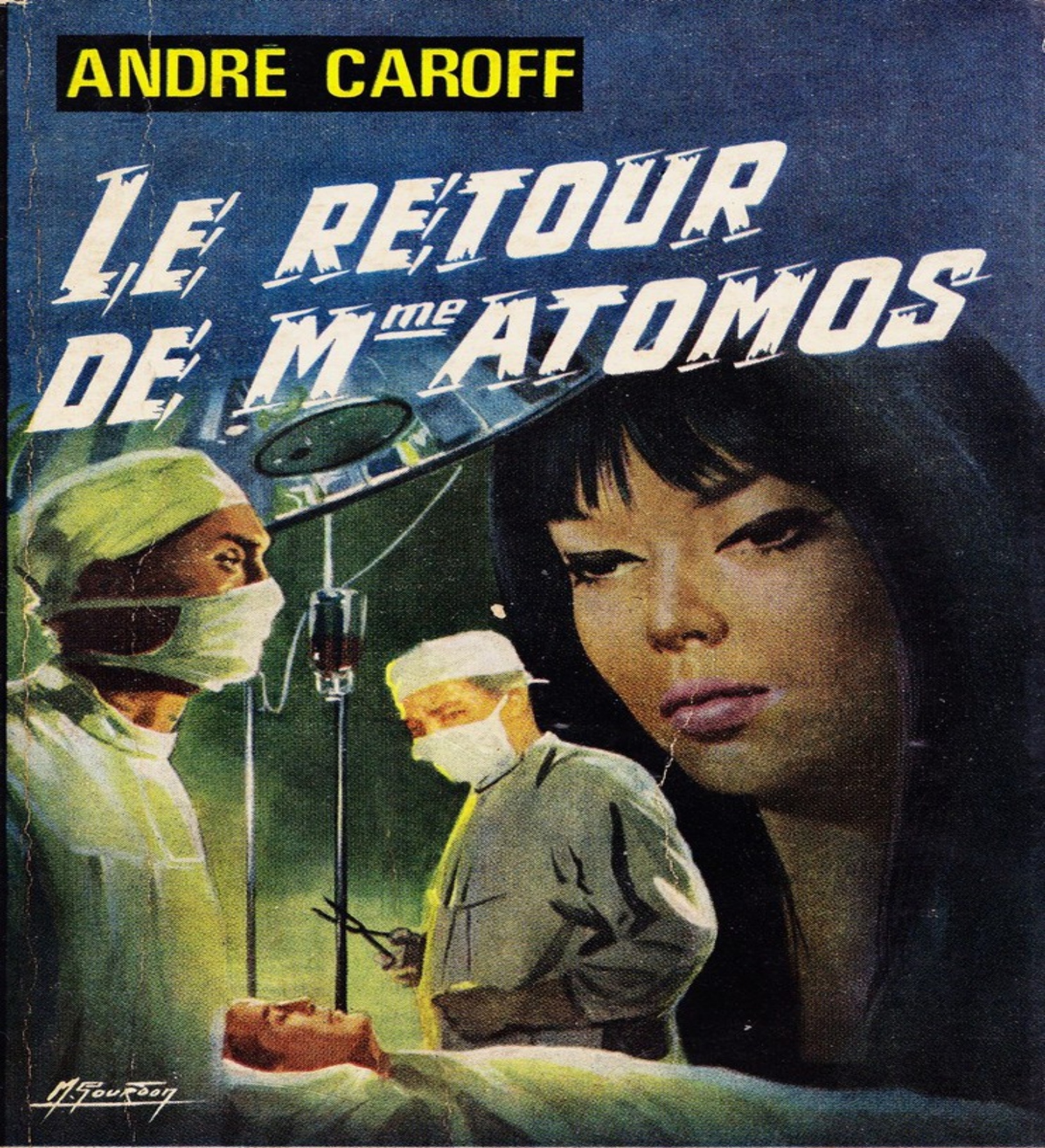
ANDRE CAROFF

LE RETOUR DE Mme ATOMOS

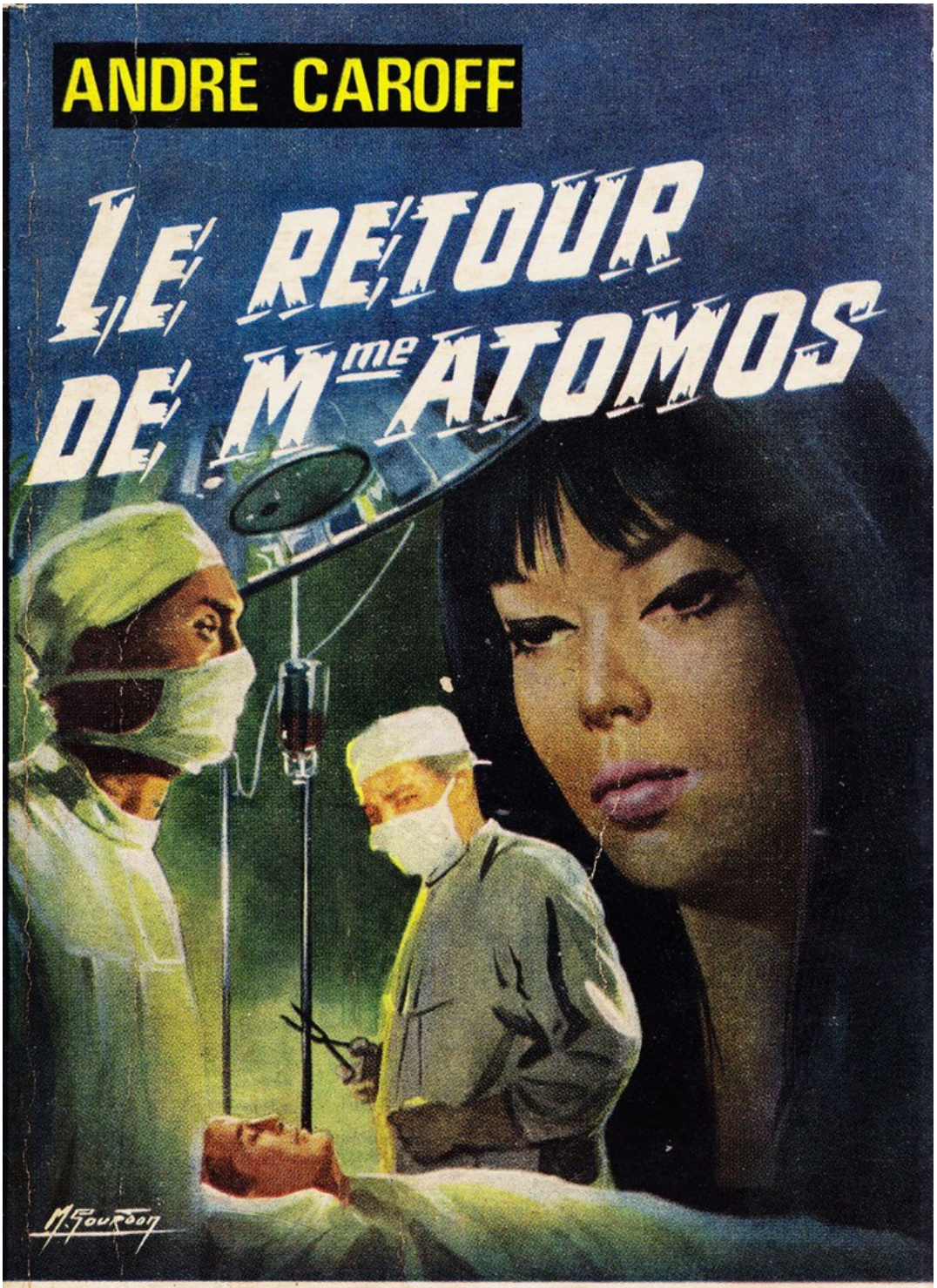


ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

LE RETOUR DE Mme ATOMOS



ANGOISSE

Editions "FLEUVE NOIR"

ANDRÉ CAROFF

LE RETOUR DE M^ME ATOMOS

COLLECTION « ANGOISSE »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1966 « Éditions Fleuve Noir »

CHAPITRE PREMIER

C’était un vieux Dodge de l’armée, racheté juste après la guerre au bureau des surplus de Little Rock. Le vieux Sam Bennet le pilotait, le réparait, le soignait, et lui parlait parfois tout comme s’il se fût agi d’un être humain. Pourtant, il n’avait aucune raison d’aimer cette vieille mécanique qui lui en faisait voir de toutes les couleurs, qui craquait de partout comme un vieux sommier déglingué, et qui consommait des énormes quantités d’huile, d’eau et d’essence.

Seulement, Sam était un homme qui s’attachait aux choses, à une maison, à un paysage familier. C’était pour cela qu’il n’avait jamais quitté Story, ni l’Arkansas. Avant lui, son père sillonnait déjà les routes pour livrer du ravitaillement aux fermes isolées du lac Ouachita. À l’époque, le père trimbalait ses marchandises dans une carriole, tirée par un mulet, sur des routes à peine tracées. Maintenant, le travail était plus facile, mais la clientèle beaucoup plus rare…

Un jour viendrait où Sam Bennet n’aurait plus une seule commande. Il ne s’en inquiétait pas trop. Il avait soixante-dix ans passés, ne croyait pas du tout qu’il deviendrait centenaire.

Pour l’heure, Sam roulait sur un mauvais chemin en lacet qui descendait vers le lac. Le soleil brillait depuis un mois et la poussière volait au passage du camion, au point que Sam ne voyait qu’un épais nuage jaune dans son rétroviseur. Par ici, la poussière était l’ennemie. Sam luttait contre elle, à grands coups de bière, mais le filtre à air du Dodge n’avait jamais pu l’éliminer complètement. Le moteur carburait mal, crachait et toussait exactement comme Sam lorsqu’il sautait de son lit.

Dans la descente, tout alla bien, mais le camion ralentit de manière lamentable quand la route se mit à remonter. C'était la dernière côte. Sur l'autre versant, Sam apercevrait le lac, puis le bungalow qu'occupaient depuis bientôt un mois le grand type et la jeune Japonaise. Sam ne connaissait même pas leur nom. Il les livrait deux fois par semaine, causait un peu avec le grand type et s'en retournait comme il était venu. Le type payait en liquide, était aimable, offrait volontiers un verre, mais quelque chose, dans son regard, indiquait qu'il n'aimerait pas que l'on mette son nez dans ses affaires.

Cela ne dérangeait pas Sam. Il n'était pas curieux, estimait que chacun a le droit de vivre à sa façon, trouvait que tout allait bien si on le payait sans rechigner.

Il frappa sur le volant, enfonça l'accélérateur.

— Eh ! avance donc, vieux machin !

Le Dodge continua sans se biler, atteignit tout de même le sommet de la côte. C'est alors que Sam vit la voiture. Elle était garée, au bord de la route, et deux hommes se penchaient sur le moteur, dont le capot était grand ouvert. À l'approche du Dodge, ils se redressèrent. Sam freina, se rangea devant la voiture.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

L'un des hommes haussa les épaules, s'avança.

— Panne d'essence. Vous n'en auriez pas deux ou trois litres à nous céder ?

Sam sauta à terre comme un jeune homme, grimaça à cause de ses rhumatismes, pensa qu'il devrait éviter de secouer ainsi sa vieille carcasse. En boitant, il fit le tour du camion, désigna tout le matériel qu'il transportait.

— J'ai ce qu'il faut là-dedans, dit-il avec contentement.

Il fit tomber la ridelle, ajouta :

— Essence, huile, batterie, courroie, de ventilo, pièces de rechange, bière, soda, alcool, alimentation générale ! Faites votre choix, la maison Bennet est à votre service !

Il était heureux de se trouver là, au bon moment, pour tirer quelqu'un du pétrin, et il avait alors la sensation d'être autre chose qu'un simple livreur.

— Un jerrican fera l'affaire, fit l'homme.

Sam se retourna, tendit le bras en direction du bidon.

L'homme frappa entre les côtes et la lame du couteau s'enfonça dans le cœur de Sam, avec une effroyable précision. Le vieillard geignit doucement, lâcha le plateau du camion, s'affaissa mollement. L'homme retira le couteau de la plaie, l'essuya sur la veste de Sam, et le glissa dans sa poche.

Son compagnon chargea le cadavre sur ses épaules, traversa la route déserte, et s'éloigna entre les roches grises. Plus loin, il y avait un ravin profond…

Pendant ce temps, le tueur refermait la ridelle, s'installait à la place du conducteur, démarrait. Le Dodge, acheva l'escalade de la côte, plongea dans la descente.

Sur la terrasse du bungalow, Smith Beffort attendait. De très loin, il avait entendu arriver le Dodge du vieux Bennet, dont le moteur pétaradait épouvantablement. Puis, il y avait eu cet arrêt inhabituel. Maintenant, le Dodge dévalait la pente à toute vitesse, mais Beffort était sur ses gardes.

Depuis le télégramme de M^me^ Atomos au docteur Soblen, Beffort était toujours sur ses gardes(1).

— Que guettez-vous, Smith ?

Mie Azusa s'appuyait tendrement contre lui. Beffort, qui ne l'avait pas entendu s'approcher, la prit dans ses bras. Elle ne savait rien, vivant toujours son rêve merveilleux. Un jour, il faudrait lui dire que M^me^ Atomos n'était pas morte et qu'une terrible menace planait sur leur bonheur, mais Beffort reculerait le plus possible l'annonce de cette mauvaise nouvelle.

— C'est le jour du vieux Bennet, Mie, rappela-t-il.

— Je le sais. Est-ce pour cela que vous avez une arme ?

Beffort parvint à sourire.

— Déformation professionnelle ! Au F.B.I., nous portons un trente-huit comme d'autres portent une chevalière.

Mie le dévisageait sérieusement, trop sérieusement. Elle était intuitive, sentait que son compagnon avait perdu sa quiétude depuis la visite du docteur Soblen.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez me dire la vérité, mon chéri ? Je n'ai jamais cru que Soblen avait fait tout ce chemin simplement pour venir nous saluer.

— Oh ! Qu'allez-vous imaginer ?

— Écoutez, Smith, je ne suis plus une enfant. Le fait que vous ayez réussi à me tirer des griffes de l'organisation Atomos tient du miracle, mais je ne

suis pas inconsciente au point de croire que les choses en resteront là ! D'ailleurs, je sais que vous partagez mon point de vue. Ce bungalow est une preuve de votre méfiance. Il est isolé et vous avez fait le nécessaire pour que tout le monde ignore notre retraite. Pourquoi ces précautions si vous ne craignez rien ? Pourquoi Soblen est-il venu de Washington pour repartir le lendemain ?

L'arrivée du Dodge dispensa Beffort d'une réponse immédiate. Le camion quitta la route, vira sur le terre-plein, stoppa devant la terrasse légèrement surélevée. Déjà, Beffort savait que ce n'était pas le vieux Bennet qui pilotait. En tant que G'man, il savait qu'il faut toujours se méfier d'un fait nouveau survenant brusquement dans une affaire en cours, surtout lorsqu'elle semble en voie d'achèvement. En ce cas particulier, et alors que lui-même et Mie Azusa étaient directement concernés, aucune précaution ne serait superflue.

Il saisit la jeune femme par le bras.

— Rentrez immédiatement dans le bungalow, dit-il d'un ton sans réplique, et ne vous montrez pas. Si un danger vous menace, sortez par la porte de derrière et filez jusqu'au lac. À la pointe rocheuse, vous trouverez un canot en état de marche…

— Smith !

— Ne discutez pas ! gronda Beffort.

Blême, elle céda à sa poussée, pénétra dans l'habitation dont elle referma la porte épaisse. Beffort dégagea le 38 de son holster, baissa le cran de sûreté et le glissa dans sa ceinture sous son blouson de cuir. Après quoi, il longea le chemin, vit à nouveau le Dodge que le rebord de la terrasse lui avait jusqu'alors dissimulé. Un homme jeune, revêtu d'une salopette de toile bleue, déchargeait une caisse en sifflotant. Il la chargea sur son épaule, aperçut Beffort immobile en haut de la volée de marches.

— Hello ! J'ai du ravitaillement pour vous…

Il fit quelques pas, hésita.

— Eh ! Vous êtes bien le *Crystal Black* ?

C'était le nom du bungalow.

— C'est ici, répondit Beffort sans bouger. Vous travaillez avec le vieux Bennet ?

— Non, fit l'homme en attaquant la première marche, mais comme il s'est cassé une jambe, je livre à sa place… Faut bien s'entraider dans la vie, s'pas ?

Il arrivait au sommet de l'escalier creusé dans le roc.

— Où voulez-vous que je mette ça ?

— Ici, ça ira très bien.

L'homme se baissa, déposa la caisse. Dans le mouvement qu'il fit, ses cheveux s'écartèrent un peu et Beffort vit la trace blafarde d'une cicatrice. Mais l'homme se redressait déjà, souriait.

— Ce pauvre vieux Bennet risque d'en avoir pour un bout de temps…

— Grave ?

— À son âge, une fracture est toujours grave. En tout cas, je vais être de corvée pendant deux semaines. Ensuite quelqu'un prendra la relève. À propos, je n'ai pas de facture. Nous verrons cela la prochaine fois. Quand faut-il revenir ?

Beffort se déplaça d'un mètre. Ainsi, il pouvait surveiller le livreur et le camion.

— Bennet ne vous l'a pas dit ?

— Tout ceci a été assez brutal, expliqua le livreur en examinant le bungalow avec une fausse indifférence. Le vieux s'est brisé la jambe, ce matin, et une ambulance l'a immédiatement transporté à l'hôpital de Little Rock. Il a juste eu le temps de me passer la liste des livraisons d'aujourd'hui… Si vous êtes seul, cela doit suffire pour la semaine ?

La question était habile, dangereuse de par son caractère anodin. Beffort biaisa :

— Mon copain est à la pêche… Normalement, Bennet livrait le mardi et le vendredi.

— Okay, à vendredi. Bonne journée.

Le livreur dévala les marches, sauta dans le Dodge et démarra en direction de Story. Habituellement, le vieux Bennet continuait sa tournée le long du lac… Pensif, Beffort regarda le Dodge grimper la côte. Le jeune gars s'était comporté naturellement à trois détails près : primo, il n'avait pas pris la commande pour la livraison de vendredi. Secundo, il n'avait pas présenté de facture. Tertio, il n'avait pas réclamé la caisse que Bennet laissait en dépôt d'une livraison à l'autre. Enfin, il y avait cette cicatrice. Beffort ne l'avait aperçue que très fugitivement, mais se souvenait que les « opérés » de M^me^ Atomos, et Mie Azusa, elle-même, en portaient une au même endroit !

Le Dodge franchit le sommet de la côte, disparut dans un nuage de poussière. Mie Azusa ouvrit alors la porte, marcha jusqu'à Beffort perdu

dans ses pensées, posa sa main sur son bras.

— Allez-vous m'expliquer maintenant, Smith ?

Beffort la dévisagea gravement. Le moment était venu de la placer face à la cruelle réalité.

— Mie, je vais vous apprendre une mauvaise nouvelle.

— Je le sais. Cela a un rapport avec la visite du docteur Soblen, n'est-ce pas ?

— Oui. Soblen est venu me dire qu'il avait reçu une lettre de M^me^ Atomos…

Mie Azusa chancela, s'accrocha à Beffort qui la soutint. Il avait été volontairement brutal, sachant fort bien que sa compagne lui saurait gré de sa franchise, une fois que son émotion se serait dissipée. Sur sa lancée, il raconta comment un mystérieux couple avait dérobé le cerveau-moteur dans le bâtiment du F.B.I. à Atlanta, rappela que cet appareil était celui que les chirurgiens avaient retiré du crâne de Mie Azusa afin de la soustraire à la domination maléfique du Grand Cerveau, et termina, en citant les principaux passages du message de M^me^ Atomos :

— Elle a promis d'assister à notre mariage, s'est adressée indirectement à moi, en précisant que *j'avais votre corps mais qu'elle avait votre âme* ! C'est évidemment une allusion à votre ex-cerveau-moteur, une manière à peine voilée de proclamer qu'elle espère bien vous réintégrer un jour dans son organisation ! Vous étiez Miss Atomos, son bras droit, et il est vraisemblable, qu'elle ne peut se résoudre à vous perdre…

La jeune femme était bouleversée.

— Si M^me^ Atomos n'est pas morte, souffla-t-elle, qui est enterré dans ce cimetière de San Francisco ?

Beffort eut un geste d'ignorance.

— Nul, sauf M^me^ Atomos, ne pourrait le dire. Cette diabolique femme avait pour nous le visage d'une certaine Kanoto Yoshimuta. Akamatsu possédait ses empreintes et une vieille photographie la représentant, alors qu'elle était professeur à l'université de Nagasaki. Lors de l'enquête d'Akamatsu, Kanoto Yoshimuta avait disparu depuis dix ans après avoir démissionné de l'université, et nous savions simplement qu'elle avait cinquante ans, qu'elle s'était spécialisée dans la recherche atomique, qu'elle avait perdu sa famille dans l'explosion de la seconde bombe, et que sa haine des Américains était sans limite. Or, la femme qui est enterrée à San Francisco est incontestablement Kanoto Yoshimuta, mais la preuve est faite,

qu'elle n'était pas M^me^ Atomos ! D'ailleurs, les chirurgiens de la Cité Atomos peuvent parfaitement avoir truqué les empreintes, et l'apparence d'une inconnue, pour que nous la prenions pour Kanoto Yoshimuta ! Vous voyez, Mie, que la solution du problème nous échappe encore complètement…

Il replaça son 38 dans le holster, et reprit :

— Cependant, certains faits inexpliqués, qui se sont produits l'année dernière, auraient dû nous mettre en garde. En août, c'est un dépôt de fusées atomiques qui prend feu à Little Rock et une terrible catastrophe n'est évitée que de justesse. En novembre, c'est une panne de courant, qui plonge, pendant neuf heures, près de trente millions d'Américains dans les ténèbres !

— M^me^ Atomos ?

— Bien sûr ! C'est tout à fait sa manière ! Nous aurions dû faire le rapprochement, creuser la question, au lieu de mettre ces incidents sur le compte de la fatalité !

Mie Azusa s'assit sur le muret. Elle avait recouvré son sang-froid, était prête à affronter la situation.

— Bien, admit-elle, M^me^ Atomos est vivante. Elle va nous poursuivre, afin d'accomplir sa vengeance, mais rien ne prouve qu'elle connaît notre retraite. Tout à l'heure, vous m'avez conseillé de me cacher, lorsque le remplaçant de Bennet est arrivé. Vos craintes étaient-elles justifiées ?

Beffort lui fit part des anomalies qu'il avait constatées.

— C'est en effet troublant, commenta la jeune femme. Le père Bennet n'est pas homme à faire crédit et, même mourant, il aurait trouvé la force d'établir ses factures ! Puis, il préparait sa tournée à l'avance, souvenez-vous, Smith ?

Beffort plissa le front. Sam Bennet avait effectivement dit qu'il démarrait très tôt les jours de livraison, et que tout était prêt, depuis la veille. Cela sous-entendait que le camion avait reçu son chargement, que les factures se trouvaient dans la poche de sa vieille veste…

— Pour en avoir le cœur net, avança Mie Azusa, il faudrait savoir si le vieux Bennet est vraiment à l'hôpital avec une jambe brisée.

— Okay, je sors la voiture du garage. Nous allons d'abord faire un saut à Story afin d'interroger les voisins de Sam. Si vous ne désirez pas vous changer, nous pouvons partir immédiatement ?

Mie Azusa lui prit le bras.

— Je reste comme je suis, Smith.

Ils s'éloignèrent vers le garage, en oubliant totalement la caisse contenant les provisions. Beffort lança le moteur de sa Pontiac de location, gagna la route et vira en direction de Story. La voiture avala la côte, atteignit le sommet et Beffort stoppa brusquement. En passant, il avait entrevu l'arrière d'un camion garé hors de la route, entre les rochers. Il fit marche arrière, reconnut le Dodge du vieux Bennet.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? chuchota Mie Azusa.

Beffort dégaina son 38.

— Venez, Mie, il faut voir cela de plus près.

Le Dodge était vide de tout occupant, et personne n'était visible aux environs. Beffort et sa compagne explorèrent les lieux, découvrirent le cadavre du vieux Bennet gisant au fond du ravin. Beffort descendit, constata que le vieillard avait succombé à un coup de couteau au cœur, remonta, le visage figé.

— Nous pouvons faire nos bagages, Mie. M^me^ Atomos a retrouvé notre piste. Je suppose que le jeune livreur était chargé de nous identifier avec certitude, avant de passer à l'action. Venez, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Ils coururent à la voiture. Beffort vira sèchement, appuya sur l'accélérateur, descendit la pente à toute allure. La Pontiac arrivait à proximité du bungalow, lorsqu'une sourde détonation retentit. Sur la terrasse, la caisse contenant les provisions venait d'éclater, répandait dans l'air une épaisse fumée.

Beffort freina, observa la fumée, semblable à celle que produit une grenade lacrymogène, et dit :

— Si la caisse avait explosé dans le bungalow, le gaz qu'elle contenait nous aurait probablement neutralisés… Cela prouve que M^me^ Atomos sait que nous sommes ici ! Désolé, Mie, mais nous n'avons pas même le temps de faire nos bagages !

Il regarda par la lunette arrière, vit qu'une grosse voiture noire surgissait en haut de la côte. Il se retourna. Une seconde voiture venait de se matérialiser à l'autre extrémité de la route qui longeait le lac. En temps normal, cette route était très peu fréquentée. La présence soudaine de deux véhicules arrivant chacun d'une direction opposée, à un instant crucial, ne pouvait être le fait d'un hasard.

Beffort lança la Pontiac dans le chemin conduisant au garage, obliqua avant d'atteindre le bungalow, et continua entre les arbres. Muette, Mie Azusa se pétrissait nerveusement les mains. Elle n'avait jamais été engagée dans une action directe, ignorait toutes les formes que peut prendre la violence. Dix-huit mois auparavant, elle n'était qu'une petite étudiante de Tokyo, noyée dans la foule des jeunes gens fréquentant l'école Takarazuka. Ensuite, l'organisation Atomos s'était emparée d'elle, et elle était devenue Miss Atomos, après une fantastique opération. Une femme robot, consciente soixante minutes par jour, et pratiquement coupée du monde qui jusqu'alors avait été le sien.

Depuis la fameuse intervention d'Atlanta, elle était redevenue cette étudiante, intégralement, sans conserver le moindre souvenir des crimes commis par Miss Atomos…

— Attention ! prévint Beffort, je vais stopper derrière ce rideau d'épineux. Vous sauterez aussitôt à terre, et filerez sans vous retourner, jusqu'au canot. Essayez de le mettre en route…

— Et vous ?

— Ne vous inquiétez pas, je serai sur vos talons.

Il freina.

— Allez, Mie !

La jeune femme bondit de la Pontiac, courut vers la pointe rocheuse, s'immobilisa au bord de la petite anse. Aucun canot ne se trouvait à proximité, mais une grosse vedette évoluait rapidement non loin du rivage. Beffort surgit, réalisa instantanément que l'organisation Atomos avait fait disparaître le canot, afin de les priver de tout moyen de fuite. Sur le lac, la vedette se rapprochait à toute vitesse. Sur la route, les deux voitures convergeaient vers le bungalow…

Restait la mince zone, située entre le lac et la route.

Beffort saisit le bras de sa compagne, l'entraîna entre les pins. Là, le terrain était assez accidenté pour que le couple y trouve refuge. Avec un peu de chance, il pourrait peut-être se glisser entre les mailles du filet tendu par M^me^ Atomos, mais Beffort ne se faisait pas trop d'illusions. Il avait fait une faute, en venant habiter ce bungalow perdu dans la nature. Cependant, il ignorait, à l'époque, que M^me^ Atomos était vivante et il ne s'agissait que de tromper un cerveau électronique…

Beffort et Mie Azusa coururent un instant, sans rencontrer d'opposition. Le moteur de la vedette grondait maintenant tout près de la côte, et les

voitures devaient avoir atteint leur but. Dans quelques secondes, la poursuite s'organiserait, et la situation deviendrait désespérée. Beffort pourrait ouvrir le feu sur les serviteurs de M^me^ Atomos, mais les projectiles n'auraient pas le moindre effet sur ces créatures immortalisées par leur cerveau-moteur.

En clair, cela signifiait qu'il était impossible de lutter et que le salut ne résidait que dans la fuite.

Brusquement, Beffort bloqua sur place Mie Azusa, la fit s'allonger dans un trou entouré de broussailles.

— Qu'est-ce qu'il y a, Smith ?

Il lui fit signe de se taire, s'allongea à son côté, sans perdre de vue les six hommes qui progressaient lentement dans le sous-bois. Ils étaient attentifs, silencieux, venaient tout droit dans leur direction…

CHAPITRE II

Eddy Witturst s'accouda, braqua ses jumelles sur le bungalow. Le poste de guet se trouvait sur une colline dominant le lac, en plein soleil, et il y faisait une chaleur intolérable.

Le poste se composait d'une cabane en rondins, d'où jaillissait une longue et flexible antenne radio, et d'une tour de surveillance dissimulée parmi les arbres. Quatre hommes du F.B.I. l'occupaient en permanence. Ils étaient là, pour veiller sur Beffort et Mie Azusa et, à leur insu, notaient chacun de leurs gestes ainsi que l'identité de leurs visiteurs. Jusqu'à ce jour, ce dernier point n'avait pas offert de difficulté, car, seul, le vieux Sam Bennet venait stopper son tacot devant le *Crystal Black*.

La décision de protéger le couple avait été prise par James Edward Evans – le nouveau chef du F.B.I. – en plein accord avec le docteur Alan Soblen, et, immédiatement après que le service eut acquis la certitude que M^me^ Atomos était toujours vivante.

Bien entendu, il avait été hors de question de mettre Beffort au courant de cette surveillance. Dire à un homme que l'on épie ses faits et gestes, alors qu'il file le parfait amour avec sa future femme, était une tâche dont personne au F.B.I. ne pouvait se charger…

En cette fin de matinée, Eddy Witturst était de garde. Eddy avait souvent travaillé avec Beffort qu'il considérait comme un ami, savait qu'il avait cristallisé sur lui toute la haine de M^me^ Atomos en libérant Mie Azusa. Aussi, ne prenait-il pas du tout à la légère ce travail d'apparence monotone, que James Edward Evans lui avait confié. Il vit venir le Dodge du vieux Sam Bennet, constata, avec une certaine surprise, que ce n'était pas lui qui

livrait ce jour-là. Dans le même temps, Mie Azusa regagnait le bungalow et Beffort glissait une arme dans sa ceinture.

Witturst réagit instantanément.

— Hyde ! lança-t-il sans lâcher ses jumelles.

Le jeune G'man sortit de la cabane, leva les yeux sur la plate-forme que Witturst occupait.

— Vous voulez une tasse de café ?

— D'accord, mais auparavant vous appellerez le central de Story. Je veux savoir pourquoi Sam Bennet s'est fait remplacer ce matin.

— Okay.

Hyde retourna dans la cabane, s'assit devant l'émetteur. En quinze secondes, il entra en contact avec son correspondant de Story, lui transmit la demande de Witturst, resta à l'écoute pendant qu'un homme partait aux renseignements.

Pendant ce temps, Witturst suivait le déroulement du film muet qui se jouait un kilomètre plus bas. Le livreur déposa la caisse de ravitaillement, causa un instant avec Beffort, remonta dans le camion et s'éloigna. Rien d'inquiétant dans tout cela. Witturst pensa qu'il avait alerté Story inutilement, suivit tout de même le camion qui ne prenait pas l'itinéraire habituel, le perdit de vue dès qu'il eut franchi le sommet de la côte. Sur la terrasse du *Crystal Black*, Beffort et Mie Azusa semblaient être en grande conversation. Ils pénétrèrent enfin dans le garage, et la Pontiac en sortit, s'éloigna à son tour vers Story. Witturst grogna. Depuis le début de son séjour, c'était la première fois que Beffort utilisait la voiture…

— Witturst ?

— Je vous entends, Hyde. Des nouvelles de Sam Bennet ?

— Et comment ! Il paraît que Bennet a quitté son dépôt à la même heure que les autres jours, pour effectuer ses livraisons !

— Vous êtes sûr ?

— Absolument ! Il a même fait le plein à un poste d'essence situé dans le voisinage du dépôt, et le pompiste affirme qu'il s'est directement engagé sur la route du lac.

À cette seconde précise, la Pontiac de Beffort réapparut.

— Alertez le Q.G. intima Witturst. Dites au docteur Soblen, que Bennet a disparu, entre Story et le lac, qu'un autre type conduit actuellement son camion…

Il s'interrompit, car la caisse de ravitaillement venait d'exploser sur la terrasse du bungalow. Dans le même temps, une grosse auto noire surgissait, en haut de la côte, et une vedette, chargée d'hommes, sortait d'une crique où elle s'était abritée. Witturst comprit en un éclair ce que signifiait la disparition du vieux Bennet.

— Hyde ! Alerte générale ! M^me^ Atomos attaque !

Hyde eut un instant de flottement.

— Bon Dieu ! hurla Witturst, grouillez-vous !

Galvanisé, le jeune G'man fonça vers l'émetteur.

---oOo---

Immobiles au fond de leur trou, Beffort et Mie Azusa entendirent les hommes s'approcher. L'un d'eux passa à moins d'un mètre, regarda de leur côté, mais continua sa lente progression d'une démarche mécanique. Il n'était qu'un robot animé par un cerveau électronique installé dans la Cité Atomos, était incapable de prendre une décision. Ses yeux retransmettaient des images à un ordinateur qui les classait, les triait, et lançait ses ordres suivant un programme déterminé.

Ce fut sans doute parce qu'ils avaient affaire à des machines, que Beffort et sa compagne échappèrent à l'opération de ratissage organisée contre eux, mais cela ne signifiait pas que tout danger était définitivement écarté. Les voitures contrôlaient fatalement la route, et la vedette interdisait l'accès du lac.

Bien que toujours libre de ses mouvements, le couple était pris dans une tenaille, dont il pourrait difficilement s'échapper sans incident. Ce dernier mot était insuffisant, lorsqu'il s'agissait de M^me^ Atomos, mais Beffort était persuadé que la sinistre femme tenait à les prendre vivants, et cela réduisait considérablement les risques.

Beffort se souleva, observa les six hommes qui se dirigeaient maintenant vers l'endroit où était garée la Pontiac. Au bout de quelques minutes, ils disparurent entre les arbres. Beffort fit signe à Mie Azusa de se relever, l'entraîna silencieusement dans un étroit sentier. Alentour, régnait le plus grand silence.

— Où allons-nous, Smith ?

— Je ne sais pas. La meilleure solution consisterait à nous cacher dans ce bois, jusqu'à la nuit, mais nous risquons d'y être encerclés.

— Et si nous tentions de traverser la route ?

Beffort secoua un front plissé de rides soucieuses.

— Rien à faire, Mie. M^me^ Atomos organise ses expéditions avec énormément de soin. Nous avons eu de la chance de ne pas être présent lorsque la caisse a explosé et je ne crois pas que ce genre de miracle se reproduise deux fois.

Mie Azusa le dévisagea avec effroi.

— Voulez-vous dire que vous pensez qu'il ne subsiste pas une seule possibilité de sortir de ce piège ?

Il la fixa gravement.

— Il n'y en a qu'une : tenir jusqu'à la nuit, et profiter de l'obscurité, pour passer à travers les mailles du filet…

Soudain, un grondement rageur déchira le silence, puis un chasseur passa dans un sifflement strident de ses réacteurs. Il remonta brutalement dans le ciel pur, et une série de déflagrations ébranla le sol du côté du bungalow. Peu après, de hautes flammes jaillissaient par-dessus la cime des arbres. Mais, déjà, le chasseur revenait, piquait sur le lac à une vitesse terrifiante. Ses ailes parurent s'enflammer, lorsqu'il lâcha ses rockets, puis il dégagea de nouveau, s'éloigna d'un jet, jusqu'au sommet de la colline. L'intervention avait été brève, fulgurante, bien dans la manière des règlements institués par l'Air Force, pour que les avions puissent échapper aux rayons mortels des fusils désintégrateurs de M^me^ Atomos.

— Venez ! cria Beffort, tandis que les rockets explosaient sur leur objectif, maintenant nous pouvons gagner la route !

Ils partirent au pas de course. Derrière eux, la forêt de pins grillait sous le napalm. Au-dessus d'eux, un groupe de B 52 s'apprêtait à larguer ses bombes incendiaires sur le bungalow et ses environs immédiats. Sur la route, quatre chars équipés de canons lance-flammes fonçaient sur le point que Witturst avait signalé depuis son observatoire. Sur le lac, six vedettes, armées de mitrailleuses lourdes pouvant cracher 1 500 balles blindées à la minute, se ruaient à la curée…

Witturst coordonnait les opérations, en priant le ciel de ne pas s'être trompé. À travers ses jumelles, il avait vu nettement Beffort et Mie Azusa s'éloigner entre les pins. Ensuite, il les avait perdus de vue, mais croyait dur comme fer, qu'ils n'avaient pas modifié leur itinéraire primitif.

Sous ses yeux, la vedette corsaire de M^me^ Atomos achevait de sombrer. Le bungalow et les deux voitures disparaissaient sous les flammes qui dégageaient un vaste nuage de fumée noire.

Dans un rayon de deux cents mètres autour du bungalow, Witturst était certain que plus rien ne vivait.

— Hyde ! Stoppez les B 52 !

Pendant que Hyde lançait son message, Witturst fouillait désespérément la rive du lac et la route, à peine visible, derrière le rideau d'arbres. Il vit arriver une jeep, puis les chars, aperçut enfin deux silhouettes qui agitaient les bras. Alors, il jura un bon coup et essuya son front couvert de sueur !

---oOo---

James Edward Evans était sec, grand distingué. Il ne possédait pas la rondeur de son prédécesseur, ni son expérience, mais Beffort savait qu'il était plus que qualifié pour remplacer celui qui reposait au cimetière de Palm Beach, et que chacun continuait de nommer affectueusement « le Singe ».

— C'est un avertissement, Smith, gronda J.E.E. Cette fois, nous étions sur nos gardes et nous avons réussi à vous tirer des griffes de M^me^ Atomos, mais j'espère que vous avez compris que la solitude ne vous valait rien ?

Beffort opina, sourit à Mie Azusa, croisa le regard froid du docteur Soblen, celui plus amical de Witturst, et dit :

— D'accord, c'est un avertissement, mais il est double !

— Comment cela ?

Le sourire de Beffort s'effaça.

— Ce que je vais dire, ne m'enchante pas, fera certainement peur à Mie, mais je crois que notre malheur sera bénéfique aux États-Unis. Ainsi que vous avez pu le constater, rien ne s'est produit depuis que M^me^ Atomos nous a révélé qu'elle ne mangeait pas les pissenlits par la racine. Depuis un mois, elle n'a déclenché aucune attaque contre notre pays, s'est contentée de retrouver notre trace…

— Je sais ce que vous allez dire, coupa Soblen, M^me^ Atomos paraît oublier sa haine contre les États-Unis, afin de mieux se concentrer sur vous-même et Mie Azusa ! Cela, Smith, nous le savions ! Vous croyez peut-être que c'est par hasard qu'une véritable petite armée était réunie près du lac Ouachita ?

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, doc ! Le fait que M^me^ Atomos veuille à tout prix nous capturer est un atout que nous ne pouvons négliger. Aujourd'hui, elle a subi un échec retentissant. Demain, nous la vaincrons définitivement, si nous savons manœuvrer !

J.E.E. eut un petit sursaut.

— Essayez-vous de nous faire entendre que vous êtes prêt à servir d'appât pour mieux attirer M^me^ Atomos dans un piège ?

Beffort prit Mie Azusa par l'épaule.

— Nous ne voulons pas servir d'appât, rectifia-t-il, mais nous le sommes, bon gré mal gré ! Nous avions trouvé une maison dans l'un des coins les plus déserts des États-Unis. Personne, sauf le docteur Soblen, ne connaissait notre retraite. Vous avez pu juger du résultat, n'est-ce pas ?

J.E.E. demeura muet.

— Maintenant, reprit Beffort, nous sommes à découvert. M^me^ Atomos sait où nous nous trouvons. Actuellement, vous pouvez être persuadé que ses serviteurs attendent une occasion favorable pour nous prendre *vivants* !

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Ce matin, le livreur qui remplaçait le vieux Bennet aurait eu cent fois le temps de nous détruire d'un coup de rayon désintégrateur. S'il ne l'a pas fait, c'est que les ordres étaient formels ! M^me^ Atomos nous veut vivants. Elle désire nous incorporer à son équipe. Mie Azusa redeviendrait Miss Atomos, je serais son esclave, et son orgueil serait ainsi satisfait ! Il nous faut profiter de cet état de chose pour agir !

J.E.E. s'assit derrière son bureau.

— Avez-vous un plan ?

— Pas encore. Avant tout, je veux discuter avec mon vieil ami Yosho Akamatsu. Adressez-lui un câble à Tokyo, bureau spécial de la Tokkoka. Quand il sera ici, je me sentirai plus tranquille…

---oOo---

La réponse arriva dans l'heure qui suivit : *Quand vous lirez ce câble, je serai dans l'avion. Content de vous revoir. À demain matin. Bien à vous. Yosho.*

Beffort sourit. Avec Akamatsu, il pouvait écraser M^me^ Atomos.

CHAPITRE III

Le jet se posa en douceur sur la piste 2, roula jusqu'aux bretelles de dégagement et s'immobilisa à proximité des bâtiments du Sky Harbor Airport situé en bordure de la rivière Salt à Phoenix, Arizona.

Un groupe de passagers descendit de l'appareil. Parmi eux se trouvaient Beffort et Mie Azusa. Deux jours s'étaient écoulés depuis que Yosho Akamatsu avait rallié New York. La présence du couple en Arizona entrait dans le cadre du plan que l'état-major du F.B.I. avait mis au point pour attirer M^me^ Atomos dans une nasse parfaite.

Mie Azusa était ravissante. Elle confia son sac à Beffort, fit semblant de se poudrer le nez, repéra instantanément l'homme en gris dans le miroir de son poudrier.

— Il est toujours là, Smith.

Beffort alluma tranquillement une cigarette.

— Il est encore trop tôt pour en déduire qu'il nous suit.

— Je vous assure que je l'avais déjà remarqué à New York, insista la jeune femme. Il nous suivait, lorsque nous avons fait des achats chez *Tailored Woman*, et il était encore présent chez *Tripler's* ! Ne me dites pas que c'est par hasard !

Beffort sourit comme si les réflexions de sa compagne l'amusaient, et dit :

— J'espère que ce n'est pas par hasard, Mie ! Tout cela est logique et répond à nos espérances. Si ce type est à nos trousses, ça signifie que notre plan fonctionne à la perfection. Je pense que Witturst doit également l'avoir repéré. Ne vous inquiétez pas, tout est prévu. D'ailleurs, nous allons bientôt obtenir une confirmation, puisqu'il est neuf heures moins dix.

Il faisait allusion à la fameuse heure de neutralisation qui stoppait chaque jour l'organisation Atomos. Cela était probablement l'unique faiblesse de M^me^ Atomos, mais ses serviteurs ne pouvaient vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre sous l'influence démoniaque du Grand Cerveau. Entre 9 et 10 heures du matin, M^me^ Atomos devait leur restituer toutes leurs facultés, afin que la nature les régénère suivant ses propres lois. Ainsi, si l'homme en gris appartenait à la redoutable organisation, il disparaîtrait pendant soixante minutes, à moins qu'il ne marche au hasard dans Phoenix ou ne s'installe dans un fauteuil de l'aéroport pour récupérer.

En tout cas, pendant cette courte période, il ne serait pas dangereux. Rendu à sa propre existence, il ne saurait pourquoi il se trouvait à Phoenix, ni ce qu'il était venu y faire. Son cerveau engourdi chercherait vainement la réponse à une foule de questions insolubles, puis, au bout des soixante minutes, il redeviendrait un robot et reprendrait sa mission.

Beffort conduisit Mie Azusa au bar. Quelques secondes s'écoulèrent, et l'homme en gris entra à son tour. Il s'assit devant une table, commanda un soda et ne bougea plus. Beffort l'observait par le truchement d'un miroir et enregistra nettement le changement qui s'opérait en lui. C'était imperceptible pour une personne non avertie, mais Beffort avait eu l'occasion de constater le même phénomène chez Mie Azusa alors qu'elle était Miss Atomos.

L'homme donna tout d'abord l'impression de s'endormir, puis son masque se pétrifia sur le coup de neuf heures. À cet instant précis, il n'était plus rien. Le Grand Cerveau venait de l'abandonner et sa propre conscience se dégageait à peine d'un gouffre sans fond. L'homme resta un moment dans cet état comateux, puis revint lentement à lui. Il soupira longuement, battit des paupières, regarda autour de lui avec égarement. Le jour précédent, à la même heure, il se trouvait à New York. Le décor qui l'entourait ne pouvait lui indiquer qu'il avait quitté cette ville, mais était certainement très différent de celui dont il se souvenait.

— Il cherche à savoir qui il est, chuchota Mie Azusa d'une voix tremblante. Tout ce qui l'environne, lui paraît hostile. Il ne sait, si ce monde est celui qu'il connaissait avant son opération, ou s'il appartient au domaine fantastique de M^me^ Atomos… C'est horrible, Smith !

Beffort serra les dents. Cet homme était une victime, mais personne ne pouvait rien pour lui dans l'immédiat.

— Êtes-vous certaine qu'il ne se souvient de rien ?

— Comment le dire ?

— Quand vous étiez sur la Cité Atomos, vous saviez pourtant bien que vous aviez eu une autre vie. Vous gardiez le souvenir de votre existence à Tokyo, de l'école Takarazuka, et votre lucidité était assez claire pour que vous vous rappeliez que c'était Mikonosuke Watanabe qui avait drogué votre thé, afin de vous incorporer à l'organisation Atomos. Pourquoi cet homme serait-il différent ?

Depuis que Mie Azusa avait été opérée, jamais Beffort n'avait parlé de cette terrible épreuve, mais la jeune femme résista bravement à cette douloureuse évocation.

— Je crois que M^me^ Atomos m'avait spécialement conditionnée, Smith. Elle voulait que je devienne Miss Atomos, ne pouvait me faire perdre totalement conscience. C'est pour cela que j'ai pu vous contacter à l'hôtel *Hilton* de Palm Beach, puis, ensuite, vous rejoindre à Birmingham…

Beffort opina machinalement. Il savait déjà tout cela, ne pouvait cependant s'empêcher de penser que l'homme en gris était peut-être dans le même cas que Mie Azusa.

— Écoutez, Mie, dit-il d'une voix vibrante, si nous allions lui parler.

Comme la jeune femme demeurait bouche bée, il ajouta :

— De toute manière, nous ne pouvons bouger d'ici, sous peine de voir cet homme perdre notre piste, et ce n'est pas ce que nous souhaitons. Nous avons donc une heure devant nous. Pourquoi ne pas l'employer à bavarder avec lui ?

— Comment allons-nous l'aborder ?

— Très naturellement. Je prétendrai qu'il ressemble à l'un de mes amis…

Mie Azusa était mal à l'aise. Elle supportait difficilement tout ce qui touchait de près ou de loin l'organisation Atomos.

— Croyez-vous que ce soit nécessaire, Smith ? Si cet homme perd notre piste, je suis persuadée que M^me^ Atomos a prévu une solution de rechange. Elle savait que l'heure de neutralisation allait bousculer ses plans et…

Beffort l'interrompit gentiment :

— Quand on est filé, je vous assure qu'il est très important de connaître le visage de son suiveur. Cela permet des manœuvres plus subtiles, lorsqu'un danger se précise. Tenez, Mie, regardez Witturst à l'autre bout du bar. Il paraît absorbé par la lecture de son journal, mais il ne quitte pas l'homme en gris des yeux. Actuellement, et bien avant le moment espéré,

nous avons l'un de nos adversaires en point de mire. C'est une chance qu'il faut exploiter à fond. Venez, nous allons essayer de faire parler ce type.

Sans attendre de réponse, Beffort quitta son tabouret, s'avança avec décontraction, sourire aux lèvres. Mie Azusa restait un peu en retrait, dévisageait l'homme en gris qui paraissait intrigué.

— Je m'appelle Beffort, dit Smith. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés à New York, chez le docteur Soblen ?

Il disait n'importe quoi, cherchait le contact. L'homme, qui regardait toujours Mie Azusa, secoua la tête.

— Je ne connais pas le docteur Soblen, dit-il avec un fort accent et d'une voix qui semblait venir de très loin.

Beffort tira une chaise, s'assit.

— Je suis sûr que je ne me trompe pas, prétendit-il. Il pointa l'index sur son interlocuteur et assura :

— Vous êtes Russe et votre nom se termine en « Sky » !

L'accent de l'homme le guidait dans cette prédiction, mais la réaction qu'il espérait ne se produisit pas. À sa grande surprise, ce fut Mie Azusa qui répondit :

— Il est Russe, en effet, mais il se nomme Youri Belof… Je suis certaine que vous savez qui je suis, monsieur Belof ?

Le visage de l'homme s'éclaira brusquement.

— Mie Azusa ! s'exclama-t-il. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était sur la Cité Ato…

Il ne termina pas le mot, resta stupéfait. Pour la première fois, depuis bien longtemps, il parvenait à se raccrocher à un souvenir concret et cela ressemblait à une espèce de résurrection.

— Oui, confirma Mie Azusa, vous ne vous trompez pas. Je ne vous ai pas reconnu immédiatement, car votre expression était différente de celle que vous aviez sur la Cité. Maintenant, vous êtes redevenu vous-même, c'est-à-dire l'homme qui appartenait au groupe de Catherine Lomakine, Bob Sanders, Jean Marchand, avec lesquels je bavardais pendant l'heure de neutralisation.

Youri Belof était rouge d'émotion.

— Je me souviens, je me souviens, murmura-t-il avec excitation. Nous avions de longues conversations, puis un jour vous avez disparu. On disait que le Grand Cerveau vous avait choisie et que vous seriez désormais Miss Atomos…

Il se calma soudainement, eut une expression désespérée.

— Mais, si nous sommes tous deux ici, cela signifie que nous exécutons la même mission, n'est-ce pas ?

Mie Azusa s'assit à côté de lui.

— M. Belof, dit-elle avec douceur, je n'appartiens plus à l'organisation Atomos.

— Impossible ! Vous savez que c'est impossible ! Pourquoi me mentez-vous ? Personne ne peut échapper au Grand Cerveau !

— Calmez-vous, conseilla Beffort. Nous avons réussi à opérer Mie Azusa pendant l'heure de neutralisation, et ce qui fut possible pour elle, peut l'être demain pour vous. M. Belof, qui êtes-vous ?

Le Russe se laissa aller contre le dossier de son siège. Il se sentait très las, angoissé, regrettait déjà cette flambée de lucidité qui l'obligeait à plonger dans son passé.

— Ce que je suis ? dit-il amer, vous pouvez le voir vous-même, M. Beffort. Mais avant, j'étais interprète dans une agence de voyage à Moscou. J'avais une femme et trois enfants. Puis, j'ai fait la connaissance d'un Japonais…

— Quel était son nom ?

— Mikonosuke Watanabe. Il jouait les touristes, désirait faire un voyage à travers la Russie et l'Europe, et il payait si largement que je n'ai pas hésité à le piloter jusqu'à Krasnovodsk. Le soir de notre arrivée dans cette ville, nous avons bu dans la chambre de Watanabe. Mes derniers souvenirs précis remontent à cette nuit-là. Ensuite, j'ai repris connaissance sur la Cité Atomos où j'ai appris que l'on m'avait opéré du cerveau et que je ne pourrais tenter de m'évader sous peine de mort. À dix heures, mon cerveau-moteur reprendra possession de mon âme et de mon corps, et…

— Nous savons tout cela, monsieur Belof, l'interrompit Beffort. Mie Azusa se trouvait dans la même situation que vous, il n'y a pas si longtemps. Savez-vous que M^me^ Atomos n'est pas morte ?

Youri Belof sursauta.

— Que dites-vous ?

— Vous avez bien compris. Elle est vivante et n'aura de cesse avant de nous avoir capturés. Actuellement, vous êtes chargé de nous suivre, peut-être même de préparer le piège qui nous livrera, pieds et poings liés, à la sinistre femme.

— Est-ce pour me dire cela que vous m'avez abordé ?

— Non. Je désirais savoir si vous étiez encore suffisamment lucide pour vous souvenir du passé. Tout à l'heure, vous aurez totalement oublié notre conversation, mais demain à la même heure, vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?

— Oui… je crois que oui.

— Je vais vous donner un numéro de téléphone, monsieur Belof. Il est celui d'une clinique située à Atlanta, en Georgie. Là, tout est prêt vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour opérer les victimes de M^me^ Atomos, mais entre neuf et dix heures du matin, l'équipe chirurgicale est littéralement sur le pied de guerre. C'est en arrivant là-bas, avant neuf heures un quart, que Mie Azusa a pu être opérée avec succès. Si vous reprenez connaissance en Georgie, téléphonez immédiatement à ce numéro et rendez-vous ensuite le plus rapidement possible à la clinique. Tout sera prêt pour vous recevoir. Avec un peu de chance, monsieur Belof, vous redeviendrez un homme libre ! Vous regagnerez Moscou et vous reverrez votre femme et vos enfants !

— Quand cela sera-t-il possible ? balbutia Belof.

— Demain, dans huit jours, dans un mois ou un an, peu importe ! Il faudra simplement que vous soyez en mesure de rejoindre la clinique, avant neuf heures et quart !… Tenez, j'inscris le numéro de téléphone sur ce papier. Conservez-le précieusement.

Belof s'empara du feuillet, le glissa dans sa poche, après avoir déchiffré le numéro. Son émotion était telle, qu'il ne pouvait articuler un mot.

Mie Azusa posa sa main sur le bras du Russe.

— Ayez confiance, monsieur Belof. Depuis que j'ai été opérée, la vie est merveilleusement belle et le Grand Cerveau n'a plus aucune influence sur mon comportement. Dans quelque temps, vous serez comme moi… La mémoire vous reviendra progressivement, et vous serez en mesure d'écrire à votre femme, de retrouver le chemin de votre maison. Surtout, ne désespérez pas !

Belof cacha son visage dans ses mains pour dissimuler ses larmes. Gêné, Beffort alluma une cigarette, se détourna. Il vit Witturst qui se tenait prêt à intervenir, lui fit signe que tout allait bien. Le G'man ne devait pas comprendre ce qui se passait, ne comprendrait pas plus, si on lui ordonnait, plus tard, de griller Belof au lance-flammes. Pourtant cela pouvait fort bien se produire. Belof allait, sous peu, retomber sous le contrôle du Grand Cerveau, se transformerait en une machine à tuer s'il en recevait l'ordre.

C'était là tout le drame. M^me^ Atomos utilisait des innocents pour accomplir ses plus ténébreux projets, et ceux-ci devenaient des criminels, des hors-la-loi, que les forces de l'ordre pouvaient abattre à vue.

— Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, dit Youri Belof. Désormais, je saurais que M^me^ Atomos n'est plus infaillible et, que le salut m'attend à Atlanta !

Son sourire s'effaça, et il ajouta sur un tout autre ton :

— Je voudrais vous prouver ma gratitude et, au lieu de cela, je vais dans un instant m'attacher à vos pas pour vous nuire ! C'est terrible !

— Vous ne serez pas responsable de vos actes, fit Beffort. Mie Azusa a traversé les mêmes crises de conscience que vous, à un moment, où l'opération, dont je vous ai parlé, était impossible et elle a su se dominer. Ne pensez à rien. Souvenez-vous simplement de la clinique d'Atlanta. Au revoir, Belof.

— Vous partez déjà ? fit le Russe avec tristesse.

— C'est vous qui partez, rectifia Beffort. Il est 9 h 56. Dans quatre minutes, vous ne serez plus avec nous…

Youri Belof inclina doucement le front, dans un mouvement qui n'était déjà plus aussi spontané. Avant l'heure fixée, le Grand Cerveau expédiait des ondes « d'adaptation » que l'intéressé subissait, sans en avoir conscience. C'était comme une espèce de lente intoxication, trop progressive pour que l'organisme puisse en subir les néfastes conséquences, trop insidieuse pour que l'esprit ait le loisir de se révolter. Ainsi, la volonté du sujet se trouvait annihilée d'emblée.

Beffort se leva, fit signe à Mie Azusa.

— Retournons à notre place, dit-il. Belof se transforme insensiblement, et il ne faut pas que M^me^ Atomos se doute que nous avons pris contact avec lui.

Le couple regagna le bar, et Witturst, qui paraissait avoir compris la scène qui venait de se jouer au cours de ces courtes soixante minutes, se replia au fond de la salle.

Youri Belof ferma les yeux, ses traits se contractèrent, et son visage perdit cette expression sereine qui avait permis à Mie Azusa de le reconnaître. Il retournait à son néant, redevenait peu à peu une mécanique vivante entièrement soumise aux impulsions d'un cerveau électronique.

À 10 heures, il ouvrit les yeux. À partir de cet instant, chaque geste de Beffort et de Mie Azusa était retransmis à M^me^ Atomos. Beffort régla les

consommations, prit le bras de sa compagne et gagna la sortie.

Avant de monter dans le premier taxi de la file, il s'assura discrètement que Youri Belof suivait. Pendant qu'un porteur chargeait les bagages dans le coffre du taxi, Beffort constata encore que Belof montait à son tour en voiture.

Plus loin, Witturst grimpait dans une Chevrolet que pilotait Akamatsu. Sur l'esplanade, une grosse camionnette de livraison manœuvrait en direction de la sortie. En réalité, elle abritait un groupe de G'men armés de lance-flammes individuels…

Le taxi démarra, et Beffort lui donna l'adresse de l'hôtel *Curtis*.

CHAPITRE IV

Le *Curtis* se trouvait au centre de Phoenix, non loin de l'*U.S. Indian School*, et le taxi y parvint très rapidement. Dans le plan imaginé par l'état-major du F.B.I., cet hôtel n'était qu'une étape. Après le déplacement de New York, il fallait procéder à un regroupement des forces en présence. Temps d'arrêt nécessaire après ce qui était comparable à un round d'observation, et avant de passer à la phase terminale de l'opération qui devait se jouer sur le plateau Coconino au nord-ouest de Flagstaff.

Un endroit désertique, situé à proximité du Grand Canyon du Colorado, où l'armée pourrait utiliser toutes ses armes conventionnelles sans danger pour la population.

Beffort et Mie Azusa devaient donc passer une nuit à l'hôtel *Curtis*, puis louer une voiture et gagner Anita dans la journée. Dans cette dernière ville nouvelle halte – toujours pour permettre à M^me^ Atomos de ne pas perdre la piste – et le couple se rendrait, d'une traite, jusqu'au ranch isolé choisi par James Edward Evans.

Une construction d'apparence désuète, perdue dans la montagne mais magistralement truquée par le F.B.I. au cours des dernières quarante-huit heures. Par hélicoptère, on avait transporté sur place un bulldozer, un abri antiatomique préfabriqué, et une équipe de spécialistes. Le bulldozer avait creusé une fosse au ras des fondations du ranch, et l'abri, qui comprenait une installation radio et quinze jours de vivres, y avait été enfoui.

Naturellement, Beffort et Mie Azusa pourraient s'y réfugier en cas de danger, simplement en passant par la cave du ranch.

De ce côté, tout était paré. Restait à amener M^me^ Atomos au point voulu. C'est-à-dire, à l'intérieur d'un quadrilatère délimité par Flagstaff, Anita, le

Mont Floyd et Frazier Well, et cette action laissait malheureusement la plus large place à l'improvisation. Jusqu'alors, les interventions de M^me^ Atomos avaient toujours été imprévisibles. La sinistre femme frappait brutalement à un moment inattendu, mais l'apparition de ses forces démoniaques était généralement précédée de quelques faits d'apparence anodine qu'il fallait savoir interpréter.

Aussi, Beffort, Akamatsu, Witturst, et l'équipe de G'men faisant partie du « commando » de protection gardaient-ils les yeux largement ouverts.

À l'instant où Beffort et Mie Azusa s'engouffraient sous le porche du *Curtis*, chacun chercha automatiquement à repérer le taxi transportant l'homme en gris de l'aéroport. Plusieurs voitures passèrent devant l'hôtel, mais aucune ne s'arrêta.

Akamatsu fronça les sourcils.

— Ça y est ! lâcha-t-il, le type en gris a déjà été remplacé ! Qui est chargé de le pister, Eddy ?

Witturst actionna le levier d'émission du poste de la Chevrolet, décrocha le micro.

— Le docteur Soblen et deux de mes collègues, répondit-il. Voulez-vous que je les appelle ?

— Allez-y…

Witturst lança son indicatif, demanda la liaison avec la voiture n^o^ 6. Un bruit de friture fit vibrer le haut-parleur, puis la voix froide du docteur Soblen retentit :

— Ici la voiture six… Que voulez-vous, Witturst ?

— Je suis garé au *Curtis*, et le type en gris ne s'est pas encore montré. Son taxi vient-il vers le centre ?

— Non. Nous roulons dans la 19^e^ Avenue, en direction du nord et nous allons bientôt sortir de Phoenix. Ce n'est pas ce que nous avions prévu, n'est-ce pas ?

— Pas du tout, docteur. Voulez-vous me rappeler lorsque vous serez arrivé à destination ?

— Entendu, Witturst.

Witturst coupa l'émission, passa en réception.

— Je n'aime pas cela, grogna Akamatsu. Maintenant, nous devons nous méfier de tout le monde. Le *Curtis* est gardé, Eddy ?

— Autant que cela se peut, sans trop tirer l'œil. J'ai disposé des gars un peu partout, sur cette avenue, dans les rues adjacentes, dans le jardin, et à la

porte de service. De plus, l'un de mes hommes est à l'intérieur. Avec la complicité de la direction, il joue le rôle d'un serveur. Bien entendu, il veille sur nos amis…

— Mission de confiance. Qui est-ce ?

— Charles Hyde. Il était avec moi sur l'observatoire du lac Ouachita. C'est un jeune, mais il connaît son travail sur le bout des doigts.

— Comment nous préviendra-t-il, en cas d'urgence ?

— Il se balade avec un émetteur à transistors et son antenne. Il lui suffit de s'isoler pour entrer en contact avec nous. Malheureusement le système accuse deux faiblesses. Sa portée maximale n'est que de cent mètres, et il n'est pas récepteur. Néanmoins, cela suffit pour donner l'alerte.

Akamatsu opina, offrit ses cigarettes. Ses yeux vifs balayaient constamment l'avenue où la circulation était assez dense.

— J'espère que Beffort restera dans sa chambre, dit-il.

— C'est convenu, indiqua Witturst.

Puis, il ajouta avec un petit gloussement :

— D'ailleurs, je suis sûr qu'il n'aura pas envie de sortir. Mie Azusa saura le distraire… hum, elle possède tout ce qu'il faut pour ça !

Akamatsu sourit, regarda distraitement une jeune fille brune qui pénétrait dans l'hôtel. Elle devait avoir une vingtaine d'années, portait un élégant tailleur bleu ciel.

La jeune fille se rendit à la réception, loua une chambre au dernier étage, juste sous la terrasse, indiqua qu'elle se nommait Madge Gearon. Le réceptionniste inscrivit son nom, tendit la clé de la chambre 516.

— Pas de bagage, mademoiselle ?

— Juste une valise que mon taxi a déposée à l'entrée de service. Vous serez gentil de la faire monter ?

Elle était très jolie, très aimable. Le réceptionniste se sentit soudain plus jeune de vingt ans.

— Tout de suite, mademoiselle, tout de suite…

Madge Gearon s'éloigna vers l'ascenseur. Le liftier la regarda s'avancer avec des yeux ronds. Depuis longtemps, il n'avait vu que des mochetés et, d'un seul coup, deux filles *terribles* s'amenaient ! D'abord la jolie Japonaise. Maintenant, cette poupée brune aux appâts troublants…

Il se précipita, ouvrit la porte de la cabine. Il était fasciné par Madge Gearon, au point de ne pas voir que son regard avait quelque chose d'inhumain, de glacial.

— Chambre 516, je vous prie.

Le liftier acquiesça, referma la porte, pressa le bouton correspondant au 5e étage. Rien que d'être enfermé avec une jolie fille, dans cette étroite cabine, le mettait dans tous ses états. Pour le moment, il pouvait encore résister, mais un jour, il savait qu'il ne pourrait s'empêcher de tendre la main… Cela arrivait souvent à l'un de ses copains – un gars terrible – qui ne se faisait rembarrer qu'une fois sur cinq…

La cabine stoppa au 5e. Madge Gearon sourit au liftier.

— Ma valise est à l'entrée de service…

Son sourire se crispa un peu.

— J'aimerais que *vous* me la montiez dans un instant.

Le liftier sentit qu'une grosse boule lui obstruait la gorge. Est-ce que par hasard ?…

— Vous m'êtes très sympathique, car vous ressemblez à mon fiancé. J'aime beaucoup mon fiancé… À tout à l'heure ?

— À tout à l'heure, balbutia le liftier.

En sortant, Madge fit un faux pas, trébucha, s'accrocha à lui. Pendant une seconde, il sentit le corps de la jeune fille contre le sien. C'était comme une secousse électrique.

— Merci. Sans vous, je tombais…

Et elle s'éloigna, en ondulant des hanches.

Figé, le liftier la regarda disparaître au bout du couloir. Lorsqu'il ne la vit plus, il ressentit une extraordinaire impression de vide. Il se força à refermer la porte, descendit au rez-de-chaussée.

Sam, le jeune groom, attendait l'ascenseur avec décontraction. Il portait une grande valise qui semblait lourde. Le liftier se mouilla les lèvres.

— Où vas-tu avec ça ?

— À la 516.

— Oh ! C'est pour le vieux que je viens de monter… Tu peux te rincer pour le pourboire !

— Sans blague ?

— Et comment ! Tiens, si tu me remplaces un instant, je la livrerai à ta place… D'abord, elle est trop lourde pour toi.

Le groom l'observa avec méfiance.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Marc ?

— Rien, qu'est-ce que tu crois ! Chaque fois que je veux te rendre service c'est la même chose ! Après tout, vas-y toi-même, ça te fera les pieds…

— Bon, bon, ne t'énerve pas… Le vieux de la réception ne va pas râler si je te remplace ?

— Tu diras que je suis aux toilettes. C'est déjà arrivé. Puis, j'en profiterai pour y aller pour de bon. Allez, tu grimpes ?

Sam pénétra dans la cabine et Marc l'aida à déposer la valise qui était vraiment très lourde. Sam pressa le bouton.

— Fais gaffe, prévint Marc, le bouton du troisième se coince parfois, et la cabine ne veut plus ni monter ni descendre. Si ça se produisait, inutile de déclencher la sonnerie d'alarme. Tu lui files un coup de poing.

— À qui ? fit Sam qui pensait à autre chose.

— Au bouton. Dis, tu écoutes ce que je dis ?

— Ouais… Ton vieux, il se parfume ?

Marc haussa les épaules.

— Tu rigoles !

— Ça sent la pépée ici. T'es sûr que c'est bien un vieux qui a pris la 516 ? Parce que, si c'est pas un vieux, le remplacement va te coûter un dollar.

— Ce parfum, c'est celui de la petite Japonaise.

— Bon, dans ce cas, je marche.

La cabine s'immobilisa au 5e.

— T'en as pour longtemps ?

— Mais non ! Tu descends, et t'attends que j'appelle. Va, allez, va !

Il sortit la valise, referma la porte.

— Alors tu descends ?

— Fais pas de c…, Marc.

— M… !

Vexé, Sam appuya sur le bouton et la cabine s'enfonça dans sa cage. Marc soupira de soulagement, se chargea de la valise. Un instant après, il frappait doucement à la porte 516.

Au bout de trente minutes, Sam commença à s'impatienter sérieusement. Il profita du voyage, que lui fit faire un client au 4e, pour pousser jusqu'au 5e, et alla bravement frapper à la porte 516. Madge Gearon lui ouvrit immédiatement.

— Pardon, fit Sam, je me suis trompé.

Madge lui sourit, referma. Sam se gratta le crâne. Il s'était préparé à demander des explications à un vieux type radin, venait de voir une

ravissante jeune fille avec laquelle Marc ne pouvait évidemment avoir aucun point commun. Pourtant, la porte était bien la bonne. Il s'arma de courage, frappa de nouveau.

Le battant pivota, dévoila le visage intrigué de Madge Gearon.

— Tiens ! C'est encore vous ?

La chambre n'était pas grande, et par une porte ouverte, Sam découvrait même la salle de bains. En outre, la grande valise était posée sur le lit.

— Alors ? s'impatienta Madge, que désirez-vous ?

— Je voulais simplement m'assurer qu'on vous avait monté votre valise.

— Elle est là, merci… Au fait, votre collègue va mieux ?

Sam la dévisagea d'un œil rond.

— Je ne sais pas… enfin, je ne savais pas qu'il était malade. Tout à l'heure, il était en pleine forme.

— Oh ! Alors il a dû rentrer directement chez lui. Il avait une migraine affreuse et j'ai cru qu'il allait s'évanouir en plaçant ma valise sur le lit. Vous savez, je crois que c'est un garçon qui boit trop ! Si vous êtes de ses amis, conseillez-lui de se modérer, n'est-ce pas jeune homme ?

Il pensa qu'elle devait appartenir à une ligue antialcoolique.

— Oui, madame.

— Parfait, bonsoir.

Elle lui claqua le battant au nez, et il se retrouva idiotement planté dans le couloir. Qu'est-ce que cet imbécile de Marc avait bien pu fabriquer ?

---oOo---

Charles Hyde – le faux serveur du Curtis – remarqua l'arrivée de Madge Gearon, mais n'y attacha point d'importance. Il fit un tour dans l'hôtel, monta au 4e par l'escalier principal. Là il s'assura que personne ne rôdait aux abords de la porte 416 – c'était la chambre louée par Beffort – et redescendit par l'escalier de service. Au 2e, il rattrapa deux livreurs de la Western Union qui descendaient une grosse malle. Il les suivit, déboucha derrière eux dans la salle de réception des bagages.

Le préposé du *Curtis* leva le nez vit la malle, prit un air triomphant.

— Je vous l'avais bien dit ! Elle s'appelle Gearon et elle vient juste d'arriver !

L'un des livreurs haussa les épaules.

— Entre Garon et Gearon, il n'y a qu'un *e* de différence et n'importe qui pourrait se tromper. Vous êtes sûr de ne pas avoir un Garon ?

— Non, je vous l'ai déjà dit.

— Il va sans doute descendre d'ici peu dans votre hôtel. Vous lui direz que sa malle est en consigne au bureau de la compagnie. Nous ne la laissons pas, car la fiche précise qu'elle doit être remise en main propre. Au revoir.

Il poussa son collègue en avant. Les deux hommes sortirent, chargèrent la malle dans une camionnette portant la marque de la Western Union. Un instant plus tard, le véhicule démarrait.

Charles Hyde ne broncha point. Tout ceci n'avait rien à voir avec Smith Beffort et Mie Azusa.

---oOo---

La camionnette vira dans la 17e Rue, la longea sur une centaine de mètres, tourna de nouveau dans une impasse et s'engouffra sans ralentir dans un garage dont le rideau était ouvert.

Aussitôt, le rideau s'abaissa automatiquement, et le garage fut inondé de lumière. Les livreurs sautèrent à terre, reprirent la malle et la firent glisser sur un monte-charge. Le plateau s'ébranla immédiatement, stoppa à l'étage supérieur.

Le décor n'était plus le même. La pièce, hermétiquement close, avait toutes les apparences d'une salle d'opération. Quelques détails laissaient entendre que le matériel avait été installé en hâte, mais on sentait qu'une intervention chirurgicale était sur le point de se dérouler. Trois hommes en blanc, masqués et gantés se tenaient prêts à opérer, et deux aides achevaient de mettre en place les instruments chromés.

Les livreurs ouvrirent la malle, en sortirent le corps inerte de Marc, le déposèrent à même le sol et le dévêtirent entièrement. Après quoi, ils le portèrent sur la table d'opération et disparurent comme ils étaient venus.

Les chirurgiens se mirent au travail sans un mot. Lorsqu'on servait Mme Atomos, les conversations devenaient inutiles.

---oOo---

À 4 heures de l'après-midi, Marc passa le seuil du *Curtis*. Il était très pâle, portait un pansement sur le sommet du crâne, mais tenait fermement sur ses jambes. Il mit tout de suite sa casquette, sourit au directeur qui s'avançait.

— D'où venez-vous ? On ne vous a pas vu chez vous !

— Navré, monsieur le directeur, mais j'arrive de l'hôpital.

Ce fut très bien enveloppé, présenté avec un ruban rose sur un plateau d'argent, et ni le directeur, ni Sam, ni Hyde n'y trouvèrent à redire.

Tous estimèrent, au contraire, que Marc avait bien du mérite à venir reprendre son travail après cette chute qu'il avait faite dans l'escalier. Bien entendu, nul ne remarqua que les yeux du liftier étaient glaciaux, parfaitement inhumains, exactement semblables à ceux de Madge Gearon.

CHAPITRE V

À la nuit, le système de protection, mis en place autour du *Curtis* par le F.B.I., n'avait toujours pas été alerté et pourtant M^me^ Atomos touchait au but.

Dans sa chambre – qui comme par hasard était exactement située au-dessus de celle qu'occupaient Beffort et Mie Azusa – Madge Gearon s'activait, toutes lumières éteintes. Fenêtre ouverte, elle montait une espèce de poulie munie d'un trépied métallique, y ajoutait un câble se terminant par deux sangles et dont l'autre extrémité se rattachait à un grappin. Tout ce matériel sortait de la valise, s'adaptait très rapidement, par éléments, à l'aide d'une clef à tube.

À 10 heures précises, Madge Gearon saisit le grappin, se pencha à la fenêtre et le lança adroitement sur la terrasse supérieure. Bizarrement, le grappin ne fit aucun bruit, mais, une seconde plus tard, le filin se tendait. Madge porta la poulie sur la barre d'appui, la souleva dans le vide pour aider celui qui la hissait de la terrasse. Quand le matériel eut disparu, Madge ferma la fenêtre, quitta sa chambre. Elle descendit tranquillement, confia sa clef au réceptionniste et sortit de l'hôtel.

Sur la terrasse, Marc achevait de fixer solidement la poulie à une cheminée. Il laissa pendre le câble équipé des sangles, fit passer son autre bout dans la poulie, après l'avoir débarrassé du grappin, et l'abandonna sur la terrasse. Cela fait, il se dirigea vers la petite construction abritant le moteur de l'ascenseur, en ouvrit la porte et pénétra dans le réduit. Par un escalier, il gagna le 5^e^ étage, descendit encore, alla directement et sans aucune hésitation frapper à la porte 416.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit prudemment Smith Beffort.

— Le liftier, monsieur.

Beffort ouvrit le battant d'un centimètre, authentifia son visiteur, mais ne lâcha pas pour autant la crosse du 38 enfoncé dans sa poche.

— Que voulez-vous ?

— Un monsieur vous demande à la réception.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu téléphoniquement ?

— Les lignes sont encombrées et ce monsieur veut vous voir de toute urgence. Il s'appelle Soblen.

Cela décida Beffort qui ne pouvait se douter que c'était le Grand Cerveau qui parlait par le truchement du liftier.

— Dites-lui que j'arrive.

Marc pivota, s'éloigna dans le couloir. Il remonta au 5e, escalada le petit escalier conduisant à la cabine abritant le moteur électrique de l'ascenseur. Là, il baissa un levier, arracha un fil. La cabine devait se trouver au rez-de-chaussée, y resterait assez longtemps avant qu'on ne découvre l'origine de la panne. Cela uniquement pour obliger Beffort à prendre l'escalier principal…

Beffort rangea son arme dans le holster.

— Fermez la porte à double tour, Mie, et n'ouvrez à personne. Pour que Soblen vienne jusqu'à l'hôtel, malgré les consignes, c'est qu'il se passe quelque chose de grave.

— Ne vous inquiétez pas Smith, je n'ouvrirai qu'à vous.

Beffort sortit et Mie Azusa manœuvra la serrure. Elle se sentait anormalement nerveuse, avait le sentiment qu'un danger rôdait autour d'elle. Elle s'approcha de la fenêtre, regarda le jardin noyé dans la pénombre, revint vers le lit où traînait la revue qu'elle lisait un instant auparavant. Elle tourna une page, entendit un ronronnement tout proche. Cela venait de l'extérieur, mais ne ressemblait pas à un moteur de voiture. Intriguée, elle abandonna la revue, se dressa.

À la même seconde, la vitre inférieure s'orna d'un trou minuscule et une balle au phényle-chlorométhyltétone explosa au visage de Mie Azusa. Le gaz, fortement concentré, envahit la pièce et la jeune femme s'évanouit, sans pouvoir esquisser un geste de retraite. Aussitôt, un homme, dont la figure était protégée par un masque à gaz, brisa la vitre. Il tourna la crémone, ouvrit la fenêtre, et se glissa dans la pièce noyée d'anesthésique en tirant un câble derrière lui. Rapidement, il boucla l'une des sangles autour des cuisses et des épaules de Mie Azusa, effectua la même opération

sur lui-même, avec l'autre sangle, et tira deux fois sur le câble. Celui-ci se tendit. L'homme guida le corps inerte de la jeune femme jusqu'à l'embrasure de la fenêtre, enjamba la barre d'appui et se laissa entraîner.

Le câble, halé par le moteur de la soucoupe volante posée sur la terrasse, remonta son fardeau en moins de vingt secondes. Là, trois hommes revêtus d'une combinaison et de courtes bottes noires (l'uniforme de l'organisation Atomos) portèrent Mie Azusa dans l'appareil où Marc attendait. L'homme, au masque à gaz, libéra la poulie, ramassa les câbles, et s'engouffra dans l'engin dont la porte se referma instantanément.

La seconde suivante, la soucoupe volante décollait sans bruit, et disparaissait dans le ciel obscur, aussi secrètement qu'elle était venue.

L'opération n'avait duré que trois minutes !

---oOo---

Smith Beffort venait de constater que le docteur Soblen ne l'attendait pas dans le hall. Le réceptionniste n'était pas au courant, affirmait que le liftier avait terminé son service vers la fin de l'après-midi, suggérait qu'il s'agissait sans doute d'une erreur…

Beffort était encore dans l'incertitude, quand Charles Hyde le rejoignit. Le G'man était surpris de le voir là. Beffort lui expliqua la situation en deux mots. Hyde se figea.

— Marc, le liftier, a fait une chute au cours de la matinée, dit-il, et il était assez heureux de rentrer chez lui. J'ai noté son départ à 18 h 30. Ce n'est pas lui que vous avez vu !

— C'est lui qui m'a dit que Soblen m'attendait en bas, répéta Beffort dont la méfiance montait doucement. Je suis descendu presque aussitôt, et il doit encore se trouver dans l'hôtel… Cherchez-le, Hyde. S'il s'agit d'une blague, vous lui tirerez les oreilles, mais j'ai bien peur que cela ne dissimule quelque chose de beaucoup plus grave. Donnez l'alerte. Je vais voir en haut si tout est tranquille.

Il tourna le dos à Hyde, fila vers l'ascenseur.

— Chambre 416 ! jeta-t-il.

Le remplaçant de Marc ferma la porte à glissière, pressa le bouton, réitéra vainement.

— Je suis en panne, dit-il avec consternation.

Beffort le planta là, escalada l'escalier quatre à quatre. Il sentait que tous ces petits faits anodins préludaient à un événement redoutable, se demandait

s'il n'était pas déjà trop tard pour intervenir efficacement. Il frappa à la porte 416.

— Ouvrez, Mie, c'est moi…

Silence.

— Mie ?

Pas de réponse. Beffort s'élança rageusement, fit sauter la serrure d'un terrible coup d'épaule, pénétra comme un obus dans la chambre où une odeur piquante traînait encore, malgré la fenêtre grande ouverte. D'un coup d'œil, il constata l'absence de sa compagne, vit la vitre brisée, sentit le parfum caractéristique et entêtant de la solution gazeuse à base de chloroforme et comprit que M^me^ Atomos venait de frapper. Il vida les lieux à toute allure, mâchoires soudées, sachant déjà que tout ce qu'il pourrait faire serait inutile.

---oOo---

Le jour se leva sur Phoenix sans que les agents du F.B.I. eussent retrouvé la moindre trace de Mie Azusa, Bien sûr, on savait que Marc et Madge Gearon avaient disparu. On savait même que le jeune liftier n'avait jamais été soigné à l'hôpital, et qu'aucune livraison n'avait été effectuée au *Curtis* par la Western Union, mais tout cela ne donnait pas la clef du mystère entourant la disparition brutale de la jeune femme.

Certes, la vitre brisée de la chambre 416 révélait que l'attaque était venue de l'extérieur, peut-être de la chambre 516 ou de la terrasse, et la fuite de Madge Gearon indiquait qu'elle avait trempé dans l'affaire. Néanmoins, personne n'était en mesure d'expliquer comment Mie Azusa avait été enlevée.

Beffort, Soblen, et Akamatsu finirent tout de même par apprendre qu'un objet non identifié avait traversé le ciel de l'Arizona la veille au soir. Suivi par les radars, l'engin qui arrivait du sud – c'est-à-dire du Mexique – s'était posé quelque part dans la région de Phoenix, puis s'en était retourné trois ou quatre minutes plus tard. Sa vitesse avoisinait les trente mille kilomètres à l'heure. Sa direction était celle du sud-ouest. Les radars l'avaient perdu vers Yuma, alors qu'il fonçait sur le Golfe de Californie.

À une minute près, l'heure de l'apparition de l'engin au-dessus de Phoenix correspondait avec celle de l'enlèvement de Mie Azusa.

— Eh bien ! grogna le docteur Soblen, maintenant nous savons à quoi nous en tenir !

Beffort ne commenta point. Yosho Akamatsu alluma une Shinsei(2) et dit après avoir tiré une première bouffée :

— Nous aurions dû prévoir cela, Lors de l'affaire de Birmingham, Mme Atomos s'est servie de soucoupes volantes et il était normal qu'elle récidive.

Il dévisagea Beffort.

— Vous n'êtes pas fautif, Smith. Aucun d'entre nous n'avait imaginé que Mme Atomos attaquerait si vite.

Beffort leva les yeux.

— Vous venez de dire que c'était prévisible, Yosho, fit-il d'une voix sourde, et je suis vraiment responsable. Maintenant, Mie Azusa se trouve dans la cité Atomos. Elle est peut-être déjà redevenue Miss Atomos. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

Akamatsu regarda ses pieds. Il comprenait que Beffort était sur le point de flancher, qu'il se contenait par un terrible effort de volonté. Tout semblait en effet perdu. Jamais Mme Atomos ne laisserait Mie Azusa s'éloigner de la Cité pendant l'heure de neutralisation, et, dans ces conditions, une nouvelle opération serait impossible.

— Voyez-vous, reprît Beffort, je viens de perdre l'être auquel je tenais le plus au monde et je suis obligé de rester ici, bras croisés, sans le moindre espoir de faire quelque chose de constructif…

La sonnerie du téléphone l'interrompit. Soblen décrocha, écouta un instant et dit :

— Ne quittez pas, Witturst, je vais demander à Smith ce qu'il en pense.

Il éloigna le combiné de son oreille, expliqua :

— Witturst et Hyde surveillent l'hôtel où est descendu le type en gris de l'aéroport…

— Youri Belof ?

— Oui. Il vient de régler sa note et fait le pied de grue sur le trottoir. Witturst pense qu'il attend quelqu'un et demande ce qu'il faut faire…

Beffort se leva brusquement.

— Quelle heure est-il, doc ?

— 8 h 30.

— Dans une demi-heure, Belof retrouvera sa personnalité. Il faut que nous en profitions. Doc, demandez à Witturst ce que fait le Russe en ce moment !

Soblen répéta la question dans le combiné, écouta, et traduisit à l'intention de Beffort :

— Witturst et Hyde se sont séparés. De la cabine d'où il me parle, Witturst découvre l'hôtel devant lequel Belof attend, ainsi qu'une grande partie de la rue… Belof s'éloigne doucement du poste qu'il occupait jusqu'en cet instant… Il revient sur ses pas… Hyde est plus loin, au volant de la voiture de service… Belof traverse la chaussée… Il entre dans une cafétéria… Il s'installe à une table…

Soblen s'interrompit, écouta Witturst un moment, se tourna derechef vers Beffort.

— Witturst a l'impression que Belof vient d'être mis sur une voie de garage en prévision de l'heure de neutralisation. Il demande de nouveau quels sont les ordres.

Beffort s'anima brusquement.

— Dites-lui de ne pas bouger, sauf si le Russe quitte la cafétéria. Venez Yosho, j'ai une idée.

Akamatsu suivit Beffort qui paraissait avoir recouvré subitement toute son efficacité. Les deux hommes pénétrèrent dans le bureau, du chef de police et Beffort demanda abruptement :

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer à quoi cela va servir, mais il me faut immédiatement un émetteur radio miniature et une fille qui soit bonne couturière !

Le chef était un homme qui comprenait vite.

— Suivez-moi, dit-il en se levant, j'ai exactement les articles dont vous avez besoin !

---oOo---

À 8 h 15, Smith Beffort entra dans la cafétéria, se rendit sans hésitation vers la table où Belof sirotait un soda. Celui-ci le reconnut instantanément.

— Smith Beffort !

Beffort se demanda aussitôt comment le Russe connaissait son prénom.

— Qui vous a dit que je me prénommais Smith ?

Le Russe sourit, montra un papier qu'il tenait dans le creux de sa main.

— J'ai déjà téléphoné à Atlanta, dit-il d'un air heureux. Je voulais être sûr que vous ne m'aviez pas menti. La clinique existe réellement et c'est l'un des chirurgiens qui m'a donné votre prénom…

Beffort respira. Il avait craint que Belof n'ait reçu des instructions spéciales de la part du Grand Cerveau pendant qu'il était sous son influence, et qu'une parcelle de ces instructions lui soit demeurée en mémoire. C'était une possibilité qu'il ne fallait pas négliger. Mie Azusa avait manifesté à plusieurs reprises un penchant involontaire pour ce genre de réminiscences.

— Mais au fait, Beffort, comment m'avez-vous retrouvé ?

— Par hasard, mentit le G'man, mais je m'en félicite. Il faut que vous sachiez que M^me^ Atomos a enlevé Mie Azusa.

L'homme devint blême, ses épaules s'affaissèrent.

— Vous voyez, murmura-t-il personne ne peut lui échapper.

— Mie Azusa était particulièrement visée par M^me^ Atomos, le rassura Beffort, et il n'en ira pas de même pour vous. Dites-moi Belof, vous souvenez-vous en détail de notre conversation d'hier à l'aéroport ?

— Parfaitement.

Beffort commanda un café au serveur qui passait, alluma une cigarette et dit :

— Il se peut que vous retourniez bientôt dans la Cité Atomos. Je vais vous demander de glisser ceci dans votre valise.

Il défit un paquet qu'il avait jusque-là caché sous son veston, mit à jour un appareil rectangulaire ayant les dimensions d'une grande boîte à cigares.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Belof.

— Un émetteur radio. Il vous suffira de le mettre en marche lorsque vous serez sur la Cité. Alors, nous saurons où se trouve le refuge du Grand Cerveau. Pensez-vous en être capable ?

— Naturellement. Ce n'est pas compliqué…

Le serveur apporta le café de Beffort, fit un faux mouvement et renversa la tasse sur le veston de Belof.

— Pardonnez-moi ! désolé ! Donnez-moi votre veston, je vais le nettoyer…

Belof retira son veston. Le serveur s'en empara, disparut dans les toilettes. Beffort lui tira mentalement son chapeau. Le coup avait été réalisé sans bavure.

— Vous dites que ce n'est pas compliqué, dit-il en reprenant la conversation là où il l'avait laissée, mais que ferez-vous, si l'on vous confisque votre valise avant que vous n'entriez dans la Cité ?

Belof plissa le front.

— Je ne pourrai rien faire, avoua-t-il. Et il est vrai que nos bagages nous sont enlevés quand nous arrivons.

— Et vos vêtements ?

— Ils sont fouillés, puis mis en réserve dans les vestiaires de l'île…

Beffort mima le découragement, reprit l'émetteur.

— Alors laissons cela, souffla-t-il, c'est une initiative qui ne pourrait que vous attirer des ennuis.

Ils discutèrent un instant sur ce sujet apparemment insoluble, puis le serveur ramena le veston nettoyé du Russe. Pendant qu'il l'enfilait, Beffort regarda sa montre. 9 h 45.

— Je vais vous laisser Belof. Dans quinze minutes vous allez reprendre du service…

Le Russe se leva, ramassa sa valise.

— C'est moi qui pars, Beffort. Je sais que je puis devenir dangereux si le Grand Cerveau me l'ordonne. En tout cas, je vous jure que je tenterai tout ce qui sera en mon pouvoir pour sauver Mie Azusa quand je serai dans la Cité.

— Vous n'avez aucune chance !

Belof se pencha vers lui.

— Maintenant que je sais qu'un groupe de chirurgiens peut me sauver à Atlanta, tout est changé Beffort ! Avant, il était inutile de fuir, puisque le Grand Cerveau avait la faculté de nous tuer à distance si nous résistions à ses ordres.

— Qu'espérez-vous ?

— Je ne sais pas encore, mais vous pouvez compter sur moi. Au revoir…

Beffort prit la main qu'il tendait, le regarda s'éloigner et bondit en direction des toilettes. Après en avoir poussé la porte, il se trouva face à la jeune femme appartenant au bureau du chef de la police. Sous son bras, elle portait un nécessaire à couture.

— Alors ? demanda Beffort.

La jeune femme sourit.

— C'est fait. J'ai cousu l'émetteur à l'intérieur de son épaulette. Il n'est pas plus gros qu'un dé à coudre. Pour le découvrir, il faudrait passer le veston aux rayons X !

Beffort l'embrassa sur le nez.

— Beau travail !

Il la planta là, sortit de la cafétéria et sauta en voltige dans la voiture que pilotait Akamatsu. Désormais, Belof ne pouvait semer le F.B.I., même si M^me^ Atomos s'en mêlait !

CHAPITRE VI

Mie Azusa s'éveilla dans les ténèbres, dans le silence le plus profond. Son retour à la vie consciente se fit progressivement, mais même lorsqu'elle fut complètement lucide, la jeune femme se demanda si elle ne poursuivait pas un cauchemar.

L'air qu'elle respirait était lourd. Le sol sur lequel elle reposait avait une tiédeur et une dureté d'acier chauffé. Toutes choses rappelant irrésistiblement une machinerie en état de marche, à laquelle il ne manquait que les odeurs d'huiles, de graisses chaudes, de carburants…

Mie Azusa fit un effort pour se dresser, glissa sur une surface lisse, retomba à plat ventre. Elle tâta les deux parois qui l'entouraient, qui l'enserraient. Cela avait la forme d'un gigantesque V.

La jeune femme rampa dans la nuit, un long moment, perdit une chaussure, continua sa pénible progression. Elle savait qu'elle finirait par arriver quelque part. À un mur, à un trou. Cette rigole ne pouvait pas ne pas avoir de limite. Brusquement, elle sentit sous sa main la chaussure qu'elle avait perdue un instant auparavant, comprit alors qu'elle tournait en rond au fond d'une fosse métallique aux parois infranchissables. Haletante, elle était interdite. Elle demeura prostrée un temps indéterminé, cherchant vainement à se souvenir comment elle avait pu échouer dans cet étrange piège.

Toujours, elle revoyait l'hôtel *Curtis*, la chambre 416, revenait à l'instant où Smith l'avait quittée pour répondre à l'appel du docteur Soblen. Elle savait qu'elle avait entendu un bruit de moteur, qu'elle s'était levée, puis c'était le trou noir.

Soudain, elle éprouva la sensation de se mouvoir sans effort. Dans l'obscurité, c'était incontrôlable mais son corps se plaquait de plus en plus

fortement à l'une des parois. Le mouvement giratoire s'accéléra et la jeune femme sentit qu'elle remontait la paroi lisse. Elle était maintenant incapable de faire un geste. Son sang était de plomb et son cœur battait follement.

Écrasée contre cette paroi cylindrique qui devait tourner à une vitesse fantastique, la jeune femme était en proie à des troubles physiques et psychiques absolument incohérents, et qui allaient en s'aggravant à mesure que l'allure s'accélérait. Incapable de penser, elle subissait instinctivement les réactions nerveuses de son corps, n'était plus qu'un objet aux membres écartelés. Elle ressentit un léger choc, puis la sensation d'écrasement s'estompa. Elle tenta de se retenir à la paroi qui s'éloignait, fut lancée dans le vide, hurla de terreur, et perdit connaissance…

---oOo---

Lorsqu'elle revint à elle, l'effrayant carrousel avait cessé. Elle gisait entre les deux parois en V, toujours dans une obscurité absolue, un silence de mort. Elle n'aurait su dire avec précision depuis combien de temps elle se trouvait là, mais il lui semblait qu'il y avait des siècles.

Sous sa main, l'acier était plus chaud et l'air avait une densité qui le rendait presque irrespirable. Elle essaya de se mettre à genoux, se souvint que c'était impossible, en raison de la forme particulière des parois. Alors, elle rampa de nouveau en tâtant le double mur métallique qui l'entourait. Elle trouva l'une de ses chaussures, un large morceau de tissu qui pouvait être sa robe, s'aperçut avec stupeur qu'elle était nue.

Ses vêtements gisaient tout autour du cylindre. Ils avaient évidemment été arrachés par la vitesse, n'étaient plus que lambeaux inutilisables. Mie Azusa serra les dents. Pour la première fois, elle pensait qu'elle était prisonnière de M^me^ Atomos, que la sinistre femme avait réussi à l'enlever, malgré le dispositif mis en place par le F.B.I. dans l'enceinte du *Curtis*.

Elle rejeta cette angoissante perspective, mais ne parvint pas à lui substituer une autre éventualité. Hormis M^me^ Atomos, personne ne pouvait avoir assez de machiavélisme pour imaginer un supplice aussi subtil. Les ténèbres, le silence, un fantastique tourbillon qui anesthésiaient le corps et le cerveau…

Une nouvelle sensation de mouvement fit dévier ses pensées. La machine repartait. Cette fois, l'accélération fut plus brutale et Mie Azusa se trouva rapidement projetée dans l'effroyable ronde. Maintenue dans le vide, par une force inconnue, toujours à une vitesse vertigineuse, la jeune femme

avait l'impression de tomber dans un néant préfabriqué, mais auquel la raison ne pouvait résister bien longtemps. La peur s'empara d'elle quand son cerveau parut être trop à l'étroit dans son crâne, et que du sang se mit à filtrer de sa cicatrice encore fragile. Elle appela au secours, hurla comme une bête, s'évanouit quand la vitesse bloqua son sang dans ses veines…

— Mie Azusa ?… Mie Azusa ?

---oOo---

La voix sortait de la nuit, répétait inlassablement son nom. Elle redressa la tête pour mieux écouter, éprouva une violente douleur au niveau de la nuque. D'ailleurs, tout son corps lui faisait mal. Ses oreilles bourdonnaient, ses tempes, son cœur et ses veines battaient sourdement. Elle pensa avoir imaginé cette voix, se dit qu'elle délirait.

Un instant coula, puis la voix retentit de nouveau, un peu nasillarde, comme émise par haut-parleur :

— Mie Azusa, je sais que vous m'entendez, répondez-moi.

— Je vous entends, balbutia la jeune femme.

— Ici M^me^ Atomos ! Mie Azusa, je vais vous renvoyer à Smith Beffort dans quarante-huit heures. Cependant, auparavant, vous aurez effectué six millions de révolutions dans mon appareil et, lorsque Smith Beffort vous retrouvera, vous serez folle ! Déjà, vous devez avoir quelque peine à coordonner vos pensées. Demain ce sera pire, vous ne saurez même plus qui vous êtes. Vous aurez oublié votre fiancé et tout ce monde qui fut le vôtre. À la fin du traitement, vous vous comporterez comme un animal sans intelligence, et l'enfant que vous portez…

— Vous mentez !

M^me^ Atomos ricana.

— C'est la vérité et vous le savez ! Mes médecins vous ont examinée. Vous êtes enceinte de quatre mois. Cela remonte certainement à votre dernier séjour en Floride ! Donc, votre enfant sera un être horrible, déformé…

— Ce n'est pas vrai, non, ce n'est pas vrai !

— Je ne mens jamais, quand j'annonce de mauvaises nouvelles, jeta férocement M^me^ Atomos, vous devriez le savoir ! Cet enfant, qui est également celui de Beffort, sera un monstre hideux… Après le choc que lui aura causé votre état, je pense que le malheureux père ne résistera pas à ce nouveau coup du sort. Il sombrera probablement dans la folie et je serai

enfin débarrassée de mon plus tenace ennemi ! Je vous en remercie et vous souhaite bien du plaisir…

Mie Azusa voulut répondre, implorer, supplier, mais le cylindre se remettait déjà en mouvement. Elle griffa l'acier pour se retenir, glissa sur la paroi lisse, fut entraînée une nouvelle fois dans cette ronde sans fin qui devait lui faire perdre la raison.

---oOo---

Youri Belof marcha sur le trottoir, jusqu'au bout de la rue. Ensuite, il traversa, suivit l'autre trottoir et s'immobilisa finalement devant un arrêt d'autobus. Peu après, une Mercury grise stoppa à sa hauteur. Belof ouvrit la portière, déposa sa valise sur la banquette arrière, et s'installa à côté de la conductrice. La voiture démarra immédiatement, vira dans Thomas road.

Akamatsu lança sa Chevrolet.

— Qui est la fille ? s'enquit Beffort.

— Je ne sais pas. Il me semble l'avoir déjà vue quelque part, mais je ne sais où.

Beffort repéra la voiture de Witturst qui naviguait un peu en retrait. Il saisit le micro, commuta le bouton d'émission.

— Witturst, connaissez-vous la fille qui vient d'embarquer Youri Belof ?

— Et comment ! Elle s'appelle Madge Gearon ! C'est elle qui avait loué la chambre 516 au *Curtis* !… Nous suivons ?

— Restez à une centaine de mètres. Vous recevez bien l'émetteur du Russe ?

— Au poil !

Beffort coupa. Devant, la Mercury virait dans la 59e Avenue et piquait vers le sud. Elle tourna encore sur Westward boulevard, s'engagea sur une bretelle de dérivation et prit la N.I.H. 80(3).

À 11 heures, les trois véhicules passèrent Gila Bend, abandonnèrent la 80 pour la 85. À midi, Ajo fut traversé. À midi trente la Mercury entra dans Lukeville, vira brusquement dans une rue étroite et disparut. Akamatsu se guida au son de l'émetteur que portait le Russe, emprunta plusieurs petites rues avant de tomber sur Belof et Madge Gearon. Maintenant, ils étaient à pied, se hâtaient vers la sortie de la ville frontière.

— Qu'est-ce qu'ils fichent ? s'impatienta Beffort. J'étais persuadé qu'ils allaient passer au Mexique…

— À cause de la direction prise par la soucoupe volante ?

— Vous ne trouvez pas que c'est logique, Yosho ?

— C'est logique, mais s'ils avaient des passeports en règle ça le serait beaucoup moins. Je gage qu'ils vont effectivement franchir la frontière. Seulement, ils vont le faire en fraude, en utilisant un moyen inventé par Mme Atomos.

Beffort opina.

— Okay, j'avertis Witturst et Hyde.

Il contacta Witturst par radio, lui demanda de passer au Mexique(4) et d'attendre le couple qui était pratiquement obligé de trouver un nouveau moyen de transport dans la ville mexicaine de Sonoita. Tandis qu'il opérait, Akamatsu suivait lentement les agents de l'organisation Atomos. Ceux-ci sortirent de Lukeville, pénétrèrent dans une maison située en bordure de la frontière. Akamatsu gara la Chevrolet. À l'abri d'un rideau d'arbres, les deux hommes épièrent un instant la maison qui paraissait inhabitée. Puis, le *bip, bip* de l'émetteur que Belof portait dans l'épaulette de son veston diminua d'intensité.

— Sous terre, eh ? grogna Beffort nullement surpris.

— Comme d'habitude, approuva calmement Akamatsu. Dans une vie antérieure, Mme Atomos devait être taupe… Nous allons jeter un coup d'œil à la maison ?

— Inutile. Il vaut mieux nous rendre tout de suite en territoire mexicain.

Akamatsu fit demi-tour, regagna Lukeville. La frontière fut franchie sans difficulté et la Chevrolet fila vers Sonoita. Le haut-parleur du récepteur spécial diffusait toujours le signal qui situait la position de Belof. Au bout de quelques minutes, le signal devint plus net.

— Ils ont émergé, commenta Akamatsu. À partir de cet instant, nous pouvons nous préparer à tout…

— Par exemple ?

— Seriez-vous étonné si une soucoupe volante venait cueillir Youri Belof et la fille à notre nez et à notre barbe ?

— Non, mais je ne crois pas que Mme Atomos sait que nous sommes sur la piste de ses serviteurs. Sans quoi, il y a longtemps qu'elle aurait utilisé son rayon désintégrateur contre nous.

Akamatsu lui jeta un coup d'œil oblique.

— Vous oubliez qu'elle désire vous prendre vivant ! Du moins, c'est ce que vous prétendez. Si telle est son intention, il se peut que Belof et Madge Gearon soient en train de nous conduire tout droit dans la gueule du loup.

Hum, quoi qu'il en soit nous n'avons pas l'intention de faire machine arrière, n'est-ce pas, Smith ? D'autant plus, qu'elle ignore peut-être, effectivement, que nous suivons ses agents… C'est un risque à courir de toute façon.

Il avait à peine terminé sa phrase que Witturst se manifestait par l'intermédiaire de la radio de bord.

— Nous sommes à l'entrée de Sonoita, dit-il après avoir donné son indicatif. Une voiture vient vers nous. Elle roule à travers champs et semble venir directement de la frontière. Si vous êtes sur la route, vous devez l'apercevoir.

Beffort scruta le terrain, découvrit un nuage de poussière qui se déplaçait parallèlement à leur propre voiture. Dans le même temps, le *bip, bip* se rapprochait.

— Vue. Witturst, ce sont eux ! Planquez-vous dans le bled et reprenez la formation, dès que nous serons passés.

Akamatsu ralentit de manière à rester en arrière du véhicule qui arrivait. Il suivait maintenant un chemin de traverse qui rejoignait la route peu avant l'entrée de Sonoita. Pour ne pas se faire repérer, Akamatsu recula à l'abri d'un tertre. De cet endroit les deux hommes virent la voiture virer sur la route. C'était une grosse Cadillac noire, des années 40. Elle reprit de la vitesse, s'éloigna rapidement.

Akamatsu attendit qu'elle se fût engagée entre les premières maisons avant de reprendre la poursuite.

À la sortie de Sonoita, les trois véhicules avaient repris leurs places respectives. Heureusement, la circulation était assez importante pour faciliter la filature. D'ailleurs, Belof et sa compagne semblaient sans méfiance. Beffort, qui ne les perdait pas de l'œil, avait déjà constaté qu'ils ne s'étaient pas retournés, une seule fois, au cours de cette randonnée.

Vers 14 heures, les voitures atteignirent Punta Penasco. Une ville typiquement mexicaine, marquée de cette pauvreté que les touristes traitent de « pittoresque », située au bord du Golfe de Californie.

— Cette fois, remarqua Akamatsu, j'ai le sentiment que nous approchons du but. Les radars ont noté que la soucoupe volante venait du sud, c'est-à-dire du Mexique, et qu'elle était repartie dans la même direction. Si vous voulez m'en croire, Smith, la Cité Atomos se trouve actuellement immergée dans les eaux de ce golfe !

— J'espère que vous avez raison, murmura Beffort dont la flambée d'espoir qui l'avait animé jusque-là paraissait avoir perdu de sa flamme.

Akamatsu comprit son anxiété.

— Ne vous frappez pas trop, Smith. La situation de Mie Azusa n'est pas très confortable, mais n'oubliez pas que j'ai également été dans la Cité Atomos et que j'ai réussi à en sortir vivant ! Nous mettrons tout en œuvre pour la sauver dès que nous aurons la certitude que Belof et la fille regagnent réellement leur base.

Beffort haussa les épaules.

— Je ne me fais pas d'illusions, Yosho. Même si la marine bloque l'entrée du golfe, M^me^ Atomos disposera de moyens formidables pour nous échapper une nouvelle fois. Notre unique chance de sauver Mie Azusa réside dans la ruse. C'est de cette manière que vous avez pu pénétrer dans la Cité. Malheureusement je ne vois pas comment nous pourrions rééditer cet exploit !

Akamatsu ne répliqua point. Beffort avait raison. Si M^me^ Atomos décidait de sortir du golfe, rien, ni personne, ne serait en mesure de l'en empêcher.

Devant, la Cadillac traversait la petite ville, filait vers le port. Akamatsu se fit prendre dans un embouteillage créé par une charrette. Il se dégagea habilement, reprit la poursuite, arriva sur le port, à temps, pour voir la Cadillac s'éloigner sur la digue.

— Stoppez ici, Yosho intima Beffort, je crois qu'il va nous falloir louer un bateau de toute urgence !

Akamatsu gara la voiture et les deux hommes bondirent vers le quai.

— Que faisons-nous ? cria Witturst qui arrivait.

— Téléphonez à Soblen, répliqua Beffort, et dites-lui que la Cité Atomos se trouve probablement dans le Golfe de Californie. Il sait ce qu'il doit faire. Cependant, recommandez-lui de ne pas agir sans mon accord…

Au bout de la digue, un canot à moteur déjaugeait sèchement. Youri Belof et Madge Gearon se trouvaient à son bord. L'embarcation était très rapide et Akamatsu comprit, le premier, qu'il serait impossible de la rejoindre.

— Inutile de louer un bateau, Smith, dit-il. Cet engin va trop vite !

— D'accord, répondit instantanément Beffort.

Il tourna les talons, se dirigea vers la voiture.

— Où allez-vous ? questionna Akamatsu, malgré tout, un peu surpris par sa passivité.

— Louer un avion. Naturellement, j'emporte le récepteur réglé sur la longueur d'onde de l'émetteur de Belof ! Ainsi, ils ne pourront nous semer… Vous venez, Yosho ?

Akamatsu opina. L'idée pouvait être rentable.

CHAPITRE VII

Le canot navigua pendant trois heures, en maintenant son cap sur le sud. Très loin dans le ciel, le petit avion-taxi que Beffort avait loué, le surveillait, sans jamais se rapprocher.

À l'aide de puissantes jumelles, les deux hommes suivaient attentivement la progression du canot, donnaient des indications au pilote, afin qu'il se maintienne à une distance respectueuse. Le récepteur que Beffort portait en bandoulière, recevait toujours impeccablement le signal monocorde qu'émettait Belof. Le ciel était bleu, le soleil brûlant chauffait le cockpit à blanc, et la mer restait désespérément déserte.

— Mes réservoirs sont à moitié vides, prévint le pilote.

Beffort crispa les mâchoires.

— J'espère que nous n'en avons plus pour longtemps, mais si nous sommes entraînés au-delà du point de non-retour, il y aura bien un terrain sur lequel vous pourrez refaire le plein, non ?

— Certes. Rappelez-vous simplement que c'est vous qui payez.

— Okay, ne vous inquiétez pas de cela. Toujours rien à la radio ?

Le pilote ne prit pas la peine de répondre, se contenta de secouer négativement la tête.

Beffort baissa la voix, s'adressa à Akamatsu :

— Je me demande pourquoi le docteur Soblen ne nous donne pas de nouvelles ?

Il consulta son bracelet-montre, ajouta :

— Bientôt 17 heures ! Soblen a eu largement le loisir de contacter l'armée…

Akamatsu dit, sans lâcher ses jumelles :

— Vous n'aviez pas donné d'instruction à Witturst en ce sens. Je me souviens que vous lui aviez dit d'avertir Soblen de ne pas intervenir sans ordre. Si le docteur prend cette recommandation à la lettre, il n'a aucune raison de se manifester. D'autre part, ne croyez-vous pas que James Edward Evans acceptera difficilement de rester en dehors de l'affaire ?

Beffort eut un geste d'agacement.

— Il ne s'est jamais battu contre M^me^ Atomos !

— Possible, mais il est malgré tout le chef du F.B.I. ! Du même coup, et par décision du Président, il a la haute main sur les trois armes…

Songeur, Beffort resta silencieux. Il n'y avait pas si longtemps, le général Stuart avait fait preuve de trop d'esprit d'initiative, lors de l'affaire de Birmingham. La bombe atomique tactique, qu'il avait fait larguer sur l'une des soucoupes volantes de M^me^ Atomos, lui était retombée sur le nez, après avoir été détournée de son objectif par un champ magnétique émis par la soucoupe. Stuart, son état-major, et quelques milliers d'innocents avaient péri dans l'aventure. Cela devrait servir de leçon à J.E.E., mais rien n'était moins sûr.

— Le canot tourne en rond ! lança Akamatsu.

Beffort reprit ses jumelles. Le canot décrivait effectivement de larges cercles et sa vitesse était presque nulle. Il continua son manège, pendant quelques minutes, stoppa finalement. La mer était toujours aussi déserte et rien ne justifiait cette mise en panne.

Soudain, une espèce de grosse benne jaillit des flots. Elle ouvrit ses mâchoires, absorba le canot et s'enfonça dans un énorme éclaboussement d'écume…

Cela s'était déroulé si vite, que Beffort et Akamatsu en demeurèrent un instant pétrifiés. Ils s'étaient préparés à voir surgir la Cité Atomos, constataient avec dépit que M^me^ Atomos venait une fois de plus de déjouer leurs pronostics.

Beffort se reprit le premier.

— Faites demi-tour, ordonna-t-il au pilote qui n'avait rien vu, nous rentrons à Punta Penasco !

La seconde suivante, il réalisait que le récepteur ne recevait plus le signal émis par Belof…

---oOo---

Accrochée au bout de son bras articulé, la benne descendit d'une vingtaine de mètres, très lentement, à mesure que le bras rentrait dans la gigantesque coque métallique de la Cité.

L'ensemble se rétracta, la benne prit place dans un caisson étanche, et ses mâchoires s'ouvrirent, lorsque l'eau eut été expulsée. Youri Belof et Madge Gearon sortirent alors de la benne, quittèrent le caisson, pénétrèrent dans une salle étroite où un groupe d'hommes attendait. Sous leur surveillance, ils se dévêtirent, enfilèrent l'uniforme noir de l'organisation et se dirigèrent vers une salle de désinfection.

Pendant ce temps, leurs vêtements ainsi que la valise de Belof, étaient triés, désinfectés, soigneusement rangés dans les vastes vestiaires de la Cité. Ce qui caractérisait le plus la vie de robot des habitants de l'énorme bâtiment était sans conteste le silence que chacun respectait. Guidés par le Grand Cerveau, ils n'avaient, en effet, nul besoin de s'exprimer. Un ordinateur réglait leurs mouvements, coordonnait leurs efforts, et en bref pensait à leur place.

À la sortie de la salle de désinfection, Madge Gearon et le Russe se séparèrent. Ce dernier gagna une vaste pièce équipée de couchettes, où une foule de travailleurs se reposaient. À la sortie du dortoir, des équipes de six hommes se formaient automatiquement. Belof prit son tour dans l'une de ces équipes, pénétra avec ses compagnons au cœur même de la Cité.

Là, les machines électroniques étaient reines. Comme l'avait remarqué Yosho Akamatsu, lors de son bref séjour dans la Cité, chaque machine possédait six commandes que les six hommes devaient manœuvrer simultanément. Le système paraissait rudimentaire, mais rendait tout sabotage impossible.

Belof se plaça avec son équipe devant un ordinateur, saisit une poignée. À partir de cet instant, il était, lui-même, un rouage de la machine, le resterait jusqu'au lendemain matin 9 heures sans discontinuer.

Au même moment, Mie Azusa effectuait sa 128 000e révolution à l'intérieur de son diabolique cylindre…

---oOo---

À la même heure, l'avion taxi se posait sur l'aérodrome de Punta Penasco. Beffort et Akamatsu se ruèrent vers le parking, furent interceptés dans leur course par Eddy Witturst.

— Eh ! Doucement ! aboya le G'man.

Beffort stoppa.

— Bon Dieu ! cracha-t-il, pouvez-vous m'expliquer ce que signifie le silence du docteur Soblen ?

— Calmez-vous, Smith. Soblen est ici, ainsi que J.E.E.

— Qu'ont-ils fait ?

— Le maximum, malgré d'innombrables difficultés. Ils ont dû convaincre le gouvernement mexicain de l'urgence et de la gravité de la situation. Ça n'a pas été facile, mais lorsque J.E.E. eut prononcé le nom de M^me^ Atomos, les portes se sont ouvertes ! En bref, des unités mexicaines et américaines se dirigent actuellement vers le Golfe de Californie. L'aviation est déjà à pied d'œuvre. À minuit, le dispositif doit être en place.

— Savez-vous où se trouve la Cité Atomos ?

— Oui. Pendant que vous vous baladiez en avion, nous n'avons pas chômé ! D'autant plus que l'émetteur que trimbale notre ami Belof, était nettement perceptible ! Mais suivez-moi. Le docteur Soblen et J.E.E. vous attendent…

Il fit un geste, et la voiture de service, pilotée par Hyde, se dégagea du parking. Les trois hommes y montèrent. Cinq minutes plus tard, le véhicule se rangeait devant le bâtiment administratif où J.E.E. avait établi son Q.G.

Le chef du F.B.I. occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble. Autour de lui, il y avait le docteur Soblen, un amiral, un colonel de l'Air Force, un général, et l'état-major au grand complet de l'armée mexicaine. Tous étaient graves.

— Approchez, Smith, nous désirons savoir si vous approuvez notre plan.

Il s'arma d'une règle, s'en servit pour désigner les points rouges marqués au crayon sur une carte de la région.

— En ce moment, expliqua-t-il, la Cité Atomos se trouve immergée au large de l'île San Luis… à environ vingt milles de la côte ouest. D'accord, Smith ?

— Votre relèvement est bon, admit Beffort, cependant il date déjà de quinze minutes.

— Depuis que l'émetteur du Russe a cessé de fonctionner, dit calmement J.E.E., aucun mouvement n'a été décelé dans ce secteur. Pour mémoire, sachez que nos radars et nos sonars sont à l'écoute depuis cet instant. À moins que la Cité ne dispose d'un système de propulsion particulièrement silencieux et qu'elle ait le pouvoir de se rendre invisible, nous ne pouvons pas nous tromper ! M^me^ Atomos est une dangereuse adversaire, mais elle ne

peut nous enlever les moyens techniques que nous possédons et utilisons depuis des années… Cela dit, voyons particulièrement les mesures que nous avons prises pour empêcher la Cité de sortir du golfe. Primo, la marine va fermer le golfe à la hauteur des îles Angel de la Guarda et Tiburon. En ce point, le bras de mer ne mesure que cinquante milles et les îles forment deux remparts naturels. Des mines seront larguées. Un filet anti-sous-marin sera installé entre l'île Angel de la Guarda et la côte, un second entre l'île Tiburon et le cap Tepoca. Nos unités occuperont le passage situé entre les îles, resteront en-deçà du champ de mines, et se tiendront prêtes à grenader. C'est tout en ce qui concerne la marine. Secundo, l'aviation est déjà fixée sur les aéroports de Santa Rosalia, de Hermosillo, et de Guaymas. Ses formations sont constituées de trois groupes de B 52, de deux groupes de Skyraiders. Ces appareils ont une puissance de feu considérable, peuvent entrer en action immédiatement. Tertio, l'armée de terre franchit, en ce moment, la frontière mexicaine. Elle comprend surtout des blindés, équipés de canons lance-flammes, et de l'artillerie lourde.

J.E.E. s'interrompit, pivota vers Beffort.

— Tout cela sera en position à minuit. Qu'en pensez-vous ?

Beffort tira une chaise, s'assit sans façon.

— Je pense que M^me^ Atomos sortira du golfe quand elle le désirera, dit-il froidement.

Un murmure de réprobation courut dans les rangs des militaires. J.E.E. se raidit.

— Je savais que vous ne seriez pas d'accord, Smith. Vous croyez que M^me^ Atomos est invincible et cela limite vos moyens. Au lac Ouachita, nous l'avons pourtant mise en déroute !

Beffort eut un rictus.

— Au lac Ouachita, M^me^ Atomos n'avait délégué qu'un commando. Il ne s'agissait que de capturer deux personnes sans défense. Ici, vous allez avoir affaire à plus forte partie ! Demandez donc au docteur Soblen et à Akamatsu ce qu'ils en pensent ! Ils étaient avec moi en Alabama, en Floride, en Californie, à New York et ils savent avec quelle dextérité M^me^ Atomos peut anéantir une armée, une ville, une région ! Si vous la chatouillez trop, elle réduira le Mexique et les États-Unis en poussière !

Sa déclaration jeta un froid dans l'assistance. Tous se souvenaient des milliers de morts, des régions ravagées en un clin d'œil par la sinistre Japonaise, et la peur s'insinuait sournoisement en eux.

— Alors, selon vous, fit J.E.E. un ton plus bas, il faudrait la laisser agir à sa guise ?

Beffort haussa les épaules.

— Ne dramatisez pas ! Je tenais simplement à vous faire comprendre que la force ne viendra jamais à bout de M^me^ Atomos. Vos navires seront coulés, vos avions désintégrés en plein vol, et les obus de votre artillerie se heurteront à un mur magnétique avant d'atteindre la Cité ! Tout cela s'est déjà produit… Voyez-vous un autre moyen de *la* laisser agir à sa guise dans l'état actuel des choses ?

Soblen, selon son habitude, se mêla brusquement au débat.

— Cette discussion est parfaitement stérile, déclara-t-il de son ton précis. Ce qui vient d'être décidé devait l'être de toute façon, même si nous sommes tous persuadés que cela ne servira à rien. Un pays comme les États-Unis ne peut accepter de se trouver sous la domination de quiconque. Si l'armée reculait devant M^me^ Atomos, si notre pays mordait la poussière, ce serait sans aucun doute la fin de l'humanité. Après nous, M^me^ Atomos s'attaquerait aux puissances détenant la bombe atomique. Elle ne l'a pas caché. Donc, nous devons lutter. Mais au lieu de nous disputer, essayons ensemble de trouver de quelle manière nous pourrions vaincre notre ennemie !… Smith, avez-vous une idée, un plan ?

Beffort secoua négativement la tête.

— Vous savez bien que non, doc.

— Alors, avez-vous un espoir ?

— Oui… Pour la première fois depuis que M^me^ Atomos sévit sur les États-Unis, j'ai réussi à converser avec l'un de ses serviteurs. Il se nomme Youri Belof et vous savez comment nous avons manœuvré pour coudre un émetteur miniaturisé dans l'épaulette de son veston. Ce matin, au cours de l'heure de neutralisation, cet homme m'a promis qu'il ferait tout son possible afin de libérer Mie Azusa…

— Vous parlez à titre personnel ! jeta hargneusement le générai. Vous aimez cette jeune femme, et, pour l'épargner, vous refusez d'admettre que l'armée pourrait détruire la Cité Atomos dans laquelle elle se trouve prisonnière !

Akamatsu intervint durement :

— Ne soyez pas grotesque ! Beffort et Mie Azusa méritent votre respect car ils ont plus souffert que quiconque, des interventions de M^me^ Atomos !

Quelle serait votre attitude, si votre femme devenait demain un robot de l'organisation ?

— Je vous en prie ! trancha J.E.E., laissez au moins Smith nous exposer son point de vue !

Le général bondit.

— La nation est en danger, et vous voudriez que je perde mon temps à écouter vanter les mérites de celle qui fut Miss Atomos ? C'est une plaisanterie !

— Vous n'êtes qu'un imbécile, rétorqua sèchement J.E.E.

— Comment dites-vous ?

— Vous m'avez bien compris !

Perdant totalement son sang-froid, le général bondit à la gorge du chef du F.B.I. Celui-ci contra d'un sec crochet, redoubla au foie. Le général s'écroula, regarda son adversaire d'un œil hébété. J.E.E. tira sur son veston.

— Où en étions-nous ? fit-il très mondain.

Soblen s'avança. Il était soudain extrêmement attentif.

— Je crois que nous en sommes au point critique, dit-il en aidant le général à se remettre sur pied. Cette courte bagarre n'est pas naturelle. Avez-vous coutume de vous emporter aussi rapidement mon général ?

— Il m'a insulté !

— Répondez à ma question, insista Soblen.

Une sourde rumeur dispensa le général de sa réponse. Beffort s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux. Sur la chaussée, deux automobilistes se battaient sauvagement.

— Doc, venez voir !

Soblen vint à la croisée. Les voitures s'étaient légèrement heurtées, mais les dégâts minimes ne justifiaient pas un tel échange d'horions. Un passant tenta de s'interposer. Il reçut un direct qui l'expédia à terre, se releva furieux, sauta derechef sur son agresseur. À ce moment, les autres automobilistes, que les deux voitures bloquaient dans la rue peu large en cet endroit, prirent la mouche. Ils voulurent séparer les combattants, en vinrent rapidement aux mains et une mêlée confuse s'ensuivit. Tout le monde cognait sur n'importe qui. Ceux qu'un coup malheureux expédiait au tapis, se relevaient un instant plus tard et reprenaient le combat là où ils l'avaient laissé.

Bientôt, ils furent une centaine à se battre. Une pierre vola et pulvérisa la vitre derrière laquelle Beffort et Soblen assistaient à ce curieux spectacle.

— Bon sang ! cria Beffort, ils s'en prennent à nous !

— Défendons-nous ! surenchérit Soblen.

Akamatsu et J.E.E. foncèrent vers la porte. Les officiers les suivirent en hurlant, puis, Beffort et Soblen se ruèrent dans la rue. Tous étaient dans un terrible état d'excitation, ne pensaient plus qu'à se battre…

Ailleurs, les civils, les marins, les aviateurs, et les fantassins se bagarraient avec acharnement. Personne n'aurait su dire exactement pour quelle raison il se battait, mais chacun était sûr que c'était pour une cause juste et noble !

En fait, plus rien de bon ne pouvait être entrepris et les hommes continueraient à échanger des coups, tout autour du Golfe de Californie, tant que M^me^ Atomos ne rentrerait pas l'antenne émettant les ondes responsables de ce désordre…

CHAPITRE VIII

Dans un rayon de cent milles autour du point où la Cité Atomos était immergée, l'on se battit toute la nuit avec acharnement. Hommes, femmes, enfants et vieillards n'avaient plus que l'unique ambition de frapper, de griffer, de gifler, de mordre ou de donner des coups de pieds.

Les vitrines, les vitres, les glaces des véhicules, la vaisselle des ménages, et tout ce qui se brisait facilement était en miettes. Beaucoup de combattants étaient hors de combat, vaincus par leurs adversaires ou plus simplement par la fatigue, mais il y avait encore beaucoup d'échauffourées lorsque le jour se leva.

Bien entendu, les journaux du monde entier annonçaient la nouvelle en première page. Les radios et les télévisions parlaient d'émeutes, de révolution au Mexique, mais Mexico et Washington démentaient avec entêtement, sans pour autant être en mesure de fournir d'explications valables. En effet, chaque journaliste qui se hasardait dans le périmètre couvert par les ondes maléfiques de M^me^ Atomos, entrait instantanément en transes, perdait la notion de la mesure, se colletait très vite avec le premier venu qui n'était pas de son avis.

À Punta Penasco, le docteur Soblen ronflait sur le trottoir. Il avait perdu ses lunettes, encaissé un crochet à l'estomac, un direct dans l'œil, et ses vêtements, lacérés par une Mexicaine qui n'aimait pas les petits hommes, étaient en lambeaux. Devant le bâtiment administratif, Beffort et Akamatsu venaient de reprendre la bagarre. Ils avaient dormi quelques heures, tombaient à bras raccourcis sur ceux qui, par miracle, tenaient encore sur leurs jambes. J.E.E. dormait sur la banquette arrière d'une voiture. Il était

couvert d'ecchymoses, avait les yeux au beurre noir, n'était pas près de retrouver sa meilleure forme.

Ailleurs, il y avait malheureusement des morts et des blessés graves. La poudre avait parlé et les couteaux étaient sortis des poches…

À 9 heures, et avec une soudaineté stupéfiante, les hostilités cessèrent. Chacun retrouva son calme, considéra les dégâts d'un œil hébété. Beffort et Akamatsu secouèrent Soblen.

— Doc ! réveillez-vous !

Soblen sursauta, gémit, se releva.

— Mes lunettes ? Que s'est-il passé ?

— M^me^ Atomos, fit simplement Beffort.

Soblen recouvra brusquement toute sa lucidité.

— Bien sûr ! C'est elle qui a provoqué ces troubles ! Je commençais à m'en douter, lorsque nous avons succombé à l'hystérie générale…

— Il est 9 heures, dit Beffort. C'est l'heure de neutralisation, mais dans soixante minutes tout va recommencer. Doc, trouvez J.E.E. et faites évacuer la région. Akamatsu et moi allons rassembler les généraux. C'est le moment où jamais d'attaquer la Cité !

---oOo---

Youri Belof et tous les habitants de la Cité redevinrent des êtres humains, à l'instant même où le Grand Cerveau cessa de fonctionner. Dans le même temps, l'ordinateur et tous les cerveaux électroniques se mirent automatiquement en panne. M^me^ Atomos brancha le dispositif de sécurité – un champ magnétique qui interdisait à quiconque d'approcher la Cité – s'enferma dans son appartement blindé, et s'allongea. Elle avait pris l'habitude de se mettre en veilleuse, au même titre que ses machines et ses serviteurs, pendant ce temps mort obligatoire, elle y trouvait un repos qui convenait parfaitement à son âge.

Dans le dortoir, Youri Belof consulta sa montre. 9 h 01. Il se concentra, afin de mieux chasser la brume qui enveloppait encore son cerveau, regarda autour de lui. La veille, il avait causé avec Smith Beffort dans une cafétéria de Punta Penasco. Depuis, vingt-trois heures s'étaient écoulées mais, pour le Russe qui n'avait pas vraiment vécu pendant ce laps de temps, cette conversation semblait s'être déroulée tout récemment.

Il flotta pendant quelques secondes, réalisa enfin qu'il portait l'uniforme de l'organisation et qu'il était revenu à sa base. Simultanément, il se souvint

de Mie Azusa, de la clinique d'Atlanta où des chirurgiens pouvaient le rendre à la vie…

Avant 9 h 15 !

Youri Belof se leva d'un bond. Dans le dortoir, les hommes demeuraient sur leur couche, passifs. Ils n'avaient aucun espoir, aucune aide à attendre de l'extérieur, ne manifestaient donc pas d'impatience. Belof quitta rapidement la salle, traversa un couloir, se rendit dans le quartier n° 6 où il savait pouvoir compter sur la complicité de ses amis. Il chercha parmi les groupes, trouva ceux qu'il cherchait. Il y avait là Bob Sanders, Jean Marchand, Igor Serabian, et trois autres hommes que Belof connaissait simplement de vue.

Sanders le vit venir, remarqua son agitation.

— Qu'avez-vous Youri ?

Belof s'assit.

— Approchez-vous, murmura-t-il, j'ai une révélation à vous faire…

Son ton indiquait que ce qu'il avait à dire était vital. Les six hommes firent le cercle, et Jean Marchand demanda :

— Avez-vous trouvé le moyen de nous sortir de cet enfer ?

— Exactement, mais il faut faire vite ! Ne m'interrompez pas et répondez à mes questions. Voici la première : l'un d'entre vous sait-il où est Mie Azusa ?

— Dans le cylindre, répondit Marchand. Elle…

— Pas de détail superflu, gronda Belof. Dites-vous bien que chaque minute qui passe en vain bavardage a une importance fantastique. Votre vie est en jeu ! Deuxième question : êtes-vous prêts à vous emparer d'une soucoupe volante ?

— Ridicule ! coupa Sanders, dans cinquante-sept minutes M^me^ Atomos nous obligera à revenir ici !

Belof comprit qu'il n'atteindrait jamais son but s'il ne donnait pas quelque espoir à ses amis. Brièvement, il narra sa conversation avec Beffort, parla de la clinique d'Atlanta, de l'opération qu'avait subie Mie Azusa. Maintenant, son auditoire était captivé.

— En bref, termina Belof, il faut que nous libérions Mie Azusa, que nous quittions la Cité à bord d'une soucoupe et que nous rejoignions Atlanta avant l'heure fatidique ! J'ignore si les chirurgiens seront en mesure de nous opérer *tous* aujourd'hui, mais ceux qui ne pourront être libérés tout à l'heure auront la possibilité de revenir ici avant 10 heures et de tenter leur

chance demain ! En définitive, des dizaines d'entre nous seront sauvés si Mme Atomos ne s'aperçoit pas qu'une soucoupe quitte la Cité chaque jour pendant l'heure de neutralisation !

— Elle ne l'apprendra pas ! déclara Marchand. Vous savez tous qu'elle s'enferme dans son appartement blindé et qu'elle ne va jamais dans la salle de contrôle, au cours de ces soixante minutes. Elle branche le champ magnétique et sait que rien ne peut le franchir…

— Rien, sauf les soucoupes, rectifia Serabian.

Belof se redressa.

— À présent, demanda-t-il d'une voix tendue, êtes-vous d'accord ?

Les six hommes acquiescèrent. Belof consulta sa montre.

— Il nous reste dix minutes, dit-il. En poussant la soucoupe à son régime le plus élevé, nous pouvons atteindre Atlanta en quatre minutes. Sanders et Marchand avec moi pour libérer Mie Azusa ! Les autres iront immédiatement préparer une soucoupe et régleront un ordinateur en prévision du vol. Tout est clair ?

— Compris, jeta Serabian, ne vous inquiétez pas !

Il s'éloigna avec sa petite équipe et Marchand entraîna Belof et Sanders vers le cylindre. Ils traversèrent la zone 2 du bâtiment, sans éveiller la moindre curiosité, parvinrent à une vaste cuve métallique.

— C'est ici, indiqua Marchand. Le cylindre tourne à l'intérieur de cette cuve et le tout s'ouvre par en bas. Reste à brancher le système électronique d'ouverture.

Il s'approcha d'un tableau, commuta un contact. Aussitôt, un doux ronronnement se fit entendre et le bas de la cuve pivota horizontalement en entraînant la partie inférieure du cylindre. La plate-forme ainsi formée s'immobilisa, et le corps nu de Mie Azusa apparut.

— Vite ! ordonna Belof, trouvez-lui un uniforme !

Sanders bondit vers un proche vestiaire. Belof et Marchand dégagèrent la jeune femme de la redoutable machine, l'étendirent sur le sol.

— Elle vit, dit Belof après avoir senti les battements de son cœur, mais je crois que nous sommes arrivés à temps !

Sanders revint à cet instant. Il portait un uniforme noir, de courtes bottes de même teinte. Rapidement, les trois hommes habillèrent Mie Azusa, la soulevèrent, l'emportèrent dans le couloir circulaire. Quelques questions fusèrent sur leur passage mais personne ne leur barra la route. En trente

secondes, ils arrivèrent dans le vaste hangar abritant les soucoupes et les ordinateurs de vol.

— Par ici ! lança Serabian.

Belof laissa Marchand et Sanders se charger de Mie Azusa.

— Quel ordinateur ? demanda-t-il à Serabian.

— Le huit. Il est en fonctionnement. Il ne reste qu'à lui donner vos coordonnées.

Belof marcha jusqu'à l'ordinateur, le régla sur Atlanta, précisa l'adresse de la clinique, donna son toit comme lieu d'atterrissage. Après quoi, il spécifia un arrêt de vingt minutes et régla enfin le cerveau de rappel en vue du retour dans la Cité, avant 10 heures.

Tremblant d'émotion, il pénétra dans la soucoupe, manœuvra le système de fermeture, s'assit à côté de ses amis.

— Allez-y Marchand, souffla-t-il, moi je n'en ai pas le courage…

Marchand tendit la main, hésita. Le Grand Cerveau était au repos, mais personne ne savait s'il ne gardait pas un œil sur la Cité, pendant l'heure de neutralisation. D'autre part, rien ne certifiait que l'ordinateur de vol fonctionnerait convenablement sans le contrôle du Grand Cerveau. Enfin, la soucoupe pouvait ne pas répondre aux ordres…

— Faites vite ! cria Sanders, il ne reste que six minutes !

Marchand ferma les yeux, avança sa main tendue, coupa le rayon infrarouge…

La soucoupe s'engagea lentement dans son tube de lancement, se bloqua sur la soupape de sécurité. Un chariot la fit pivoter verticalement, la plaça sur la rampe de départ.

Marchand courut s'asseoir, boucla sa ceinture, fixa ses compagnons muets d'angoisse.

Soudain, la soucoupe décolla. Elle sortit de la Cité comme un obus, traversa le champ magnétique, les vingt mètres d'eau qui la séparaient de la surface, jaillit dans le soleil à la façon d'une fusée Polaris et traça dans le ciel, un fulgurant trait de lumière. L'opération avait réussi !

---oOo---

La sonnerie du téléphone ronfla doucement dans le bureau. J.E.E. décrocha, posa sa cigarette sur le rebord de la plaque de verre protégeant la table de travail.

— Ici James Edward Evans, j'écoute ?

Il y avait là, Beffort, Soblen, Akamatsu, et l'état-major américano-mexicain. Tous portaient des traces de la folle nuit.

— Combien de temps ? demanda J.E.E.

Son correspondant le renseigna et il raccrocha, fixa ses yeux à demi fermés sur Beffort.

— Une soucoupe volante vient de traverser le Golfe de Californie !

Beffort bondit.

— Impossible ! Pas pendant l'heure de neutralisation !

— Nos observateurs sont formels ! L'engin est sorti de la mer au point précis qu'occupe la Cité Atomos et se dirige vers l'est, à une vitesse fantastique !

Soblen se leva à son tour.

— Il n'y a qu'une seule explication, Smith. Youri Belof a trouvé le moyen de s'évader ! Si j'étais vous, j'appellerais immédiatement la clinique d'Atlanta.

Beffort fonça sur le téléphone, mais J.E.E. le stoppa :

— Pas d'ici, pria-t-il, notre attaque doit se déclencher d'une minute à l'autre.

Beffort fit demi-tour.

— Un instant ! cria J.E.E., qu'allez-vous faire ?

— M'assurer que Mie Azusa est en sûreté !

— Parfait. Que ferez-vous ensuite ?

Beffort plissa le front.

— Je filerai à Atlanta par le moyen le plus rapide…

— Toujours d'accord avec vous. Ensuite ?

Beffort demeura muet, fit un geste d'agacement. Il en voulait à son chef de le retarder en un tel moment.

— Ensuite, reprit J.E.E. d'une voix coupante, M^me^ Atomos vous reprendra en chasse si notre attaque échoue ! Comme cela est fort probable, vous et votre fiancée risquez de retomber entre ses mains avant longtemps !

Beffort opina. Il était moins pressé de s'en aller.

— Vous avez raison, convint-il, que proposez-vous ?

J.E.E. sourit. Il prenait enfin l'affaire à son compte.

— Si Mie Azusa est réellement à Atlanta, sautez dans un Skyraiders, filez jusqu'à la clinique et repartez sans perdre une minute, avec elle, en Arizona ! Notre piège est toujours en place autour du Plateau Coconino…

— Okay ! jeta Beffort, je vous tiendrai au courant !

Il quitta la salle, sauta dans la voiture de Witturst.

— Eddy, emmenez-moi à la poste !

Witturst démarra sans un mot, prit la première avenue. Le vent sifflait dans la voiture démunie de glaces et de pare-brise, et les pneus faisaient voler les débris de verre qui jonchaient la chaussée. Partout, on réparait les vitrines, les fenêtres des immeubles.

— J'espère que ça ne recommencera pas dans une heure, fit Witturst.

Il lui manquait deux dents et il zozotait légèrement.

— Rien n'est moins sûr, dit Beffort. M^me^ Atomos va sévir si elle se sent menacée… Ça va, arrêtez-moi ici !

Witturst se rangea devant la poste, et Beffort sauta en voltige, cria avant de s'éloigner :

— Attendez-moi, Eddy, j'irai peut-être ensuite à l'aéroport.

Il pénétra dans le bâtiment, demanda Atlanta à une standardiste abrutie de sommeil. La fille avait des gestes lents, actionnait son cadran sans conviction.

— Dépêchez-vous, grogna Beffort, c'est presque une question de vie ou de mort !

Elle haussa un sourcil, le dévisagea par en dessous, fit une moue dégoûtée. Elle démontrait ainsi que plus rien ne pouvait la toucher, après ce qu'elle venait de vivre, qu'elle se moquait éperdument de ce qui allait arriver. Son mari lui avait brisé le crâne, toutes les assiettes du ménage…

Elle accrocha enfin son central, passa le numéro de la clinique, le répéta. Beffort piétinait.

— Dix minutes d'attente…

Il serra les dents, se mit à faire les cent pas dans le hall, qu'un vieil employé balayait. La standardiste l'appela avant la limite du temps demandé, lui désigna la troisième cabine. Beffort s'y rua, décrocha.

— Allô ?

— Parlez, fit nerveusement la standardiste.

Friture sur la ligne, déclic.

— Allô ! s'emporta Beffort, c'est la clinique…

— Oui ! Qui êtes-vous, que voulez-vous ?

— Ici Smith Beffort, passez-moi le docteur…

— Oh ! Monsieur Beffort ! Justement, nous ne savions comment vous joindre ! Votre fiancée est ici, monsieur Beffort…

— Comment va-t-elle ?

— Bien légèrement traumatisée, mais bien. Avez-vous une communication à lui transmettre ?

— Dites-lui de ne pas bouger. Dites-lui que j'arrive.

Il raccrocha, régla sa communication, sortit en trombe. Avec un Skyraiders, il pourrait être à Atlanta avant que M^me^ Atomos ait retrouvé la piste de Mie Azusa.

Du moins, l'espérait-il…

CHAPITRE IX

Mie Azusa s'éveilla dans un lit blanc, eut immédiatement sous les yeux un spectacle stupéfiant : deux infirmières et cinq hommes de l'organisation Atomos se tenaient à son chevet !

Incrédule, elle se souleva sur un coude.

— Ne bougez pas, lui intima une infirmière, et gardez votre calme. Vous êtes à Atlanta. Ces hommes vous ont sauvée. Actuellement Youri Belof et Jean Marchand sont sur la table d'opération. De plus, Smith Beffort sera ici dans le courant de la matinée.

Muette de surprise, Mie Azusa se laissa retomber sur ses oreillers. Elle ne comprenait pas très bien.

— Tout s'est passé assez simplement, dit Bob Sanders qui sentait qu'elle devait être secouée par ce brusque changement de situation. Belof nous a révélé l'existence de cette clinique, nous nous sommes emparés d'une soucoupe et avons rejoint Atlanta, après vous avoir délivrée. Belof et Marchand vont être débarrassés de leur cerveau-moteur avant 10 heures… Quand ils s'éveilleront, nous aurons regagné la Cité. Les chirurgiens ne peuvent malheureusement pas nous opérer tous en un laps de temps aussi restreint…

Il eut un sourire crispé, ajouta en s'efforçant d'y croire :

— Mais demain, nous reviendrons !

Igor Serabian consulta sa montre.

— Nous devons partir Sanders ! La soucoupe décollera automatiquement dans trois minutes !

Les hommes reculèrent vers la porte, et Sanders dit, en désignant un paquet long et plat qui gisait dans un coin :

— N'oubliez pas de remettre ceci à Smith Beffort. C'est un petit cadeau que nous lui faisons. Au revoir !

Mie Azusa leva la main. Elle avait des larmes plein les yeux tant sa joie était immense, ne pouvait trouver un mot pour remercier ses sauveteurs. La porte se referma sur le sourire amical de Sanders. Une infirmière lui prit le poignet.

— Comment vous sentez-vous ?

— Tout à fait bien…

— Hum, c'est une impression, grogna l'infirmière. Vous avez été durement secouée pendant de longues heures et il vous faut du repos… Dites-moi, n'y a-t-il rien d'autre ?

Cette dernière question venait d'être murmurée. Un ton particulier, appuyé d'un regard insistant. Petite mimique, que les femmes exécutent machinalement, lorsque la question doit se débattre « entre elles ». Mie Azusa rougit, baissa les paupières.

— Il y a combien de temps ?

— Je ne sais pas exactement…

— Ce n'est pas vieux, décida l'infirmière. Trois ou quatre mois, pas plus. Le saviez-vous ?

— Je m'en doutais, mais…

— Mais comme c'est la première fois, vous pensiez qu'une chose pareille ne pouvait pas vous arriver ! C'est une bonne maladie, ma petite ! Cependant, il faudra éviter autant que possible de vous laisser enfermer dans une machine aussi infernale que ce cylindre ! Maintenant, reposez-vous. M. Beffort ne va pas tarder…

Elle entraîna sa collègue, ouvrit la porte, la referma. Par l'entrebâillement, Mie Azusa avait vu que deux policiers armés de mitraillettes montaient la garde devant sa chambre. Elle soupira, ferma les yeux, s'endormit, mains au ventre…

À 9 h 45, James Edward Evans tourna son visage crispé vers les généraux.

— Nos trois premières attaques ont échoué, dit-il sourdement. Tous les rapports disent que les projectiles lancés par la marine et l'artillerie en position sur la côte, explosent avant d'atteindre leur but. Nous n'avons plus

que l'ultime ressource de faire intervenir l'aviation… À vous de jouer, mon colonel !

Jack Westlake se leva, décrocha le combiné téléphonique, forma un numéro composé de deux chiffres. Pour lui, il n'y avait pas de question : ses bombardiers et ses chasseurs allaient pulvériser la Cité Atomos, dès le premier raid…

Sur les terrains de Santa Rosalia, Hermosillo, et Guaymas, les sirènes se mirent à hurler quinze secondes après que Westlake eut donné l'ordre d'intervention. Très rapidement, les trois groupes de B 52 et les deux groupes de Skyraiders décollèrent. Ils se reformèrent par escadrille, commencèrent une ronde d'approche. Le point, où était immergée la Cité, avait, depuis le début de l'opération, été balisé par des bouées flottantes fluorescentes. Elles brillaient comme des phares sous le soleil, formaient autour de la cible, un étincelant collier de lumière.

Les Skyraiders arrivèrent sur l'objectif, larguèrent leurs bombes. De la côte, les observateurs virent nettement que les projectiles détonaient avant de toucher l'eau. C'était comme si un invisible mur eût protégé la Cité. Un mur que rien ne perçait ni ne détériorait…

Dans le fracas des explosions, un trait de feu zébra soudain le ciel. La soucoupe volante creva, sans effort, le mur magnétique, plongea vers les profondeurs. Comme sur des rails, elle fila directement jusqu'à sa rampe de récupération traversa un caisson étanche, se bloqua sur l'énorme soupape de sécurité. La plate-forme l'entraîna lentement dans le tube d'arrivée, la descendit sans heurt sur ses béquilles de stationnement.

Igor Serabian et ses compagnons quittèrent l'engin, mirent l'ordinateur de vol au repos. Le compteur inscrivait un vol de plus à son totalisateur, mais il fallait simplement espérer que ni le Grand Cerveau ni M^me^ Atomos ne le remarqueraient.

Les hommes se séparèrent de manière à ne point attirer l'attention et Serabian se rendit dans la zone 2. Il lui restait une tâche à accomplir, pour que M^me^ Atomos ignore, aussi longtemps que possible, la fuite de Mie Azusa.

Il s'aventura dans le quartier interdit. Le quartier où reposaient les morts de l'organisation. Ceux-là avaient été tués au cours d'engagements divers contre les forces armées ou policières des États-Unis n'avaient survécu que grâce à leur cerveau-moteur. Cependant, ils étaient perdus, irrécupérables, deviendraient réellement des cadavres si le Grand Cerveau cessait un jour

de fonctionner. Pendant l'heure de neutralisation, ces morts vivants étaient parqués dans un vaste dortoir où régnait une très basse température. L'hibernation protégeait leur organisme des atteintes de la mortification, le maintenait en état, tout au long de ces soixante minutes. Après quoi, le Grand Cerveau les reprenait en charge, irradiait leurs chairs mortes d'atomes domestiqués.

Parmi cette armée, se trouvaient notamment Sam Forbes, Maggy Fairbanks, Gregory Maxwell, sa femme May et leurs fils, Jack et Greg(5).

Igor Serabian fit pivoter la lourde porte, pénétra avec un frisson dans ce fantastique domaine. Il avança doucement entre les rangées de couchettes, chercha une femme, dont le signalement correspondait à celui de Mie Azusa. Sous la lueur blafarde des lampes, il reconnut Catherine Lomakine, sursauta. Il la croyait toujours vivante, en mission, comprit brusquement qu'elle avait été tuée lors de l'affaire de Birmingham, Alabama(6).

Durement touché, il se pencha sur elle. Peu de temps auparavant, il pensait avec tendresse qu'un jour la jeune femme serait à son tour sauvée par les chirurgiens d'Atlanta. Il avait rêvé d'unir sa vie à la sienne, de recommencer une existence paisible dans un pays indifférent à M^me^ Atomos.

Maintenant, tout cela partait en fumée, n'était plus qu'illusions. Serabian souleva Catherine Lomakine, la porta hors de la salle réfrigérée. Il allait faire pour elle la seule chose qui puisse encore lui rendre service, la libérer de l'esclavage éternel en lui permettant de mourir vraiment. Il la déposa dans le cylindre, manœuvra la fermeture, retourna bloquer la porte de la salle réfrigérée, s'éloigna enfin vers son quartier.

Il espérait qu'ainsi Mie Azusa et Smith Beffort ne seraient pas inquiétés, dans l'immédiat.

---oOo---

Beffort pénétra dans la clinique, fut instantanément dirigé vers la chambre de Mie Azusa. Les mains moites, il se pencha sur le lit où elle reposait, interrogea le docteur du regard.

— Elle dort, le renseigna le praticien. Nous lui avons donné une bonne dose de somnifère, car elle se trouvait dans un incroyable état nerveux.

— Que savez-vous ? s'enquit Beffort.

— Peu de chose, mais l'essentiel.

Il raconta comment Mie Azusa avait tournoyé dans l'infernale machine, comment ses compagnons d'infortune l'avaient sauvée en l'emportant à

bord de la soucoupe, termina en annonçant que les interventions pratiquées sur Youri Belof et Jean Marchand, deux heures plus tôt, avaient parfaitement réussi.

— Nous allons former des équipes supplémentaires, décida Beffort. Demain, il se pourrait que vous ayez à opérer plusieurs membres de l'organisation Atomos. De quoi avez-vous besoin ?

— Matériel et personnel.

— Disposez-vous d'assez de place ?

— Pas autant que nous le souhaiterions, mais tout va trop vite, pour que nous puissions changer les locaux. Ce qui importe pour l'instant, c'est une ou deux équipes spécialisées dans les opérations du cerveau.

— Je vais appeler Washington, afin que l'on mette des crédits à votre disposition, promit Beffort. Avant demain matin, je suis persuadé que vous aurez tout ce qu'il vous faut. Cela dit, docteur, Mie Azusa est-elle transportable ?

— Évidemment !

— Puis-je l'emmener tout de suite ?

Le médecin haussa les sourcils.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit-il après une seconde de réflexion. Elle se réveillera ailleurs, c'est tout. À propos Beffort, j'ai une petite nouvelle à vous apprendre…

— À son sujet ?

— Heu… vous êtes également concerné. Voilà, Mie Azusa est dans une *situation intéressante…*

Beffort rougit imperceptiblement.

— Voulez-vous dire que…

— Oui, dit le médecin légèrement goguenard. Nous ne l'avons pas examinée sur ce plan, néanmoins, je crois que l'événement se produira dans cinq ou six mois.

Soudain vidé, Beffort s'assit sur le bord du lit.

— Ne le prenez pas au tragique, Beffort, j'ai quatre enfants et j'en suis très heureux ! C'est une bonne nouvelle !

Beffort laissa ses poumons se vider. Brusquement, Mie Azusa prenait une importance démesurée. Il était sûr qu'il n'oserait plus la toucher sans d'infinies précautions.

— Incroyable, murmura-t-il.

— Oh ? fit le médecin sceptique.

— Enfin, ce n'est pas ce que je voulais dire… Je pensais simplement que cela date d'avant son opération, que si vous n'étiez intervenu, l'organisation Atomos aurait eu son premier héritier… Vous comprenez ?

L'infirmière frappa doucement, entra dans le même temps.

— Docteur, je viens vous dire que les *appareils* sont détruits. Monsieur Beffort, j'ai également un message pour vous…

Elle prit le long paquet qui gisait dans un coin de la chambre.

— C'est un cadeau de Youri Belof. Avant de passer sur la table d'opération, il a insisté pour que vous l'emportiez.

Elle jeta un regard oblique au médecin.

— Lui avez-vous dit ?

— Oui, j'obéis toujours à vos ordres, plaisanta le docteur.

Puis, à l'intention de Beffort, il ajouta :

— Ces appareils que j'ai fait détruire sont les cerveaux-moteurs que nous avons extraits des crânes de Belof et de Marchand. Je suppose que vous êtes d'accord ?

Beffort opina machinalement. Il pensait que la situation était infiniment plus dramatique qu'auparavant, qu'il devrait veiller avec une attention accrue sur Mie Azusa. Désormais, M^me^ Atomos s'attaquerait à la chair de sa chair, tenterait de le frapper au cœur…

— Voulez-vous donner des ordres pour que Mie Azusa soit transportée dans ma voiture, docteur ? Nous devons partir sur-le-champ.

Son ton indiqua au médecin qu'il fallait faire vite. Il connaissait suffisamment Beffort pour savoir qu'il n'était pas homme à paniquer, discernait, dans son attitude, une pointe d'angoisse qui suffisait à l'inquiéter lui-même. Il donna des instructions par le truchement du téléphone intérieur installé dans le couloir, revint accompagné de deux infirmiers portant une civière et un paquet.

Il prit le paquet, expliqua :

— Ce sont des vêtements. Ils sont à la taille de Mie Azusa. De toute façon, ils lui iront mieux que l'uniforme sinistre qu'elle portait en arrivant ici.

Les infirmiers déposaient la jeune femme sur la civière, saisissaient les poignées caoutchoutées, s'éloignaient déjà.

Beffort leur emboîta le pas.

— Vous oubliez le cadeau de Youri Belof, rappela l'infirmière.

Il le prit, fit un signe de la main.

— À bientôt, doc…

— Au revoir Beffort. J'espère que ce sera un garçon…

Beffort grimaça un sourire, suivit les infirmiers.

En bas, les deux hommes installèrent Mie Azusa sur la banquette arrière de la voiture. Beffort se glissa au volant, démarra vers l'aéroport. Il y serait en dix minutes, rendrait la voiture au chef pilote qui la lui avait aimablement prêtée, grimperait, avec Mie Azusa, dans le Skyraiders. Destination : le vieux ranch du plateau Coconino…

En roulant, il écarta le papier épais qui entourait le *cadeau* de Youri Belof, grogna de plaisir. C'était un fusil désintégrateur volé à l'arsenal de M^me^ Atomos !

---oOo---

À 10 heures, la Cité Atomos revint à la vie. Le Grand Cerveau se remit en route, les équipes regagnèrent la vaste salle, reprirent place devant les ordinateurs, et le tableau lumineux – dont chaque ampoule représentait un membre de l'organisation – recommença de clignoter.

À la même seconde, une foule de robots vivants se leva sur tout le territoire des États-Unis, et chacun de ces rouages se réinstalla automatiquement dans la besogne de surveillance ou de sabotage à laquelle il avait été affecté.

M^me^ Atomos quitta son appartement blindé, se rendit directement dans son bureau-laboratoire. De là, elle avait une vue d'ensemble de la Cité, grâce au réseau T.V., aux cadrans de contrôle électronique. En outre, elle gardait un œil sur le Grand Cerveau qui centralisait et communiquait instantanément les renseignements et les images en provenance de l'extérieur.

M^me^ Atomos sourit en voyant les bombardiers géants s'éloigner, allégés de leurs bombes inutiles qui n'avaient fait que mitrailler l'eau. Elle se crispa, en constatant que deux hommes manquaient à l'appel, et qu'un ordinateur portait un vol supplémentaire qu'elle n'avait pas ordonné, que le Grand Cerveau n'avait pas enregistré !

Lèvres exsangues, à demi paralysée de stupeur, elle descendit en titubant jusqu'au cylindre qui pivotait à toute allure, le stoppa d'un geste d'automate. Bouche pincée sur des injures muettes, elle manœuvra le système d'ouverture. Le bas du cylindre pivota sur son axe, livra le corps sans vie de Catherine Lomakine.

Pétrifiée, M^me^ Atomos restait collée à la paroi lisse, incapable de comprendre, sûre qu'elle avait été trahie, que l'un de ses ordinateurs n'avait pas fonctionné. Pas un instant, elle ne songea que ses serviteurs pouvaient être à l'origine de cette disparition. Quelque chose avait grippé, mais Mie Azusa ne pouvait pas ne plus être dans la Cité !

Elle se rua soudainement dans la salle de contrôle, modifia le planning du Grand Cerveau, distribua des ordres de recherches à *l'intérieur* de la Cité.

Pendant deux heures, elle attendit, en se rongeant les ongles, regarda tomber la fiche de renseignements. Une carte perforée comme une écumoire qu'elle traduisit aussitôt : Mie Azusa, Youri Belof, et Jean Marchand n'étaient plus dans la Cité, et le cerveau-moteur des deux derniers nommés ne répondait plus !

M^me^ Atomos chassa le tremblement qui la secouait, lutta contre sa rage, donna un ordre de recherche général.

Au même instant, l'avion de Beffort survolait déjà le Mississippi…

CHAPITRE X

J.E.E. et son état-major américano-mexicain étaient atterrés. Les pronostics de Smith Beffort se réalisaient point par point. Aucun obus, aucune bombe, aucune torpille n'avaient touché la Cité Atomos et nulle autre possibilité d'attaque ne subsistait.

L'action de l'armée se réduisait à l'observation. Du moins, était-on sûr que la Cité se trouvait toujours immergée au même point, et les experts affirmaient qu'elle n'avait pas bougé d'un centimètre. C'était une maigre consolation, mais certains optimistes voulaient y voir un signe, tentaient de convaincre les autres en se convainquant eux-mêmes : si la Cité n'avait pas encore bougé cela signifiait qu'elle était endommagée…

Près de la fenêtre, Soblen et Akamatsu écoutaient délirer les généraux.

— C'est extraordinaire, murmura Soblen. Après toute la puissance dont elle a fait preuve par le passé, M^me^ Atomos est considérée par les militaires comme quantité négligeable ! L'imbécillité humaine est inimaginable !

Akamatsu alluma une Shinsei, lâcha un nuage de fumée.

— Souvenez-vous qu'elle ne veut pas nous écraser, docteur, dit-il placidement, car cela limiterait la durée de sa vengeance. M^me^ Atomos est une raffinée, une illuminée qui a voué sa vie à son œuvre de destruction lente, de manière à en jouir le plus longtemps possible. D'ailleurs, je suis persuadé qu'elle a perdu de vue le but réel de sa lutte insensée…

— Non, réfuta Soblen, elle l'a plus banalement ajourné ! Et ceci sans le comprendre, emportée, qu'elle est, par sa haine contre Beffort et Mie Azusa… Ce qui est bon pour nous, pour les États-Unis, va devenir extrêmement mauvais pour nos amis. Si elle axe toutes ses forces sur eux,

j'ai bien peur qu'ils n'en réchappent pas. Dites, Yosho, croyez-vous que le piège du plateau Coconino sera en mesure de la stopper ?

Akamatsu fit la moue.

— Tout dépend des circonstances, docteur. Si elle acquiert la certitude que Beffort et Mie Azusa se trouvent là-bas, si elle décide de déplacer la Cité, pour amener ses forces vives à pied-d'œuvre, je pense que rien ne pourra lui résister…

Un klaxon d'alerte stridula violemment, poursuivit son lugubre appel sur cinq notes aiguës, tira, hors du bâtiment, les hommes qui y palabraient vainement.

À leur exemple, Soblen et Akamatsu se ruèrent sur la plage voisine, ajustèrent leurs jumelles. Au centre du golfe, l'eau se soulevait, bouillonnait et de grosses vagues déferlaient en se couronnant d'écume. Le phénomène persista un instant, puis le dôme de la Cité Atomos apparut.

Devant les observateurs, muets d'étonnement, l'énorme bâtiment émergea lentement, rond et gris, sans ouverture visible. Son diamètre atteignait probablement les 300 mètres. Sa coque s'élevait à 5 mètres au-dessus des flots, remontait en pente douce jusqu'à un cockpit opaque d'où jaillissaient plusieurs antennes très courtes.

— Incroyable ! éructa un général mexicain.

Soudain, la Cité Atomos, sortie complètement de l'eau, effectua un point fixe, tourna doucement sur elle-même, menaçante comme une batterie de canons qui cherche son objectif. Au même moment, l'artillerie, en position sur le rivage, ouvrit le feu à une infernale cadence. Simultanément, une volée d'obus explosa dans le vide, trop loin de la Cité, en avant ou en retrait, mais jamais sur l'objectif. Le mur magnétique remplissait largement son office, stoppait ou détournait les projectiles meurtriers, avec une facilité dérisoire.

La Cité pivota encore de quelques degrés, et un œil verdâtre se mit à clignoter dans la masse grise.

— Attention ! hurla Akamatsu.

Soblen et les officiers se jetèrent à terre, car le policier japonais paraissait terrorisé. Blafard, Soblen leva un œil empli d'effroi.

— Le rayon, hey ?

Akamatsu opina, mâchoires soudées, faillit hurler, lorsqu'un fulgurant éclair jaillit de la Cité. Ce fut bref, horriblement efficace : sur la grève, la

batterie et ses servants, les camions de munitions et les maisons voisines disparurent d'un coup, comme gommés, proprement désintégrés…

Cela sans bruit, en un clin d'œil, avec une épouvantable simplicité.

Ayant ainsi fait une éclatante démonstration de sa fantastique puissance, la Cité s'éleva dans le ciel pur, prit de la vitesse, s'éloigna vers le nord, passa le mur du son avec fracas et disparut enfin à l'horizon.

Terrifiés, les généraux se relevèrent, incapables de détacher leurs regards de la grève brusquement transformée en désert.

— Bon sang ! grinça J.E.E. à l'oreille de Soblen, je crois qu'il fallait cela pour que nous comprenions à quel point Smith Beffort avait raison !

Akamatsu s'avança, visage crispé.

— Il faut savoir quel itinéraire emprunte M^me^ Atomos, où son engin va se poser, si elle sait que Beffort et Mie Azusa se sont réfugiés sur le plateau Coconino !

J.E.E. parvint à se dominer, entraîna Soblen et Akamatsu vers sa voiture, sans plus se préoccuper des militaires. Désormais, il était intimement persuadé que la force ne viendrait jamais à bout de la Cité Atomos. Il embraya sauvagement, démarra en direction de l'aérodrome où se trouvait l'installation radar.

---oOo---

Mie Azusa s'éveilla, vit le plafond capitonné d'une voiture, le ciel bleu à travers la glace d'une portière. Elle cria, se dressa sur un coude. Beffort stoppa, se retourna, sourit.

— Du calme, Mie, tout va bien.

Cœur battant, la jeune femme s'assit, regarda avec surprise l'étendue désertique que la route coupait comme une blessure.

— Nous sommes en Arizona, la renseigna Beffort. Plus précisément entre Flagstaff et Valle.

— Comment…

— Un avion nous a transportés d'Atlanta à Flagstaff, coupa Beffort. Par radio, notre pilote a contacté le F.B.I. local qui a mis cette voiture à notre disposition. Comme vous le deviniez sans doute, nous reprenons l'opération Coconino, là où nous avons dû la laisser…

— Youri Belof ?

— Il est sauf ainsi que Jean Marchand.

— M^me^ Atomos ?

— Je vous ai dit que tout allait bien, sourit Beffort. Comment vous sentez-vous ?

La jeune femme posa machinalement la main sur son ventre, détourna les yeux.

— Smith, j'ai quelque chose à vous dire…

— Ce n'est pas utile, ma chérie, je sais tout !

Les joues de Mie Azusa s'empourprèrent. Beffort la prit dans ses bras par-dessus la banquette.

— C'est une très bonne chose, dit-il gaiement, et il faudra que vous vous reposiez. C'est un ordre de la faculté. Maintenant, répondez à ma question : comment vous sentez-vous ?

— J'ai faim.

— Parfait, c'est un signe de bonne santé ! Il y a un paquet de vêtements sur le plancher. Déballez-le, et habillez-vous. Nous ferons halte à Valle pour déjeuner. Par la même occasion, nous achèterons des provisions fraîches en prévision de notre séjour au ranch…

Il desserra le frein à main, démarra en trombe. Tandis que Mie Azusa s'habillait, il se demandait combien de temps M^me^ Atomos ignorerait sa disparition, souhaitait ardemment que cela ne se produise pas avant la fin de la journée.

Pied au plancher, il fonça à 180 vers Valle, pénétra dans la petite ville, sans qu'aucun véhicule n'eût apparu dans son rétroviseur. Peu après, il stoppait devant un drugstore, aidait sa compagne à descendre de la voiture. Le médecin et l'infirmière de la clinique avaient eu le compas dans l'œil. Mie Azusa portait un pantalon de soie bleu ciel et un twinset collant qui lui allaient à ravir.

Dans le drugstore, Beffort remit de l'argent à la jeune femme, lui laissa commander le repas et acheter les provisions, fila vers la cabine téléphonique. En attendant la communication avec Phoenix, il surveillait Mie Azusa, gardait une main sur le fusil désintégrateur toujours entortillé dans son paquet. C'était là le plus fameux cadeau qu'on lui ait jamais fait et il se promit d'en remercier Youri Belof dès qu'une accalmie le lui permettrait.

À l'autre bout du fil, un grésillement retentit. Beffort se nomma, dit qu'il approchait du plateau, demanda des nouvelles de Punta Penasco.

— Rien de neuf, lui répondit le G'man de service, la Cité est toujours immergée…

— La soucoupe ?

— Bien rentrée. Nos appareils de détection ont enregistré son retour, aux environs de 9 h 45.

— Les bombardements ?

— Zéro ! Pas plus d'effet que des crottes de mouches sur une dalle de béton !

— Personne à mes trousses ?

— Tout un paquet de voitures, mais loin, à plus de vingt minutes. En fait, si un gars de l'organisation Atomos vous piste, nous aurons autant de mal pour le repérer que pour enfiler l'aiguille d'une machine à coudre électrique en marche ! Faudra attendre que vous soyez sur la route du plateau pour y voir un peu plus clair…

— Charmant ! grommela Beffort.

— Ne vous excitez pas ! Le terrain est bourré de mines au phosphore tout autour du ranch, et des dizaines de lance-flammes sont prêts à vous couvrir en cas de pépin ! Suivez bien votre route et ne vous inquiétez pas du reste. D'autres questions ?

— Avez-vous prévenu le docteur Soblen et Akamatsu ?

— Pas encore. Nous préférons attendre que vous soyez arrivés à bon port. Puis, tant que la Cité est en place, il n'y a pas urgence, n'est-ce pas ?

Pas convaincu, Beffort raccrocha. Il regagna la salle, sans lâcher son fusil, s'assit, face à Mie Azusa, qui dévorait un steak épais comme la main. Beffort mangea, en surveillant la porte et sa voiture, écoutant distraitement Mie Azusa, répondant par monosyllabes quand elle cessait son bavardage. Il était anxieux, ne serait vraiment tranquille que dans le vieux ranch.

Il nota le passage de plusieurs véhicules, puis un homme qui sortait d'il ne savait où entra. L'homme regarda une fois dans leur direction, s'installa au bar, commanda un coca. Deux minutes plus tard, et alors que Beffort n'y prêtait plus attention, il se leva, quitta l'établissement.

Beffort dévisagea Mie Azusa, vit qu'elle était très pâle. Instantanément, une sonnette d'alarme se déclencha chez Beffort.

— Qu'avez-vous, Mie ?

Elle suivait l'homme des yeux.

— C'est ce type ? insista Beffort.

— Il… il est bizarre.

— Ce qui veut dire ?

La jeune femme regardait l'homme qui prenait place dans une voiture grise de poussière, manœuvrait en marche arrière…

— Je ne sais pas… Il m'a fixé étrangement tout à l'heure et une nouvelle fois en sortant. Smith, j'ai l'impression qu'il appartient à l'organisation !

Beffort serra les dents, observa la voiture qui disparaissait déjà vers le centre-ville. Si Mie Azusa voyait juste, le Grand Cerveau avait enregistré exactement ce qu'avait vu l'homme, et au moment précis où il s'était avancé vers le bar !

— Venez, décida-t-il, nous partons…

Il posa un billet sur la table, rafla les paquets, le fusil désintégrateur, entraîna Mie Azusa au-dehors.

À la même seconde, la Cité Atomos sortait de l'eau dans le Golfe de Californie.

Beffort appuya sur l'accélérateur, sortit de Valle, s'engagea sur la route n° 64 en trombe. La contrée devenait montagneuse, terriblement accidentée, pratiquement désertique jusqu'aux Grands Canyons. Néanmoins, la route était assez fréquentée, jalonnée de stations service écrasées sous le soleil brûlant.

Beffort quitta la 64 quelques miles avant Tusayan, vira sur la gauche, traversa Anita à toute vitesse. À partir de là commençait le secteur-piège préparé par J.E.E. Une zone interdite, évidemment plus restreinte s'amorçait plus loin, au-delà de la seule route contournant le plateau.

Tant que cette zone de sécurité ne serait pas atteinte, tout pouvait arriver sans que le F.B.I. soit en mesure d'intervenir en temps utile.

Mie Azusa observa le paysage grandiose, imposant, se tassa un peu sur son siège et demanda :

— Combien de jours allons-nous rester ici, Smith ?

— Cela dépendra de Mme Atomos, avoua Beffort à contrecœur.

Puis, il ajouta vivement :

— D'ailleurs, je suis sûr que le plateau Coconino est actuellement le seul endroit des États-Unis où nous soyons en sûreté. Le danger subsistera tant que Mme Atomos n'aura pas abandonné notre piste. Et vous savez mieux que personne que ce danger est terrifiant…

Il s'interrompit, brusquement attentif au comportement de la voiture qui tanguait doucement.

Immédiatement, Mie Azusa plongea dans la panique.

— Smith !

Il la rassura d'un geste.

— Crevaison… sans doute la roue arrière droite. Ne bougez pas, j'en ai pour cinq minutes.

Il mit pied à terre, ouvrit le coffre et en extirpa la roue de secours, le cric. Tandis qu'il s'activait, sous le soleil féroce, Mie Azusa descendit, s'approcha du bord de la chaussée. En ce point, la route dominait une portion de terrain raviné à travers laquelle elle sinuait avant de remonter. Il y avait peu de végétation, beaucoup de roches grises, un découpage en dents de scie préludant au formidable chaos naturel du Colorado.

Mie Azusa s'assit sur un roc plat, plissa les yeux dans le soleil, vit un bref éclat métallique jaillir du paysage situé en contrebas. Elle regarda mieux, crut distinguer une masse sombre collée à la paroi rocheuse dominant la route étroite.

— Smith ?

Beffort s'avança, tout de suite en alerte.

— Regardez plus bas, à la sortie du second virage…

Beffort voyait mal, était gêné par des nappes de chaleur. Il revint à la voiture, s'arma de jumelles, reprit place au bord de la route. Il lui fallut quinze seconde pour cadrer le virage, beaucoup moins pour identifier la voiture grise qui stationnait en embuscade. L'homme du drugstore demeurait invisible, était peut-être plus proche qu'il n'y paraissait.

Soucieux, Beffort rangea les jumelles.

— Qu'est-ce que c'est, Smith ?

Il se remit à descendre le cric.

— Probablement le type du drugstore, dit-il avec un calme qu'il ne ressentait pas. Il va falloir que vous conduisiez.

Il termina de bloquer les boulons, replaça l'enjoliveur, rangea le matériel et la roue crevée dans le coffre en réfléchissant activement sur la meilleure conduite à tenir.

Quand il se redressa, son plan était arrêté.

— Prenez place derrière le volant, dit-il. Vous roulerez lentement, au bord de la route. Il faut que le type voie nettement la progression de la voiture grâce à la poussière qu'elle soulèvera sur son passage. Allons-y.

Mie Azusa démarra, tandis que Beffort s'installait à son côté et déballait le fusil. En l'apercevant, la jeune femme eut un tressaillement, mais ne fit aucun commentaire. Elle roulait dans la poussière, attentive à la route,

crispée, mais s'abandonnant avec confiance à son compagnon en ce qui concernait sa sécurité immédiate.

Beffort tenait le fusil d'une main, la portière entrouverte de l'autre. Il inspectait soigneusement chaque portion du terrain. D'un côté la falaise, à droite le ravin. Peu ou pas d'arbres, une poussière rouge volant dans l'air chaud, et toujours ce tremblement que la chaleur provoquait au ras du sol et qui déformait les choses.

Cent mètres avant le virage, il sauta de la voiture, referma sans bruit la portière.

— Continuez comme si de rien n'était…

Mie Azusa voulut protester, mais il s'éloignait déjà, devançant la voiture, longeant la falaise à pic. En étouffant le bruit de ses pas, il courut jusqu'au virage, se planqua fusil pointé, n'avança plus que lentement. À la moitié de la courbe, il vit la voiture, faillit éclater de rire.

Elle était verte, d'un modèle ancien, et une femme âgée dormait tranquillement dans l'ombre de la falaise, avec un vieux chapeau enfoncé sur le nez…

CHAPITRE XI

Après cette alerte, qui démontrait assez la densité de méfiance que le couple supportait, aucun incident ne surgit pendant la dernière portion du parcours.

Entre les montagnes, la voiture grimpa allègrement la route en lacet, déboucha soudainement sur le plateau Coconino. Une vaste surface presque plate, aux apparences de paysage lunaire, écrasée par les 7 500 mètres du mont Floyd.

— C'est sinistre, murmura Mie Azusa gorge serrée.

Beffort ne répliqua pas. Lui aussi trouvait les lieux particulièrement lugubres. Tout au long du chemin de montagne, il s'était efforcé de découvrir la présence du F.B.I., mais n'y était pas parvenu. Le G'man de Phoenix lui avait dit que le sol du plateau était truffé de mines au phosphore, de lance-flammes prêts à cracher le feu. Beffort eût aimé en avoir la preuve.

Ce désir inavoué n'était qu'une forme de son anxiété. À vrai dire, il savait que le ranch devait être extraordinairement défendu, que J.E.E., Soblen et Akamatsu avaient fait les choses avec soin. Néanmoins, Beffort ignorait l'implantation exacte des défenses, car il n'était pas présent au cours des dernières conversations de l'état-major du F.B.I.

La voiture contourna un amas de rocs, se trouva à la limite d'une cuvette, et le ranch apparut. C'était une construction ancienne, en dur, flanquée d'une grange, d'un puits, et de trois arbres maigres et secs. Dans le temps, quelqu'un avait dû y élever du bétail, quitte à l'emmener paître plus haut sur les pentes verdoyantes du mont Floyd. Une entreprise sans espoir, sous

un ciel de feu. Le puits ressemblait à un miracle sur ce sol aride, mais n'avait pas suffi à retenir hommes et bêtes.

Beffort laissa descendre la voiture en veillant à ne pas quitter le mauvais chemin, franchit l'enceinte du ranch marquée par des barrières de rondins écroulés, pénétra dans la grange basse et démunie de porte.

Elle était vide, laissait filtrer le soleil par mille brèches et il y régnait une chaleur d'enfer. Beffort gara la voiture dans une zone d'ombre, ouvrit sa portière.

— Et voilà, dit-il sans enthousiasme, il ne nous reste plus qu'à prendre possession de notre domaine.

Mie Azusa descendit, se chargea d'une partie des provisions. Beffort prit le reste, rafla le fusil désintégrateur, regarda sa compagne dont le visage exprimait la mélancolie.

— Triste, Mie ?

— Pas exactement. Je suis terriblement inquiète, Smith. Il me semble qu'ici nous sommes infiniment plus vulnérables que partout ailleurs. Où sont les hommes du F.B.I. ?

— Je ne sais pas, mais il est évident qu'ils se sont dissimulés. Venez, dans l'abri souterrain, il y a un poste de radio.

Ils sortirent de la grange, entrèrent dans le ranch. Il se composait d'une grande salle, d'une cuisine, et de deux chambres. Jadis, les propriétaires y faisaient cuire leurs repas dans une vaste cuisinière à bois, mais le F.B.I. avait installé un réchaud fonctionnant au gaz butane.

Beffort découvrit un lance-flammes dans un placard, trouva la trappe qu'il cherchait sous la table. Il écarta le meuble, fit passer Mie Azusa devant lui, la guida dans l'escalier raide. La cave n'était pas très grande et ils repérèrent tout de suite la porte blindée de l'abri antiatomique. Beffort manœuvra le volant d'ouverture, fit pivoter la porte, s'engagea avec Mie Azusa dans un conduit métallique équipé d'une échelle rigoureusement verticale. Dans le sous-sol, à une bonne dizaine de mètres de la surface, s'ouvrait une seconde porte blindée donnant directement sur l'abri proprement dit.

Beffort, que Mie Azusa suivait comme son ombre, actionna la commande de démarrage du groupe électrogène et la lumière jaillit en quelques secondes.

L'abri était agencé comme une cabine de navire, comprenait deux couchettes escamotables, un stock de conserves, plusieurs bidons d'eau, et

l'air, en provenance de la surface, était filtré et conditionné. Beffort fit un clin d'œil à la jeune femme, alluma une cigarette.

— Nous allons entrer en contact avec le F.B.I., dit-il.

Il s'assit devant l'installation radio, qui voisinait avec deux écrans de télévision, enfonça le boîtier de connexion et tira légèrement la tige télescopique du micro. Un voyant rouge s'alluma, et une flèche indiqua l'indicatif *Dragon Vert.*

— Ici *Dragon Vert*, fit Beffort dans le micro, vous me recevez ?

— Cinq sur cinq, fit une voix lointaine…

Beffort régla l'intensité du son.

— Nous vous avons vu arriver, reprit la voix, maintenant beaucoup plus audible. Naturellement, je pense que vous savez que l'on vous suivait ?

Beffort échangea un coup d'œil avec Mie Azusa.

— Je n'ai rien remarqué…

— Une voiture verte pilotée par une vieille dame.

— Oh ! Je vois… Elle stationnait sur la route, paraissait faire sa sieste et nous avons passé notre chemin.

— Okay, cette vieille dame vous a laissé passer, puis s'est immédiatement lancée sur vos traces. Faites attention ! Dans le même temps, nous apprenions que la Cité Atomos avait décollé et s'était éloignée en direction du nord, après avoir désintégré deux compagnies d'artillerie ! Aux dernières nouvelles, la Cité se trouvait au-dessus de la réserve des Indiens Hualpai, c'est-à-dire à une soixantaine de miles de votre ranch. Depuis, nous l'avons perdue, mais nous pensons que vous êtes repérés !

— C'était à prévoir, grogna Beffort.

— Ne râlez pas, nous sommes prêts à recevoir M^me^ Atomos… Maintenant, quelques instructions : les écrans de télé sont reliés à des caméras orientables. L'une cadre le plateau tout autour du ranch. L'autre est braquée sur l'entrée de la salle principale. Nous recevons également les images que vous capterez. Veuillez mettre en route la caméra numéro un… Bouton 5.

Beffort avisa une touche portant ce chiffre, l'enfonça.

Un instant coula, puis l'écran s'éclaircit, s'illumina brusquement sur l'image du mont Floyd.

— Parfait, reprit le central, vous voyez en ce moment le point où nous sommes installés…

Le mont Floyd disparut, et d'autres images du plateau passèrent lentement sur l'écran.

— La caméra pivote dans le sens des aiguilles d'une montre, expliqua l'homme du central, et vous pouvez la bloquer à volonté en agissant sur la touche 7… Attention, bloquez !

Beffort pressa la touche 7. L'image s'immobilisa sur une portion de terrain gris, apparemment déserte.

— Examinez attentivement cette image, fit le commentateur. Elle représente la zone est, le chemin par lequel vous êtes arrivés. En haut de l'écran, tout à fait à droite, vous pouvez distinguer une masse plus sombre pratiquement collée au roc.

— Parfaitement, dit Beffort, qu'est-ce que c'est ?

— La voiture verte dont j'ai déjà parlé. La vieille dame examine actuellement le ranch à l'aide de puissantes jumelles. Vous ne pouvez la voir, mais nous la tenons sous surveillance d'un poste situé pratiquement au-dessus d'elle. Inutile de vous dire que cette honorable personne se trouve en plein dans notre champ de mines. Si besoin est, nous pouvons la faire griller immédiatement.

Mie Azusa frissonna, serra nerveusement les doigts sur la tablette du poste.

— Comment est conçue la défense ? demanda Beffort qui fumait calmement.

— Mines au phosphore enterrées au ras du sol, et lance-flammes soigneusement dissimulés.

— Les hommes ?

— Néant ! À part la femme qui vous surveille, vous êtes les seuls êtres vivants dans un rayon de deux miles autour du vieux ranch. Tout fonctionne automatiquement sur simple impulsion radio, secteur par secteur et presque mètre par mètre ! Vous comprenez, dans ces conditions, qu'il vaut mieux que vous n'alliez pas vous balader dans la nature. Néanmoins, il faudra que vous sortiez bientôt.

— Pourquoi ?

— La femme qui vous surveille appartient évidemment à l'organisation Atomos ?

— C'est certain !

— Dans ce cas, les images qu'elle enregistre sont transmises instantanément à M^me^ Atomos. Votre comportement doit être naturel, pour

que le piège puisse fonctionner dans les meilleures conditions. Donc, vous ferez un petit tour du propriétaire, vous irez chercher de l'eau au puits…

— Un instant, coupa Beffort, j'ai l'impression que vous ne réalisez pas le danger que nous allons courir ! Si une soucoupe volante surgit, vos mines et vos lance-flammes compteront pour du beurre, et nous n'aurons pas le temps de regagner l'abri !

L'homme du central émit un petit rire de dérision.

— Tout est prévu, Beffort ! Nos radars balayent sans arrêt la région et à la moindre alerte vous serez prévenu.

— Comment ?

— Une sirène a été placée sur le toit de la grange. Si elle hurle, cela signifiera qu'il y a danger. Vous devrez alors vous précipiter au plus vite dans l'abri, bloquer les portes blindées et vous tenir à l'écoute. Bien entendu, vous laissez tourner les caméras à partir de cet instant. Cela vous convient-il ?

— Okay, grogna Beffort, nous sortons.

— Allez-y, nous veillons sur vous. Terminé.

Beffort coupa, brancha la caméra numéro deux qui filmait la porte du ranch à partir de la grande salle. Une image fixe s'imprima sur l'autre écran. Elle n'était pas très nette, représentait cependant clairement l'extrémité de la salle, le cadre de la porte au-delà duquel s'étendait une zone inondée de soleil où la margelle du puits mettait une pauvre tache d'ombre.

L'écran numéro deux continuait à passer les images du paysage environnant. Un lent balayage sur lequel revenait périodiquement la portion du chemin où stationnait la voiture verte…

Beffort se leva, dévisagea sa compagne.

— Il faut sortir, Mie…

Elle n'hésita pas, le précéda dans le conduit vertical. Ils émergèrent dans la cave, montèrent le roide escalier, débouchèrent enfin dans le champ de la caméra numéro deux.

— Hey ! lança la voix de l'homme du central, qu'est-ce que c'est que ce joujou ?

Surpris, Beffort pivota.

— Vous pouvez répondre, ajouta l'homme, il y a un micro au-dessus de votre tête.

— Bonne organisation, apprécia Beffort. Ce joujou, comme vous dites, risque d'être plus utile que n'importe laquelle de vos armes dans les heures à venir. Nous pouvons sortir ?

— La voie est libre. Je vous signale qu'il y a un autre micro dans le puits. La vieille dame à la voiture verte vous surveille toujours. Allez, go !

Beffort s'empara d'un seau, prit Mie Azusa par le bras. Ils franchirent le seuil, pénétrèrent dans le soleil, se dirigèrent vers le puits distant d'une cinquantaine de mètres. La chaleur était terrifiante, le sol rouge, poudreux, comme de la farine.

— Ça va, Mie ?

Elle était exsangue, s'accrochait à son bras.

— Pas très bien, Smith. J'ai la sensation qu'une catastrophe peut se produire d'un instant à l'autre… Ce puits est trop loin de l'habitation.

Beffort ne répondit pas, examina les environs avec attention. Au bout du chemin, il pouvait voir l'ombre plus compacte que traçait la voiture verte sur la masse rocheuse. De là, une femme les épiait. C'était exactement comme si M^me^ Atomos se fût trouvée à proximité. Quelque part, vers la réserve des Indiens Hualpai, le Grand Cerveau captait tout ce que la vieille femme voyait dans ses jumelles, et le retransmettait à M^me^ Atomos plantée devant ses écrans T.V. Si la sinistre Japonaise décidait d'attaquer, ce serait d'une manière fulgurante, à l'aide d'une soucoupe volante qui pourrait brutalement se matérialiser entre le ranch et le puits. La vitesse de ces engins était telle que Beffort se demandait si les radars du F.B.I. pourraient enregistrer autre chose qu'une trop brève zébrure.

Mie Azusa trébucha sur une grosse pierre, s'agrippa à son compagnon, leva sur lui un visage torturé. Elle avait les nerfs à fleur de peau, subissait le moindre incident comme une décharge électrique.

— Du calme, murmura Beffort, nous y sommes.

Ils firent encore quelques pas, atteignirent le puits. Beffort suspendit l'anse du seau au crochet, laissa filer la corde. En se penchant, il avisa un micro et un haut-parleur installés contre la margelle.

— *Dragon Vert* appelle ? dit-il entre ses dents.

— Okay Beffort, tout est tranquille. La vieille, à la voiture verte, n'a pas bougé. Elle se contente de vous surveiller à travers ses jumelles de l'intérieur de sa bagnole… Tenez-vous tous deux un peu moins raides et ce sera parfait.

— Je voudrais bien vous y voir ! jura Beffort en ramenant le seau à moitié plein.

— Trop vite ! intervint l'homme du central, n'importe qui peut voir que votre seau n'est pas plein ! Prenez votre temps, bon sang.

— La ferme ! c'est simplement pour le rincer !

Il vida le seau hors du puits, le laissa une nouvelle fois filer au bout de sa corde.

— Comme ça, c'est okay ! apprécia l'autre… À propos, je suis chargé de vous annoncer que James Edward Evans, le docteur Soblen et Yosho Akamatsu sont en route. Dans trente minutes, ils pénétreront dans notre G.Q.G. du mont Floyd.

— Bonne nouvelle grinça Beffort. Que disent vos radars ?

— Rien. Le secteur est interdit depuis ce matin à tous les avions… Ça y est, ce seau ?

Pour la première fois, son ton trahissait une certaine anxiété. Beffort sourit à Mie Azusa, ne répondit pas.

— Beffort, insista l'homme du central, maintenant la petite démonstration a assez duré ! Remontez la flotte et regagnez le ranch.

— Vous avez la trouille ? ironisa Beffort, je croyais qu'il n'y avait rien à craindre tant que la sirène ne se déclenchait pas ?

— Ce n'est pas ça, mais la vieille dame vient de sortir de sa voiture… Elle se dirige à pied en direction du ranch !

— Ne vous énervez pas ! intima Beffort, et surtout ne faites rien pour l'arrêter !

— Mais…

— Non ! Si vous la faites sauter sur une mine au phosphore M^me^ Atomos comprendra immédiatement que nous lui tendons un piège. Laissez-la venir. Porte-t-elle quelque chose ?

— Non… enfin, juste son sac à main.

— Aucun risque. Je connais l'arsenal de M^me^ Atomos. Nous allons la laisser venir jusqu'au ranch… Je remonte le seau.

Il tira sur la corde, attrapa l'anse du récipient, pivota vers Mie Azusa qui était blafarde.

— Qu'en pensez-vous, Mie ?

— M^me^ Atomos se livre à un test, répondit la jeune femme. Elle veut savoir si nous sommes vraiment seuls ici. Je suis persuadée que la vieille

femme à la voiture verte va prétexter une panne pour nous entraîner loin du ranch !

Beffort jeta un coup d'œil oblique sur le chemin, vit la femme qui venait lentement dans leur direction. Il souleva le seau, reprit le bras de Mie Azusa.

— Elle est encore à bonne distance et nous ne sommes pas censés l'avoir déjà vue. Venez, agissons comme si de rien n'était et regagnons le ranch. Plus tard, nous aviserons…

Ils repartirent un peu plus rapidement. Mie Azusa dit :

— Si nous la laissons entrer, il faudra la tuer Smith !

— Fichtre !

La jeune femme leva sur lui un visage décidé.

— M^me^ Atomos sait que je suis capable de reconnaître un membre de son organisation. Si nous n'agissons pas immédiatement, notre comportement paraîtra suspect. Face à cette femme, nous devrons avoir une réaction violente. C'est obligatoire !

Soucieux, Beffort l'entraîna plus vite.

— Vous avez raison, admit-il, mais il y a une autre solution. Nous fermerons la porte du ranch et ne répondrons pas quand la femme frappera. C'est le moyen d'éviter de donner un renseignement sur notre comportement. Puis, cette attitude ne sera pas en contradiction avec notre présence ici. Nous voulons être tranquilles. Nous sommes traqués et nous nous cachons. Même M^me^ Atomos comprendra cela !

Ils parcoururent les derniers mètres qui les séparaient de l'habitation, franchirent le seuil. Beffort posa le seau, claqua la porte et poussa le verrou. Par une fente, il se mit à surveiller la femme qui arrivait, bras ballants, son sac bizarrement suspendu à son épaule…

CHAPITRE XII

Elle avait cette démarche d'automate qui caractérisait les serviteurs de l'organisation Atomos. Sa tête demeurait fixe, et le balancement de ses bras était un peu désynchronisé par rapport à celui de son corps. Robot en mouvement. Étrange mécanique humaine, prête à tuer sur ordre, mais qui retrouverait au cours de la prochaine heure de neutralisation toute sa sensibilité.

En l'observant, Beffort se demandait qui elle était. Femme ayant visiblement dépassé la cinquantaine, aux cheveux déjà striés de mèches blanches, aux traits doux. Une grand-mère comme il y en a tant, enlevée par M^me^ Atomos à la douceur de son foyer et projetée dans une fantastique aventure afin de devenir l'un des innombrables serviteurs de la haine. M^me^ Atomos prélevait ses effectifs dans toutes les classes de la société, sans discrimination, et Beffort n'aurait pas juré qu'elle n'avait pas incorporé des enfants à son organisation criminelle.

— Elle approche, chuchota Mie Azusa.

La vieille dame venait effectivement de dépasser le puits. Elle avança encore de quelques pas, s'immobilisa brusquement en plein soleil, le regard braqué sur le ranch. Elle portait un tailleur gris, des chaussures à talons plats. Son petit chapeau rond, posé bien droit sur sa tête, lui donnait une allure infiniment respectable qui rendait sa présence en ces lieux extraordinairement incongrue.

Une dame patronnesse quêtant en plein désert…

Elle resta immobile un instant, fouilla dans son sac, Beffort empoigna le fusil désintégrateur à tout hasard. La femme extirpa du sac un objet rond, métallique, de la taille d'un poudrier. Elle le lança dans la poussière,

referma son sac et tourna les talons. D'un pas lent, sans nulle hâte, elle s'éloigna en suivant très exactement le trajet par lequel elle était arrivée. Elle passa près du puits, franchit les limites du ranch que marquaient les barrières à demi écroulées et s'engagea sur le chemin, entre les traces de pneus laissées par la voiture de Beffort.

Le haut-parleur grésilla dans le fond de la salle et l'homme du central demanda :

— Que s'est-il passé Beffort ?

— Rien. Elle a abandonné un objet métallique entre le puits et le ranch, puis a fait demi-tour. Je ne comprends pas…

— Nous voyons cet objet. Un poudrier, non ?

— Je ne sais pas… Que fait la femme ?

— Elle arrive en haut du chemin, elle monte dans sa voiture… Tiens ! La voiture fait marche arrière…

Beffort entrebâilla la porte Par la fente ainsi pratiquée, il vit que la voiture verte se détachait de la paroi rocheuse, manœuvrait sur l'étroit chemin.

— Elle s'en va, indiqua l'homme du central avec stupeur.

Beffort referma la porte, tira le verrou. Il ne savait que penser.

— La femme n'a plus d'importance, fit Mie Azusa qui observait le plateau à travers les vitres crasseuses. Elle a rempli sa mission en déposant cet objet devant le ranch et c'est de là que viendra le danger. Smith, nous devrions regagner l'abri sans tarder.

— Mie Azusa a raison, fit l'homme du central. Ce bidule ne nous dit rien qui vaille, Beffort ! De toute manière, votre présence dans l'habitation est inutile. Descendez dans l'abri et bouclez solidement les portes.

— Entendu, accepta Beffort.

— Tirez d'abord le verrou et ouvrez la porte. Ainsi, nous aurons l'objet en gros plan sur l'écran numéro deux.

Beffort fit ce qu'il demandait, suivit aussitôt après Mie Azusa qui disparaissait déjà dans la trappe s'ouvrant sur la cave. Ils pénétrèrent finalement dans l'abri, après avoir solidement refermé les portes blindées derrière eux, se plantèrent devant les écrans de télévision.

La caméra numéro un continuait à balayer le paysage toujours aussi désertique. La numéro deux prenait un gros plan du mystérieux objet abandonné par la vieille dame. Cela étincelait sous le soleil, et reflétait des rayons qui rendaient très difficile une identification précise.

— Un poudrier ou un étui à cigarettes ? avança l'homme du central.

— Ne vous faites pas d'illusions, grogna Beffort, M^me^ Atomos n'a pas l'habitude de faire déposer devant la porte de ses ennemis des objets aussi inoffensifs. Tenez, regardez !

Une minuscule antenne venait de jaillir de la boîte métallique, se balançait de manière menaçante sous la faible brise qui soufflait sur le plateau.

— Un émetteur ! s'exclama l'homme du central.

— Ça m'en a tout l'air, fit Beffort. Maintenant, vous pouvez vous tenir prêt à intervenir. M^me^ Atomos va lancer sa première attaque en se guidant sur l'appel émis par cet appareil.

Le central ne répondit pas et un silence épais s'installa dans l'abri. Mie Azusa ne pouvait détacher son regard de la petite antenne, imaginait le Grand Cerveau captant son indicatif et mobilisant secteur par secteur toute la formidable puissance de la Cité Atomos. Mie Azusa ne savait pas comment M^me^ Atomos attaquerait, mais elle était certaine que ce serait terrible.

Beffort, lui, tendait l'oreille. Il était surpris du silence soudain qu'observait le central du mont Floyd. Il vérifia si le haut-parleur était toujours en état de fonctionnement, vit que le voyant vert signalait le parfait état de la transmission.

— *Dragon Vert* appelle ?

Le central demeurait muet. Beffort réitéra vainement plusieurs fois de suite, abandonna, mâchoires soudées. Mie Azusa se pencha sur lui.

— Vous voyez Smith, ça commence…

Beffort opina. Les deux écrans devinrent plus pâles et les images s'estompèrent progressivement, disparurent finalement en un fondu crémeux. La technique de M^me^ Atomos venait de stopper les échanges radio, de balayer les ondes, et cependant cela n'empêchait pas l'abri blindé de fournir sa propre électricité !

Beffort leva les yeux, rencontra le regard dilaté de Mie Azusa. La jeune femme n'était pas loin de paniquer, devait se mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas se laisser aller à la terreur. Beffort la força à s'asseoir.

— Gardez votre calme, gronda-t-il avec une violence contenue, rien n'est encore perdu. La radio ne fonctionne plus mais nos amis sont toujours prêts à nous venir en aide !

Mie Azusa secoua négativement le front.

— C'est faux, Smith, et vous le savez ! On nous a dit à l'instant que les mines au phosphore et les lance-flammes se déclenchaient par impulsion radio…

Plusieurs détonations lui coupèrent la parole. Elles étaient très assourdies en raison de l'épaisseur de terre qui séparait l'abri de la surface, mais les ondes de choc avaient malgré tout pénétré ce matelas compact. Beffort compta six explosions, un long temps de silence, puis, la voix de l'homme du central s'éleva brusquement par-dessus une série de craquements, de grésillements qui faisaient vibrer le haut-parleur :

— Beffort, m'entendez-vous ?

— Je vous entends. Que s'est-il passé ?

— Nous venons de détruire l'émetteur que la vieille femme avait déposé devant le ranch ! Un bidule invraisemblable qui a coupé nos émissions… Il a fallu le dégommer au canon depuis le mont Floyd… Maintenant, j'aime mieux vous dire que nous ferons sauter tout ce qui bougera sur le plateau !

— Pas une solution ! aboya Beffort. Si vous voulez capturer M^me^ Atomos, il ne faut pas lâcher les chiens pour si peu. En ce moment, elle se demande pourquoi son émetteur ne fonctionne plus, et il est bien possible qu'elle vous ait repéré ! Vous avez envie d'être désintégré ?

— Ne vous occupez pas de cela, répliqua l'homme avec aigreur, nous savons par nos radars que le coin est toujours désert à des miles à la ronde. La Cité n'a pas bougé de la réserve des Indiens Hualpai. De si loin, la mère Atomos n'a pu entendre les explosions. Elle peut parfaitement croire que son engin est en panne…

— Ouais ! et la vieille dame à la voiture verte ?

— Elle n'est plus dans le secteur. Restez à l'écoute, je vous passe J.E.E. qui vient d'arriver…

Il se produisit un nouveau silence, puis la voix grave du chef du F.B.I. se fit entendre :

— Beffort, je suis sur place avec le docteur Soblen et Akamatsu…

— Grand bien vous fasse, ironisa Beffort, vous auriez mieux fait de rester à Punta Penasco ! Dans un instant, je gage que le plateau Coconino va se transformer en chaudron de sorcière !

— Possible, mais nous y serons sans doute pour beaucoup, répliqua J.E.E. sans se démonter. M^me^ Atomos est une adversaire dangereuse, mais nous avons plus d'un tour dans notre sac. En sabordant ses tentatives de neutralisation, nous l'amènerons à intervenir elle-même. Si elle tient

tellement à vous capturer vivants notre opposition ne l'arrêtera pas. D'autant plus que nous sommes trop éloignés du ranch pour qu'elle puisse penser que nous avons la faculté de vous protéger, et qu'elle croira fatalement que c'est *vous* qui avez détruit son émetteur…

À cet instant, les écrans de télévision se remirent à passer des images. Entre la porte du ranch et le puits, il y avait maintenant un énorme cratère. Sur le plateau, que la caméra numéro un continuait de passer au crible, c'était toujours le néant.

— Attention ! cria soudain J.E.E., les radars signalent un appareil venant de l'ouest à grande vitesse !

— À vous de faire attention, rectifia froidement Beffort. Mie Azusa et moi sommes bloqués dans votre sacré abri sans aucun espoir de fuite !

J.E.E. observa un court silence, puis reprit :

— C'est une soucoupe, Beffort ! Dans quelques secondes, elle sera sur le plateau…

Beffort stoppa la caméra sur l'ouest, distingua nettement une traînée blanche qui descendait à une vitesse folle vers le plateau. Presque sans transition, la soucoupe, disparut totalement de l'écran numéro un.

— Elle est devant le ranch, chuchota Mie Azusa en désignant l'écran numéro deux.

Beffort leva les yeux. La soucoupe venait de se poser bien au-delà du puits, mais dans l'enceinte du ranch, et une mince ouverture verticale se dessinait déjà dans sa coque grise.

— Smith, lança la voix d'Akamatsu, c'est exactement le modèle d'appareil dans lequel Belof et Mie Azusa ont réussi à s'enfuir. Je le connais pour l'avoir également utilisé dans l'affaire de Birmingham. Dans un instant, la fente que vous apercevez va s'élargir. C'est de là que sortiront les serviteurs de l'organisation. Ils vont se trouver sur le champ de mines au phosphore. Dès maintenant, nous pouvons faire sauter la soucoupe.

— Vous ne ferez rien sauter du tout. Yosho ! Cet engin est fabriqué dans une matière plus résistante que l'acier et vos explosifs ne pourront même pas l'entamer.

— Je le savais, mais il faut essayer !

— Laissez-moi faire. Youri Belof m'a fait cadeau d'un fusil désintégrateur…

J.E.E. remplaça Akamatsu au micro du central.

— Ne soyez pas téméraire, Beffort ! Il est convenu que vous ne sortirez pas de l'abri et vous allez y rester ! Si nous ne pouvons détruire la soucoupe, son équipage fera les frais de l'opération. Ne bougez surtout pas et gardez l'abri hermétiquement clos. Compris ?

— Comme vous voudrez, capitula Beffort.

Le silence se fit sur les ondes. Chacun regardait l'écran sur lequel s'imprimait l'image de la soucoupe. L'ouverture verticale était désormais assez large pour qu'un homme puisse la franchir. Un instant coula, puis une silhouette revêtue de l'uniforme noir parut.

— Igor Serabian ! s'exclama Mie Azusa.

— Vous le connaissez, Mie ?

— Il faisait partie de l'équipe qui m'a aidé à fuir la Cité Atomos. C'est horrible, Smith ! Cet homme va sûrement être brûlé vif par une bombe au phosphore, alors que demain matin les chirurgiens d'Atlanta auraient pu le sauver…

Beffort serra les dents. Ce qui allait se produire était l'exemple type de la lutte dramatique qui opposait les États-Unis à l'organisation Atomos. Aucun de ses membres n'était réellement coupable, mais il fallait, malgré cela, les éliminer, afin de les empêcher de nuire…

Là-bas, Serabian s'écartait de la soucoupe et six autres hommes venaient prendre place à ses côtés. Ils portaient tous un curieux appareil possédant un canon évasé apparemment en verre, à l'intérieur duquel fourmillaient des filaments.

— Monsieur Beffort…

C'était la voix de M^me^ Atomos. Elle provenait de la soucoupe, parvenait jusqu'à l'abri, grâce au micro installé dans le puits.

— Monsieur Beffort, je suis bien loin de vous, mais je sais que vous vous cachez dans ce ranch avec Mie Azusa. Vous voyez évidemment la soucoupe et les hommes qui viennent d'en sortir. Ils sont là pour vous persuader de vous rendre. Nous vous donnons trois minutes pour quitter cette habitation. Si vous refusez, mes hommes dirigeront leurs armes sur vous. Même à travers les murs, leur rayon vous atteindra et vous serez paralysés pour plusieurs heures. Évitez cette pénible expérience et rendez-vous ainsi que Mie Azusa. Sur ce plateau, vous êtes trop isolés pour espérer un quelconque secours et les conditions sont très différentes de ce qu'elles étaient au lac Ouachita. Vous ne pouvez m'échapper… Dans trois minutes, monsieur Beffort !

Un silence menaçant retomba et les serviteurs de Mme Atomos s'allongèrent sur le sol, armes braquées vers le ranch.

— Vous avez entendu ? fit Beffort dans le micro.

— Parfaitement, répondit J.E.E. Mme Atomos ignore que son rayon paralysant ne peut vous atteindre dans votre abri, et elle ne sait pas que nous vous protégeons. Beffort, nous allons faire sauter les mines. D'accord ?

Mie Azusa posa sa main sur l'épaule de son compagnon.

— Épargnez Serabian, supplia-t-elle d'une voix mouillée.

— Impossible, Mie…

— Beffort ? insista J.E.E.

— D'accord, allez-y !

Dix secondes s'écoulèrent. Mie Azusa avait enfoui son visage dans ses mains, mais Beffort fixait l'écran sur lequel allait se jouer une effroyable tragédie. Il voyait la soucoupe, les sept hommes immobiles, la margelle du puits et la poussière rouge voltigeant sous les rafales de vent qui balayaient, depuis peu, le plateau désertique. Le temps passait et l'attente devenait intolérable.

— Bon Dieu ! jura Beffort, qu'est-ce que vous faites ?

— Patience, conseilla J.E.E., nous attendons la fin des trois minutes. Ainsi nous espérons que l'explosion des mines coïncidera avec l'ordre que Mme Atomos donnera à ses serviteurs. Ceci à seule fin de lui faire croire que ce sont les armes paralysantes qui ont provoqué les dégâts ! Après tout, cette diabolique femme n'a pas dû mettre au point tout son arsenal, sans incident technique, n'est-ce pas ?

— Vous êtes aussi machiavélique qu'elle !

— Je suis responsable de deux vies, Beffort, et le reste m'importe peu. Si Mie Azusa et vous-même étiez capturés par Mme Atomos je ne me le pardonnerais pas. Alors, laissez-moi agir à ma guise et gardez pour vous, vos commentaires !

Malgré le calme qu'il affectait, il devait être sur les dents et peu sûr des résultats qu'il obtiendrait. Beffort le comprenait, n'aurait pas voulu être à sa place.

Il ne répliqua pas, suivit de l'œil la trotteuse de sa montre qui tournait avec une lenteur invraisemblable. Mie Azusa n'avait pas bougé. Elle était crispée, blême, et sa respiration devenait haletante à mesure que le temps passait.

À 2 minutes 55, Beffort était en sueur.

Brusquement, l'écran numéro deux s'incendia d'une lueur insoutenable, tandis qu'un grondement sourd faisait trembler l'abri. Pendant une pleine minute, rien d'autre que cette fantastique lueur ne fut visible sur l'écran, puis une brèche se produisit dans le rideau de feu. Le phosphore brûlait à 3 000 degrés, devait détruire les chairs, ronger le sol, chauffer la soucoupe à blanc…

Au bout de dix minutes, le feu s'éteignit, la fumée se dissipa et Beffort ainsi que l'état-major du mont Floyd virent une surface noircie, quasiment solidifiée et rendue aussi lisse qu'un tapis de billard. Les sept hommes n'étaient plus que cendres et la soucoupe volante avait complètement disparu…

CHAPITRE XIII

Beffort et Mie Azusa connurent un instant de stupeur. Pour les hommes, ils s'y attendaient, mais la disparition totale de la soucoupe les pétrifiait. C'était une victoire sans précédent, une lueur d'espoir dans la lutte inégale qui les opposait à M^me^ Atomos.

— Beffort ? appela J.E.E.

— Je vous écoute, fit le G'man d'une voix encore étonnée.

— La soucoupe a décollé au moment précis où les mines explosaient. À croire qu'elle était propulsée par le souffle des déflagrations…

— Ah ! Aussi, je me disais…

— Oui, nous y avons cru pendant une fraction de seconde, mais les radars nous ont vite détrompés. Vous ne pouvez l'apercevoir sur vos écrans ?

— La soucoupe ?

— Elle plafonne au-dessus du ranch, se balance comme si elle s'apprêtait à effectuer un piqué. J'ai l'impression que les représailles vont être terribles !

Terrifiée, Mie Azusa s'accrocha à Beffort.

— Bon sang ! grogna ce dernier, vous ne pourriez pas la boucler ! Vous oubliez qu'il y a *aussi* une femme dans cet abri ! Vous allez finir par nous persuader que nous ne sommes pas en sécurité, malgré le blindage qui nous entoure… Que disent Soblen et Akamatsu ?

— Que voulez-vous qu'ils disent ! Nous avons remporté la première manche et lorsque je parle de représailles, je pense surtout au ranch. Rien ne peut vous atteindre…

Il tentait de réparer sa bévue, essayait maladroitement et sans trop de conviction de rassurer Mie Azusa. En fait, Beffort savait que la situation

était mauvaise. Même si l'abri résistait aux attaques, M^me^ Atomos n'abandonnerait pas la position. Cela durerait dix jours, un mois, tout le temps qu'il faudrait, mais la sinistre Japonaise parviendrait à ses fins.

Un fracas tout proche fit sursauter Mie Azusa. Ce fut bref, définitif, puis quelque chose heurta brutalement le conduit métallique qui reliait l'abri à la cave.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Beffort.

— La soucoupe vient de raser le ranch, elle s'est enfoncée dans la cave qui est maintenant à ciel ouvert !

J.E.E, perdait son calme, parlait d'une voix vibrante. Sur le mont Floyd, l'inquiétude devait atteindre au paroxysme. Contre l'acier du conduit, des coups sourds résonnaient, avec une rapidité et dans un vacarme de marteau-piqueur. Beffort comprit instantanément que la soucoupe allait se frayer un passage dans les épaisseurs d'acier, parvenir jusqu'à l'abri…

Il s'empara du fusil désintégrateur, fit virer le volant de blocage qui fermait hermétiquement la porte. Mie Azusa se dressa d'un élan.

— Smith, que faites-vous ?

Il lui fit un signe d'apaisement, tira à lui la lourde porte. D'en bas, il vit que la porte supérieure était déjà fortement entamée. Sans attendre, il braqua son fusil, pressa la détente. Un éclair aveuglant inonda le conduit et la porte d'acier fut gommée de son champ de vision, montra le ventre gris de la soucoupe télécommandée et qui s'acharnait sur le métal à l'aide de marteaux géants aux pointes acérées. Beffort visa la soucoupe, actionna une nouvelle fois la détente. La soucoupe fondit littéralement sous l'éblouissant rayon, se désintégra en une fraction de seconde, et le ciel bleu, étincelant de soleil, coiffa le sommet du conduit, rogné par les marteaux.

Beffort tendit la main.

— Venez, Mie, nous partons !

La jeune femme bondit et ils escaladèrent les échelons, alors que J.E.E. s'égosillait vainement devant son micro. Dans la cave défoncée et emplie de terre, Beffort et Mie Azusa grimpèrent le remblai, débouchèrent dans un amoncellement de planches et de poutres disloquées. La grange était également écroulée, mais laissait voir l'arrière intact de la voiture. Alentour, le calme plat.

Beffort entraîna Mie Azusa, s'acharna sur une poutre qui coinçait une portière, parvint à la déplacer d'un bon mètre avant de s'apercevoir qu'il aurait pu tout aussi bien pénétrer dans le véhicule par la portière arrière. À

bout de rage, il se glissa sur le siège, fut rejoint par la jeune femme, mit le contact. Le moteur gronda. Beffort donna un coup d'accélérateur et la voiture se dégagea de l'amas de bois dans un énorme crissement de tôles enfoncées, fonça comme un obus sur le mauvais chemin.

Beffort vira sèchement au sommet de la côte, eut dans son rétroviseur la brève vision du ranch en ruines, du plateau vide, du ciel uniforme, et plongea aussitôt dans la descente. Il savait que l'opération qu'il venait d'effectuer avec Mie Azusa n'avait pas dépassé cent vingt secondes, que M^me^ Atomos devait encore se demander ce qu'était devenue sa soucoupe volante…

Pied au plancher, il poursuivit sa course folle, prenant les virages en dérapages, avalant les bosses à toute allure, surveillant d'un œil anxieux la jauge d'essence qui commençait à baisser. À son côté, Mie Azusa était curieusement calme. Il semblait que le simple fait de se retrouver à l'air libre, lui eût restitué tout son courage.

— Où allons-nous, Smith ? demanda-t-elle d'un ton uni.

— Loin d'ici, répondit sèchement Beffort. Le piège reste en place bien que le gibier n'y soit plus. Que J.E.E. et les autres se débrouillent pour capturer M^me^ Atomos. Personnellement, je suis persuadé qu'ils n'y parviendront pas, que c'est une tâche qu'il faut préparer longtemps à l'avance pour avoir une chance de réussite. Mie, nous allons disparaître totalement !

— Totalement ?

— Je parle des États-Unis. J'abandonne le F.B.I. avant que vous et moi soyons transformés en robots.

— Bien, fit simplement Mie Azusa. Quels sont vos projets ?

Beffort négocia le dernier virage, engagea la voiture sur la route conduisant à Anita. Là, il accéléra encore et les pneus se mirent à chuinter bruyamment avec un son métallique de lame en vibration.

— Nous allons créer une force capable de lutter contre l'organisation Atomos, martela-t-il énergiquement.

— L'argent ?

— Soblen et Akamatsu que nous contacterons ultérieurement nous le fourniront. Tandis que nous nous préparerons, les hostilités seront sans doute stoppées. J'espère que M^me^ Atomos se consacrera désormais à nous poursuivre et nous lui mènerons la vie dure ! Dès ce soir, nous embarquons pour l'Europe !

Mie Azusa arrondit les yeux.

— Je n'ai pas un dollar, Smith…

— Ne vous tracassez pas, mon compte en banque est largement approvisionné et j'ai un carnet de chèques sur moi. Le plus difficile sera d'arriver jusqu'au plus proche aéroport.

— Où se trouve-t-il ?

Beffort tira une carte du coffre à gants, la déplia d'une main, désigna un point.

— À Valle, dit-il, c'est-à-dire à moins de vingt miles d'ici.

Mie Azusa soupira, se laissa aller contre le dossier. Elle avait toute confiance en Beffort, était certaine qu'il réussirait.

---oOo---

Après la désintégration de la soucoupe, la fuite ultra-rapide de Smith Beffort et Mie Azusa, il y eut un instant de flottement au G.Q.G. du F.B.I. installé sur le mont Floyd.

James Edward Evans cessa de brailler dans son micro, suivit d'un œil rond la course de la voiture qui fonçait droit sur Anita. Enfin, le véhicule sortit du champ de la dernière caméra et les écrans T.V. ne passèrent plus que les images immobiles du plateau et du ranch en ruines.

— Bon sang ! gronda J.E.E., qu'est-ce que Beffort prépare ?

Soblen ricana doucement.

— Il vient de faire ce que j'étais prêt à lui conseiller. La soucoupe est désintégrée et M^me^ Atomos ne dispose d'aucune information en provenance du plateau. Elle ne pourra imaginer que Beffort et Mie Azusa se sont échappés, après avoir détruit son appareil. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'elle doit être anxieuse pour la première fois de son existence ! Maintenant, je suis curieux de voir comment elle va réagir ?

Akamatsu alluma calmement une Shinsei.

— Je suis soulagé Soblen. La position de Beffort était par trop dramatique. Lui et Mie Azusa vont probablement prendre le large…

J.E.E. écrasa son poing sur la table. Il était furieux.

— C'est contraire à nos accords !

Soblen haussa les épaules.

— Vous vous étiez engagé à protéger l'abri. Or, la soucoupe avait commencé à ronger la porte blindée s'ouvrant sur la cave et vous étiez

impuissant. Avec M^me^ Atomos, on fait rarement ce qui était prévu, monsieur Evans…

J.E.E. rougit, regarda avec désolation la formidable installation couvrant le plateau Coconino, les derniers lacets de la route. Un nombre impressionnant de mines, de lance-flammes, trois groupes de B 52 prêts à décoller de Flagstaff, des chars, des canons… Une terrible puissance de feu capable de truffer le terrain de plusieurs tonnes d'obus incendiaires !

— Dire que tout ceci ne servira à rien…

Son impuissance le navrait. Soblen sourit.

— Ne vous croyez pas responsable monsieur Evans. Nous avions tous pensé que les choses se dérouleraient différemment et il est vrai que si Beffort n'avait pas eu ce fusil désintégrateur M^me^ Atomos parvenait à ses fins.

J.E.E. le dévisagea avec irritation.

— C'est cela que je lui reproche ! Au lieu de s'enfuir en direction d'Anita, il aurait dû venir jusqu'à nous. Ce fusil pouvait nous permettre de désintégrer la Cité Atomos !

Akamatsu se mêla soudain à la discussion, avec une âpreté inattendue chez un homme ordinairement si flegmatique.

— Ce que vous dites n'a pas de sens ! La Cité Atomos peut s'entourer d'un champ magnétique infranchissable et le rayon désintégrateur aurait été totalement inopérant. Je sais exactement ce que Beffort à l'intention de faire : pour la première fois depuis que nous luttons contre Mme Atomos, il est en possession d'une arme dont le réservoir est pratiquement plein !

— Et alors ?

— Alors Beffort va tenter de reconstituer en laboratoire le liquide ou le gaz – ou toute autre matière que vous pouvez imaginer – de manière à nous doter enfin d'une arme efficace ! C'est un espoir insensé qui va peut-être se réaliser, monsieur Evans !

— Pendant ce temps, je présume que M^me^ Atomos ne va pas demeurer inactive !

— Justement, Beffort fait coup double ! D'une part, il prépare l'arme totale, d'autre part, il oblige M^me^ Atomos à le rechercher à travers tout le pays… et peut-être ailleurs. Nous savons tous l'intensité de la haine que la sinistre Japonaise porte à Beffort et à Mie Azusa. Cette haine est si vivace que M^me^ Atomos en oublie d'attaquer les États-Unis ! Jusqu'à ce jour, c'était

son but essentiel, sa raison de vivre. Souvenez-vous de sa signature : *Hiroshima, Nagasaki, avec les compliments de M^me^ Atomos* !

— C'est juste, reconnut J.E.E., les États-Unis n'ont pas connu de catastrophe à l'échelon national depuis que Miss Atomos s'est attaquée au Ku-Klux-Klan…

Un strident signal d'alarme lui coupa la parole, se mit à striduler lugubrement à travers le poste de commandement. Le bâtiment, formé d'éléments préfabriqués, était admirablement camouflé au flanc du mont Floyd. Situé à environ 3 miles du ranch, il dominait le plateau, commandait la mise à feu des mines, des lance-flammes, des canons à chargement automatique. Il télécommandait également les tanks équipés de lance-flammes et vides de tout équipage. En fait, les hommes n'étaient plus que des observateurs se tenant loin du champ de bataille et appliquant à la perfection le système de la guerre presse-boutons.

Une lampe rouge se mit à clignoter rapidement. J.E.E. connecta l'interphone, entra en communication avec le central radar de Prescott.

— Ici le mont Floyd…

— La Cité Atomos vient de décoller, scanda une voix nerveuse, elle se dirige vers le plateau Coconino à une vitesse avoisinant celle du son… Elle passe au-dessus de Frazier Well… Attention ! Vous allez la cadrer !

Akamatsu, Soblen, J.E.E. et les généraux fixèrent l'écran est. Un trait floconneux zébra le ciel bleu, sortit du champ, réapparut brusquement sur l'écran nord, disparut de nouveau… Puis, avec soudaineté, la Cité Atomos fut présente sur les quatre écrans du G.Q.G., gonfla démesurément, étala son énorme masse sur une vaste portion de terrain entre le ranch et le mont Floyd.

Comme les caméras disposées sur le toit du bâtiment avaient été déplacées ou brisées par la soucoupe, toute observation était interdite sur le secteur nord. Le G.Q.G. n'avait sous les yeux que la masse grise de la Cité, ne pouvait savoir si des hommes se dirigeaient actuellement vers le ranch.

J.E.E., un peu pâle, regarda le docteur Soblen.

— Que faut-il faire ?

Il admettait franchement son manque d'expérience en la matière, s'en remettait entièrement aux hommes qui luttaient depuis plus d'une année contre la sinistre Japonaise.

Soblen n'hésita pas :

— Faites ouvrir le feu immédiatement ! Si des hommes de l'organisation s'apprêtent à investir l'abri, le champ magnétique est coupé !

J.E.E. brancha son micro, lança l'ordre d'une voix frémissante. Aussitôt, le plateau Coconino parut entrer en éruption. Les mines au phosphore jetèrent dans l'espace leurs flammes gigantesques qui se mêlaient aux jets de feu des lance-flammes, puis les obus incendiaires s'écrasèrent sur la Cité, la recouvrirent d'un rideau pourpre aussi mouvant qu'une mer en furie.

Peu après, les chars téléguidés sortaient de leur gangue de terre, se ruaient à l'assaut, dans le grondement éperdu de leurs moteurs, crachant le feu et la mort par tous leurs canons.

Sous ce déluge d'acier et de flammes, la Cité Atomos parut s'écraser.

J.E.E. se dressa d'un bond, leva les bras au ciel.

— Elle est touchée !

La Cité venait effectivement de basculer sur un côté, vacillait sur sa tranche comme une toupie hollandaise arrivant en bout de course.

— Envoyez les B 52 ! hurla J.E.E.

Sur le terrain de Flagstaff un klaxon d'alerte fit s'ébranler les lourds appareils dont les réacteurs fusaient depuis le début de l'opération. Très vite, ils décollèrent en chapelet, se reformèrent à mille pieds, filèrent en direction du plateau qui résonnait comme un tambour, sous les déflagrations, s'écaillait sous les impacts.

La Cité cherchait toujours son équilibre lorsqu'ils arrivèrent. M^me^ Atomos avait visiblement été prise au dépourvu, alors que le Grand Cerveau débitait mécaniquement le programme inscrit sur ses ordinateurs. À présent, M^me^ Atomos devait renverser l'ordre de son réseau électronique, de ses ordinateurs, stopper l'action en cours… Une question de minutes, mais des minutes qui comptaient pour des heures !

Les B 52 lâchèrent leurs cargaisons de bombes sur la cible immobile, clouée au sol comme elle ne l'avait jamais été. Le ciel s'emplit de flammes, de poussière, d'un fantastique fracas, et la Cité disparut dans la fumée qui dressait son rideau noir sur l'horizon comme un voile mortuaire parfaitement opaque.

Dans le G.Q.G., tous se taisaient, la gorge nouée par l'émotion.

Déjà les B 52 s'éloignaient, à court de munitions, viraient vivement au-dessus de l'objectif en balançant leurs ailes en signe de victoire.

Agrippés à leurs jumelles, Soblen et Akamatsu paraissaient pétrifiés.

— Impossible, murmura le docteur, impossible !

J.E.E. l'entendit, vira sauvagement vers lui.

— Indestructible, hein !

Il pavoisait, ne se contenait plus et derrière lui les généraux faisaient chorus…

Akamatsu regardait, mâchoires bloquées. Lui non plus n'y croyait pas, s'attendait au pire.

Devant J.E.E., le voyant rouge du central radars de Prescott se remit à clignoter éperdument. J.E.E. commuta d'un geste large, sans lâcher des yeux l'emplacement où la Cité paraissait se consumer.

— Objet non identifié s'éloigne à vitesse réduite vers le sud ! Dimensions et caractéristiques de la Cité Atomos…

Traumatisé, J.E.E. resta muet, regarda le nuage noir qui se dissipait sous les rafales de vent. À travers l'écharpe déchiquetée des nuées opaques, le sol ravagé était aussi nu que la main.

CHAPITRE XIV

Au cours des heures qui suivirent, la Cité Atomos fut signalée par Santa Fé, Oklahoma City, Nashville, Charlotte, et Wilmington. La Cité volait à très haute altitude, mais sa vitesse dépassait à peine celle du son, ce qui laissa supposer aux spécialistes qu'elle était sérieusement endommagée et que M^me^ Atomos cherchait, avant tout, à lui faire regagner sa base sans accroc.

Sa trajectoire ouest-est était malgré tout étrange. M^me^ Atomos aurait pu facilement chercher refuge dans le Pacifique et, au lieu de cela, elle venait de traverser la quasi-totalité des États-Unis pour disparaître dans l'Atlantique…

Un moment, la marine la signala au large des Bermudes, puis aucune nouvelle ne parvint plus au G.Q.G. du F.B.I. de nouveau installé à Phoenix.

J.E.E. interrogea Soblen et Akamatsu. Il leur en voulait un peu d'avoir eu le dernier mot, mais ne pouvait se passer d'eux. Il ne comprenait rien au comportement de M^me^ Atomos, formulait des pronostics qui s'avéraient toujours faux…

— Que se passe-t-il, docteur ? Je croyais que la base de la Cité se trouvait au Japon. Compte tenu des avaries qu'elle a subies, la Cité aurait eu avantage à se diriger franchement vers l'ouest !

Soblen essuya ses lunettes avec application, sourit.

— Je n'en sais rien monsieur Evans. Personne n'en sait rien. Si quelqu'un pouvait prévoir les réactions de M^me^ Atomos, il y a longtemps qu'elle serait morte, que la Cité serait détruite et que le monde ne vivrait plus dans la crainte.

Il replaça doucement ses lunettes sur son nez mince, ajouta :

— Je ne vous cache, d'ailleurs pas, que je préférerais avoir des nouvelles de Smith Beffort et de Mie Azusa… Quoi que vous en pensiez, M^me^ Atomos n'a pas renoncé à les capturer !

Soucieux, Akamatsu alluma sa dernière cigarette et dit :

— Je suis de votre avis, docteur, et si M^me^ Atomos a fait route vers l'est c'est probablement parce que Beffort et Mie Azusa lui ont été signalés en un point quelconque de la côte Atlantique…

---oOo---

Beffort saisit la valise qu'il avait achetée en Arizona, prit le bras de Mie Azusa et la guida vers la passerelle de l'avion. Ils venaient d'atteindre New York sans difficulté, mais la jeune femme était épuisée nerveusement et physiquement. Beffort la surveillait du coin de l'œil, comprenait qu'elle serait trop mal en point pour supporter un nouveau voyage. Cela retardait ses projets. Pas une catastrophe. Douze heures, au pis aller…

— Nous allons passer la nuit à New York, Mie.

Elle le dévisagea, déconcertée.

— Je croyais…

— Nous sommes fatigués, sourit Beffort, puis il faudra que nous vous achetions une garde-robe, demain matin. Pantalon et twin-set c'est très bien pour l'Arizona, mais ici…

Il laissait sa phrase inachevée, épiait les voyageurs qui se hâtaient avec eux vers le hall. Peu de monde, deux hôtesses et un steward. Malgré tout, le pasteur intriguait Beffort. Il avait embarqué à Cincinnati avec pour tout bagage un étui à violon et une petite valise carrée pas plus grande qu'un bottin. Un homme maigre, portant des lunettes fumées qui cachaient son regard. Une dignité d'ecclésiastique légèrement forcée, peut-être par un souci exagéré de passer inaperçu… Beffort grogna, poussa la porte vitrée du hall. Il se méfiait trop, plongeait pour un rien dans l'anxiété. Depuis Valle, il ne s'était produit aucun incident.

Mie Azusa le stoppa près du bar.

— Je meurs de faim, Smith.

Beffort commanda des sandwiches, mangea sans appétit en écoutant distraitement sa compagne qui parlait de New York qu'elle n'avait jamais visité. Il avait la nuque raide, éprouvait la sensation d'être observé et savait qu'il ne se trompait pas.

Cependant le pasteur n'était plus en vue, la salle offrait un aspect calme, reposant. La nuit était tombée depuis un bon moment et les départs s'espaçaient. Au-delà des baies, Beffort apercevait les lueurs de New York qu'un dôme de nuages chapeautait de pourpre. Il entendait le grondement de l'énorme ville, mais son esprit était ailleurs et n'enregistrait les sons qu'à travers une espèce de brume issue de l'appréhension qui l'habitait.

— Smith ?

Il se secoua, chercha une cigarette dans la poche de son veston. Il ne fallait pas que Mie Azusa devinât son inquiétude.

— À quoi pensez-vous ?

Il sourit, se donna le temps d'allumer sa cigarette.

— J'étais en train de me demander à quel hôtel nous allons descendre.

Il mentait mal. Mie Azusa fit la moue.

— C'est ce pasteur, n'est-ce pas, Smith ?

Beffort gomma son sourire. Elle le surprendrait toujours avec sa façon de ne rien voir et d'être au courant de tout.

— Vous l'avez aussi remarqué ?

Elle hocha la tête, sérieuse.

— Je n'ai pas cessé de le surveiller. Il se comportait de façon naturelle, mais derrière ses lunettes, je ne pouvais voir son regard… Et puis, cet étui à violon m'intriguait.

Elle baissa les yeux, ajouta :

— À Valle, souvenez-vous que vous ne saviez pas trop comment dissimuler le fusil désintégrateur…

Beffort opina. Il avait finalement acheté cette grande valise, mais admettait qu'un étui à violon eût mieux fait l'affaire. Quoi qu'il en soit, les soucis de Mie Azusa rejoignaient les siens. Elle était parfaitement apte à tenir son rôle dans la lutte qui se préparait et, dorénavant, il devrait tenir compte de son avis.

— Cette histoire d'hôtel ?

Elle suivait le cheminement de ses pensées, pas à pas.

— Elle a son importance, dit-il. Si M^me^ Atomos est sur notre piste, il va falloir que nous agissions avec prudence. Surtout, ne pas laisser deviner que New York n'est qu'une étape de notre voyage… Pour cela, il vaudrait mieux nous éloigner de l'aéroport.

Coupant court à ses hésitations, elle lui prit le bras.

— Faites comme vous l'entendez, Smith. N'aviez-vous pas l'intention de partir ce soir pour l'Europe ?

— Oui, mais à présent, il n'en est plus question. En dehors du fait que vous êtes à bout de force, il y a ce pasteur qui nous guette peut-être… À moins qu'il ait cédé sa place à un complice que nous ne connaissons pas. Je crois que nous ne serons sûrs de rien tant que notre chambre n'aura pas été retenue. Si quelque chose doit se produire, ce sera là. Une réédition du coup de Phoenix… Venez, Mie, il est temps de voir de quoi il retourne.

Il régla les consommations, reprit sa valise et suivit Mie Azusa qui s'éloignait vers la station de taxis.

Beffort indiqua l'adresse du *Governor Clinton*, dans le quartier de Pennsylvania Station. L'hôtel donnait sur la 31e Rue et la 7e Avenue, n'était pas loin de la gare Pennsylvania et pouvait laisser supposer que son choix était déterminé par le souci de se rapprocher d'un point de départ prochain.

Le taxi traversa péniblement la ville, stoppa devant le *Governor Clinton* après soixante minutes de reptation dans les rues surpeuplées. Beffort avait constamment surveillé ses arrières, mais la densité de la circulation ne facilitait guère l'identification d'un éventuel suiveur.

Dans l'hôtel, tout devint plus facile. La chambre qu'on leur attribua était située au 2e étage – Beffort évitait soigneusement les étages supérieurs – et donnait sur l'entrée de l'hôtel. C'était un bon poste d'observation. Beffort s'y installa pendant une demi-heure, ne nota rien de suspect. Il est vrai que le constant va-et-vient ne se prêtait pas à ce genre de surveillance. Le *Governor Clinton* était très fréquenté et son hall d'entrée ressemblait à un quai de gare. Néanmoins, cette animation était rassurante. Mme Atomos aurait le plus grand mal à perpétrer un enlèvement dans toute cette foule sans cesse en mouvement…

Vers 22 heures, Beffort abandonna son poste. Mie Azusa dormait profondément, un bras rejeté au-dessus de sa tête, les lèvres plissées par une moue boudeuse. Beffort ôta ses chaussures, s'arma du fusil désintégrateur et s'assit dans un fauteuil après avoir éteint toutes les lumières.

De la place qu'il occupait, il voyait à la fois la porte et la fenêtre, était prêt à répondre à n'importe quelle attaque. Afin d'éviter que le coup de l'hôtel *Curtis* puisse être renouvelé, il avait tiré les persiennes et les épais doubles rideaux.

Bien entendu, il n'ignorait pas qu'un gaz anesthésique pouvait être introduit dans la chambre de mille manières différentes. Par le trou de la

serrure, sous la fente de la porte, ou par n'importe quelle ouverture pratiquée à l'aide d'une chignole dans les cloisons, le plancher, le plafond…

Il fut très attentif pendant une couple d'heures, puis la fatigue le fit doucement sombrer dans la somnolence. Il lutta un peu, s'assoupit, s'endormit brusquement au moment même où il se jurait de rester éveillé…

Il s'éveilla brutalement, dans un vacarme de cris, de martèlements de pieds, de hurlements d'avertisseurs. Il alluma, vit Mie Azusa assise dans le lit, les yeux écarquillés par la peur, bondit aussitôt à la fenêtre. Par les fentes des persiennes, il aperçut des voitures d'incendie qui se rangeaient devant le *Governor Clinton*. En face, les cops faisaient circuler et la foule, refoulée, s'amassait de part et d'autre de la 7e Avenue.

— Qu'est-ce que c'est, Smith ?

Il se retourna sèchement, l'œil dur.

— L'hôtel brûle ! Habillez-vous, nous filons par la sortie de la 31e Rue…

À la même seconde un poing violent ébranla la porte.

— Sortez ! Il y a le feu ! Il faut évacuer l'hôtel…

Mie Azusa s'habilla en un clin d'œil, sans un mot, aussi lucide que si elle n'avait pas été tirée de son meilleur sommeil. Beffort lui laissa enfiler ses souliers, glissa le fusil dans la valise, ouvrit la porte. Le couloir était plein de fumée, de gens en tenue de nuit qui se hâtaient vers l'escalier en trimbalant maladroitement des valises mal bouclées. Un employé de l'hôtel faisait de grands gestes sur le palier.

— Pas de panique ! ce n'est rien !

Un groupe de clients le cerna, le bloqua entre les valises, l'entraîna malgré lui dans l'escalier qui menait au premier.

Beffort savait pourquoi l'hôtel brûlait, tâchait de prévoir les réactions que l'organisation Atomos attendait de lui. Bien entendu, on avait prévu qu'il devinerait et le piège devait être tendu en conséquence. La porte de la 31e Rue était tentante, trop tentante…

Il se décida très vite, poussa Mie Azusa dans l'escalier qui montait vers les étages supérieurs. Il était persuadé que l'incendie serait rapidement circonscrit, qu'il n'avait été allumé qu'afin de l'obliger à sortir avec Mie Azusa.

Maintenant le couple était seul dans les étages désertés par les clients. Une sourde rumeur montait encore du rez-de-chaussée, entrecoupée du

fracas des vitres qui explosaient sous la poussée des lances, et la fumée se faisait plus noire à mesure que les foyers s'éteignaient sous les cataractes d'eau.

Au 5e, Beffort obliqua dans un couloir. Mie Azusa s'agrippa à sa manche, l'obligea à s'immobiliser. Il la dévisagea, rencontra son regard fixe.

— Smith, quelqu'un monte derrière nous !

Il écouta, entendit des heurts métalliques dans l'escalier. C'était peut-être les pompiers, mais ils étaient dans ce cas bizarrement silencieux. De plus, leurs bottes auraient résonné différemment sur les paliers et leurs pas se seraient entendus de très loin. Non, ceux qui montaient avaient une démarche feutrée, usaient de trop de précautions…

Beffort poussa la première porte, laissa passer sa compagne, ouvrit nerveusement la valise. Une seconde plus tard, il était en embuscade, le canon du fusil braqué sur les dernières marches de l'escalier durement éclairé et où la cage de l'ascenseur jetait une ombre large, striée de taches claires. Une espèce de damier symbolisant la partie décisive qui allait se jouer…

CHAPITRE XV

Ils étaient deux, en civil, se glissant prudemment le long du mur, la main crispée sur une arme courte. Sans doute une version du fusil paralysant que portaient ceux qui avaient attaqué le ranch. Beffort les laissa venir, s'en félicita en apercevant d'autres ombres qui bougeaient plus bas, derrière la cage de l'ascenseur.

L'organisation Atomos arrivait en force. La confusion qui régnait dans l'hôtel avait facilité cette invasion, et Beffort n'aurait pas juré qu'une soucoupe volante ne stationnait pas sur la terrasse du *Governor Clinton*. Il changea brusquement ses plans, referma la porte sans bruit. Très pâle, Mie Azusa l'interrogeait du regard. Il lui fit signe de rester silencieuse, désigna la salle de bains. Mie Azusa pénétra dans l'étroite pièce et Beffort la rejoignit après avoir ramassé sa valise.

Une petite fenêtre aérait la pièce. Elle donnait sur la cour, laissait à peine pénétrer les bruits qui montaient de la rue. Ce relatif silence rendait plus perceptibles les martèlements de pas qui ébranlaient l'étage. Les hommes de l'organisation cherchaient, fouillaient les couloirs et les chambres.

— Avant qu'ils nous trouvent, chuchota Beffort, l'incendie sera éteint et les clients auront regagné leurs chambres.

Mie Azusa opina machinalement, sans aucune conviction. Elle pensait à la facilité avec laquelle l'organisation avait retrouvé leurs traces, ne croyait plus réellement qu'il était possible d'échapper complètement au contrôle de M^me^ Atomos. Certes, on pouvait tromper la sinistre Japonaise pendant un certain temps, mais son service de renseignements finissait toujours par découvrir la bonne piste, et c'était une nouvelle fuite…

— Ils approchent, souffla Beffort.

Elle se demanda comment il pouvait être si calme, l'envia en réprimant le tremblement nerveux qui la secouait. Elle lui conservait toute sa confiance, parce qu'il était le seul qui fût capable de battre M^me^ Atomos sur son propre terrain, mais avait un peu la sensation de miser sur une coquille de noix engagée dans une bataille à mort contre un cuirassé.

— Ils doivent s'être séparés, calcula Beffort, c'est presque obligatoire pour inspecter toutes les chambres dans un minimum de temps…

Il se disait qu'il faudrait frapper avant d'être vu. Chaque membre de l'organisation était une sorte de caméra ambulante qui expédiait les images enregistrées à un unique cerveau. Cela, il ne fallait pas l'oublier. Si l'homme qui entrerait les apercevait, ne fût-ce que pendant une fraction de seconde, le Grand Cerveau capterait l'image et donnerait ses ordres en conséquence.

La porte de la chambre voisine grinça. Un temps s'écoula, puis le battant claqua fortement. On venait d'inspecter sommairement la pièce, on se dirigeait vers la suivante… Beffort donna le fusil à Mie Azusa, s'empara d'un tabouret métallique chromé.

— Vous n'ouvrirez le feu qui si les choses tournent mal…

L'homme entra brusquement, ouvrit les portes de l'armoire, tâta le lit défait du canon de son arme, se dirigea vers la porte entrouverte de la salle de bains. Beffort leva son tabouret, l'abattit avec une effroyable puissance lorsque l'homme entra. Il y eut un son creux d'œuf écrasé, et l'homme s'écroula d'un bloc, le crâne défoncé, pissant déjà le sang par le nez et la bouche comme un robinet brutalement ouvert.

Beffort le tira dans le fond de la pièce, ramassa l'espèce de pistolet qu'il avait lâché, se releva d'un élan. Des pas rapides retentissaient dans le couloir, dans l'escalier, à l'étage supérieur…

Terrorisée, Mie Azusa se plaquait à la cloison.

— Bon Dieu ! jura Beffort, comment savent-ils ?

— Le Grand Cerveau surveillait sans doute de près le tableau central. Lorsqu'une des lampes s'est éteinte, il a compris que l'un des serviteurs engagés venait d'être mis hors de combat !

Beffort serra les dents. Il allait être contraint d'utiliser le fusil désintégrateur, déplorait d'avance les dégâts qui s'ensuivraient. En outre, le précieux réservoir serait sans doute vidé au cours de l'opération. Ce dernier point était de loin le plus contrariant. Ainsi que l'avait prévu Akamatsu,

Beffort avait effectivement envisagé de reconstituer en laboratoire la formule de la mystérieuse matière désintégrante.

— Ils sont là ! jeta Mie Azusa.

Beffort saisit le fusil, pressa la détente en visant les cloisons. Un bref éclair jaillit du canon mince et les cloisons furent effacées en même temps que les hommes qui se pressaient dans le couloir. La simplicité de l'acte était déconcertante. On voyait et on touchait un objet. On pressait la détente de l'arme, et la seconde d'après c'était comme si rien n'avait jamais existé.

Le couloir était maintenant vide, communiquait directement avec la chambre. L'ancienne séparation n'était plus marquée que par un pan de mur tranché net, comme au rasoir, qui semblait être le résultat d'une fantaisie d'architecte d'avant-garde.

— Sortons d'ici, Mie !

Ils quittèrent la salle de bains en emportant la valise et le pistolet paralysant, coururent jusqu'à l'escalier où la fumée se dissipait. Des appels montaient du rez-de-chaussée, mais ce n'était plus la panique. Probablement les pompiers qui déblayaient les décombres encore fumants… Une galopade fit vibrer le palier du 6e étage, se poursuivit dans l'escalier.

Beffort entraîna Mie Azusa dans un recoin, braqua de nouveau le redoutable fusil. Un groupe d'une dizaine d'hommes déboucha brusquement, comme un troupeau qui charge. Beffort vit les armes qu'ils tenaient, appuya sur la détente. L'éclair bleuâtre désintégra les hommes, la volée de marches, rongea sur plusieurs mètres la cage de l'ascenseur, ouvrit dans le mur un vaste trou qui laissa voir un bloc d'immeubles de la 7e Avenue…

Une clameur stupéfaite monta de la chaussée et une sirène de police se mit à striduler férocement. Dans un instant, les forces de l'ordre envahiraient l'hôtel, poseraient des questions. Le temps passerait et Mme Atomos aurait le loisir de regrouper une nouvelle vague d'assaut, de frapper plus sévèrement.

Beffort et Mie Azusa détalèrent vers l'escalier de service, abandonnant le fusil désintégrateur désormais inutile. Ils dévalèrent les marches à toute allure, firent irruption dans la réception des bagages. Par les cuisines, ils quittèrent l'hôtel, se mêlèrent à la foule qui encombrait la 31e Rue. Beffort joua des coudes, ouvrit un passage qui les conduisit dans un secteur plus

calme. Il était 2 heures du matin et, loin du *Governor Clinton*, New York portait son bonnet de nuit.

Beffort héla un taxi qui maraudait, lui demanda de filer vers Kennedy Airport. Le véhicule fonça dans les avenues désertes, parvint en dix minutes à l'aéroport.

Dans le hall, Beffort et Mie Azusa consultèrent le tableau des départs. À 2 h 55, un Boeing de la P.A.A. décollait pour Paris, via Londres…

— Connaissez-vous Paris, Mie ? demanda Beffort sans cesser d'épier les rares voyageurs.

La jeune femme se laissa choir dans un fauteuil, fit non de la tête, les bras croisés sur une bosse bizarre qui gonflait son twinset.

— Qu'est-ce que vous dissimulez ainsi ?

— Le pistolet paralysant. J'ai pensé qu'il pouvait *encore* nous rendre service…

Beffort opina, ouvrit la valise vide. Mie Azusa attendit qu'un voyageur se fût éloigné, y déposa le pistolet. Après quoi, elle se laissa aller contre son dossier, ferma ses yeux que de larges cernes mauves soulignaient.

— Smith, je suis incapable d'aller plus loin. Êtes-vous certain que nous aurons des places dans cet avion ?

— Restez ici, je vais aller me renseigner. Surtout, ne bougez sous aucun prétexte.

Elle acquiesça muettement, allongea les jambes. Beffort laissa la valise, s'en fut en direction des guichets. De temps à autre il jetait un coup d'œil sur la rangée de fauteuils, s'assurait qu'il apercevait toujours la chevelure brune de Mie Azusa. Le bureau de location se trouvait plus loin qu'il ne le pensait, derrière une série de stands qui faisaient écran. Beffort regarda une dernière fois la rangée de fauteuils. Il vit que la valise était toujours en place, que Mie Azusa n'avait pas bougé.

Rassuré, il sprinta vers le guichet.

— Puis-je avoir deux places dans l'avion de Paris ?

La fille colla son chewing-gum sous la tablette, feuilleta son registre de location.

— Vol 304, murmura-t-elle pour elle seule, par Boeing de la Pan American, départ à 2 h 55 pour Paris via Londres… Une, deux, trois, quatre, cinq…

— Deux places me suffiront, s'impatienta Beffort.

La fille sourit.

— Cinq passagers, lâcha-t-elle légèrement perfide, la maman, le papa, et les trois gosses… Tout ça pour vous dire que vous pourrez vous allonger sur les fauteuils…

Beffort saisit les billets qu'elle tendait, fit un chèque, se rua dans le hall sous le regard ébahi de la fille. Dès qu'il eut contourné la série de stands, il sut qu'il avait eu tort de laisser seule Mie Azusa. La valise était toujours en place, mais il ne voyait plus la chevelure de la jeune femme. Il se précipita, avec l'espoir qu'elle s'était allongée, vit que le fauteuil qu'elle avait occupé était vide.

Traumatisé, il regarda autour de lui. Deux voyageurs somnolaient plus loin. Près d'une librairie, un homme, une femme et leurs trois enfants – probablement les uniques passagers du Boeing – achetaient des journaux. À part cela, le hall était parfaitement désert. Beffort se retint de hurler, fila vers l'une des portes.

— Smith !

Il pivota brutalement, aperçut Mie Azusa qui sortait des toilettes, grinça des dents de soulagement…

---oOo---

À 2 h 55 précises, le Boeing décolla dans le fracas rageur de ses réacteurs, s'enfonça dans la nuit protectrice tandis qu'une voiture stoppait devant le hall. Cinq hommes en descendirent, se dirigèrent immédiatement vers le bureau de location.

— Avez-vous loué deux places très récemment ?

La fille haussa les épaules.

— J'ai loué un tas de places, vendu un tas de billets…

Akamatsu attrapa le chèque qu'elle tripotait encore.

— Ça va docteur, Smith est bien dans cet avion.

Soblen respira profondément, resta muet. J.E.E. observa le tableau des départs, repéra tout de suite le vol 304.

— Okay, dit-il, ils vont à Paris. Je vais donner des ordres pour que Mie Azusa puisse mettre tranquillement son enfant au monde…

Puis après réflexion, il ajouta :

— Beffort va être le papa d'un petit Parisien… Drôle d'idée !

FIN

Dépôt légal : 4e trimestre 1966

Numérisé en janvier 2016

1 Voir : *Miss Atomos contre K.K.K.*

2 Cigarettes japonaises très populaires à 40 yens le paquet.

3 National Interstate Highways.

4 Les agents du F.B.I. peuvent passer la frontière du Mexique sur simple présentation de leur insigne en certains cas particulièrement graves.

5 Voir : *Miss Atomos.*

6 Voir : *Miss Atomos contre K.K.K.*